

**Rursus**

Poiétique, réception et réécriture des textes antiques

10 | 2017

Traductions latines de textes grecs

« Vertendo vel etiam commentando in Latinam redigam formam » (*In Aristotelis peri hermeneias commentarium. Editio secunda*, II, 79.23 - 80.1). Boèce ou l'art de bien traduire (en commentant) et de bien commenter (en traduisant)

“Vertendo vel etiam commentando in Latinam redigam formam” (*In Aristotelis peri hermeneias commentarium. Editio secunda*, II, 79.23 - 80.1). *Boethius on the art of translating as one with the art of commenting*

Leone Gazziero**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/rursus/1295>

DOI : 10.4000/rursus.1295

ISSN : 1951-669X

Éditeur

Université Nice-Sophia Antipolis

Référence électronique

Leone Gazziero, « « Vertendo vel etiam commentando in Latinam redigam formam » (*In Aristotelis peri hermeneias commentarium. Editio secunda*, II, 79.23 - 80.1). Boèce ou l'art de bien traduire (en commentant) et de bien commenter (en traduisant) », *Rursus* [En ligne], 10 | 2017, mis en ligne le 01 septembre 2017, consulté le 20 novembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/rursus/1295> ; DOI : 10.4000/rursus.1295

Ce document a été généré automatiquement le 20 novembre 2018.

Rursus

« Vertendo vel etiam commentando in Latinam redigam formam » (*In Aristotelis peri hermeneias commentarium. Editio secunda, II, 79.23 - 80.1*). Boèce ou l'art de bien traduire (en commentant) et de bien commenter (en traduisant)

*“Vertendo vel etiam commentando in Latinam redigam formam” (In Aristotelis
peri hermeneias commentarium. Editio secunda, II, 79.23 - 80.1). Boethius
on the art of translating as one with the art of commenting*

Leone Gazziero

A Philippe Hoffmann, avec toute mon amitié et plus d'admiration qu'un simple mot ne peut le dire

« The way to understand obscure passages in Boethius is to translate them back into Greek » (S. Ebbesen, « The Theory of loci in Antiquity and the Middle Ages », p. 32).

Les recherches qui ont abouti à la rédaction de ce travail ont été menées dans le cadre du Projet « SÊMAINÔ » (ANR-15-CE33-0008). J'ai beaucoup bénéficié d'échanges amicaux avec Francesco Ademollo, Laura Castelli, Giuseppe Feola, Claire Louquet, Michel Narcy et Dominik Perler qui sont intervenus au séminaire de recherche lié au projet (« SÊMAINÔ I : La philosophie du langage d'Aristote. Nouvelles perspectives d'analyse textuelle et doctrinale », séminaire que le Laboratoire STL a accueilli au cours de l'année académique 2016-2017). Je dois beaucoup – surtout – aux relectures de Jean Celeyrette, Carla Di Martino, Sten Ebbesen, Alain Lernould et Arnaud Zucker. Ils sont, bien entendu, seuls responsables de mes éventuelles erreurs et maladresses.

Prolegomena

- 1 L'hommage répété que Roger Bacon a rendu aux compétences linguistiques de Boèce est d'autant plus éloquent que son humeur – d'ordinaire peu conciliante – n'était jamais aussi querelleuse que lorsqu'il prenait à partie les traducteurs :

[T1] « Solus Boethius primus interpres novit plenarie potestatem linguarum
Seul Boèce, le premier des traducteurs, maîtrisa pleinement le pouvoir d'expression des langues » (Roger Baconi opus maius, III, 67) ;

[T1bis] « Nullus scivit linguas nisi Boethius de translatoribus famosis
A l'exception de Boèce, aucun des traducteurs célèbres ne connut les langues » (Roger Baconi opus tertium, XXV, 91) ;

[T1ter] « Solus enim Boethius scivit de omnibus interpretibus [a] linguas sufficienter

De tous les traducteurs, seul Boèce eut une connaissance suffisante des langues » (Roger Baconi compendium studii philosophiae, VIII, 472 [a] interpretibus] interpretationibus J.S. Brewer).

- 2 Pour des raisons où il entrerait peut-être une part d'animosité personnelle, le peu de bien que Roger Bacon pensait et disait des traducteurs latins en général valait tout spécialement pour Guillaume de Moerbeke auquel on doit pourtant un nombre impressionnant de versions d'Aristote, Alexandre d'Aphrodise, Themistius, Proclus, Ammonius, Simplicius et Jean Philopon¹. Roger Bacon l'accuse, en effet, de vouloir à la fois remettre sur le métier toutes les traductions anciennes et en mettre en chantier de nouvelles (*omnes translationes factas promisit immutare et novas cudere varias*) alors même qu'il ne connaissait rien qui vaille ni aux sciences ni aux langues (*nihil novit dignum neque in scientiis neque in linguis*). On imagine sans peine les résultats :

[T2] « Sed longe maior error accidit in philosophia translata. Quia si sancti erraverunt in suis translationibus, multo magis alii qui parum aut nihil sanctitate curaverunt. Unde cum per Gerardum Cremonensem, et Michaelem Scotum, et Alfredum Anglicum, et Heremannum Alemannum, et Willielmum Flemingum, data sit nobis copia translationum, de omni scientia, accidit tanta falsitas in eorum operibus, quod nullus sufficit admirari. Nam ad hoc quod translatio fiat vera, oportet quod translator sciat linguam a qua transfert, et linguam in quam transfert, et scientiam quam vult transferre. Sed quis est hic, et laudabimus eum ? Fecit enim mirabilia in vita sua. Certe nullus praedictorum scivit aliquid dignum de linguis et scientiis, [...] maxime iste Willielmus Flemingus qui nunc floret. Cum tamen notum est omnibus Parisius literatis, quod nullam novit scientiam in lingua Graeca, de qua praesumit. Et ideo omnia transfert falsa et corrumpit sapientiam Latinorum. Solus enim Boethius scivit de omnibus interpretibus linguas sufficienter. Solus dominus Robertus, propter longitudinem vitae et vias mirabiles quibus usus est, prae aliis hominibus scivit scientias ; quia Graecum et Hebraeum non scivit sufficienter ut per se transferret, sed habuit multos adiutores. Omnes autem alii ignoraverunt linguas et scientias et maxime hic Willielmus Flemingus, qui nihil novit dignum neque in scientiis neque in linguis ; tamen omnes translationes factas promisit immutare et novas cudere varias. Sed eas vidimus et scimus esse omnino erroneas et vitandas

Des erreurs bien plus graves résultent du fait d'avoir eu recours à des traductions en philosophie. Car, si les saints se sont trompés en traduisant, d'autres – qui ne se souciaient guère des choses saintes – se sont trompés encore plus. Aussi, Gérard de Crémone, Alfred l'Anglais, Hermann l'Allemand et Guillaume le Flamand ont mis en circulation un grand nombre de traductions dans tous les domaines de la science, mais leurs traductions sont tellement fautives qu'aucun d'entre eux ne mérite notre considération. Or, pour qu'une traduction soit bien faite, il faut que le traducteur

connaisse aussi bien la langue à partir de laquelle il traduit que celle vers laquelle il traduit. Il faut également que le traducteur connaisse le domaine de la science sur lequel porte la traduction. Mais quel est le traducteur qui connaît et les langues et les sciences ? Qu'on nous le montre pour que nous le félicitions des choses admirables qu'il a accomplies ! Une chose est sûre : aucun des traducteurs qu'on vient d'évoquer ne connaissait grand-chose ni aux langues, ni aux sciences (...), surtout ce Guillaume le Flamand qui s'illustre de nos jours, alors même que tout lettré à Paris sait qu'il se targue de connaître une langue qu'il ignore complètement. C'est pourquoi d'ailleurs il traduit tout de travers et corrompt ainsi le savoir des Latins. De tous les traducteurs, seul Boèce eut une connaissance suffisante des langues et seul l'évêque Robert <Grosseteste>, qui vécut longtemps et dont les habitudes de vie furent admirables, fut mieux versé que d'autres dans les sciences, même s'il ne savait ni le Grec ni l'Hébreu assez bien pour traduire lui-même sans le secours des nombreux collaborateurs dont il s'était entouré. Tous les autres, en revanche, ignoraient tant les langues que les sciences, surtout ce Guillaume le Flamand qui, sans connaître rien qui vaille ni aux sciences ni aux langues, a pourtant promis de refaire toutes les traductions et d'en entreprendre des nouvelles. Or, il se trouve que nous les avons consultées et savons qu'elles sont bourrées de fautes et à éviter à tout prix » (*Rogeri Baconi compendium studii philosophiae*, VIII, 471.13-27 et 472.8-24).

Oportet quod translator sciat linguas (et scientias)

- 3 Tout tendancieux qu'il soit par ailleurs², c'est à bon droit que le procès intenté par Roger Bacon contre les traducteurs de son temps se veut sans appel. Roger Bacon les condamne au nom d'un idéal régulateur (« *ad hoc quod translatio fiat vera, oportet quod etc.* ») et sur la base de faits qu'il affirme connaître de première main (« *eas vidimus et scimus esse etc.* »). Son réquisitoire se veut surtout à la hauteur des enjeux. Après tout, comme il se plaisait à le répéter, la traduction est l'élément naturel de la culture latine. Celle-ci n'existe pas pour elle-même, mais seulement dans et par ses traductions : « *nunquam in Latina fuit composita, sed solum translata de linguis alienis [rien n'a été écrit en Latin, si ce n'est ce qu'on a traduit à partir des autres langues]* » (*Opus tertium*, X, 32). Contrairement aux Hébreux qui ont reçu la sagesse des mains de Dieu, contrairement aussi aux Grecs et aux Arabes qui l'ont renouvelée (*renovata*) chacun à leur tour, les Latins – incapables de rien tirer de leur propre fonds – n'ont pour tout trésor que leurs traductions : « *unde Latini nihil magnificum scire possunt sine notitia harum linguarum [c'est pourquoi nous, les Latins, ne pouvons savoir rien qui vaille sans connaître ces langues]* » (*Opus tertium*, X, 33). D'où l'intérêt de bien traduire ; ce que les contemporains de Roger Bacon – on vient de le voir – n'auraient pas réussi à faire, précisément à cause de leur ignorance des langues sapientielles : « *Latini magnum habent sapientiae detrimentum propter linguarum ignorantiam [la sagesse des Latins a beaucoup souffert de leur ignorance des langues]* » (*Opus maius*, III, 96). D'où l'intérêt aussi de bien les apprendre, ce que Roger Bacon appelait de tous ses vœux, pour qui leur connaissance était la principale voie d'accès au savoir : « *notitia linguarum est prima porta sapientiae [c'est, en premier lieu, la connaissance des langues qui ouvre les portes de la sagesse]* » (*Opus tertium*, XXVIII, 102). Le seul rescapé de cette débâcle – on vient de le voir aussi – n'est autre que Boèce. Il faudra revenir sur la question de savoir si Roger Bacon aurait pu l'exonérer non seulement de l'accusation d'ignorer les langues, mais aussi du reproche de ne pas connaître les sciences. Pour l'heure, il importe de remarquer que la maîtrise du Grec (et du Latin) de Boèce était au-dessus de tout soupçon. Ce qui le place dans une catégorie à part : aucun des traducteurs

contre lesquels Roger Bacon fulmine par ailleurs n'aurait pu rivaliser avec Boèce sur le terrain qui compte par-dessus tout, celui de la connaissance des langues.

« De sua lingua male meritis »

- 4 La haute opinion que Roger Bacon se faisait de Boèce helléniste et latiniste ne fera plus l'unanimité après le Moyen Age. Aussi, Lorenzo Valla – qui, lui non plus, ne mâchait pas ses mots – n'hésitera pas à dire tout le mal qu'il pensait de celui qui, tout né qu'il était au temps où le Latin était encore une langue empreinte d'une dignité solennelle et plutôt soucieux de bien tourner ses propos, aurait appris aux Latins à s'exprimer de manière barbare³ :

[T3] « Boethius cum de multis viris tum de sua lingua male meritis est, cuius proprietatem non animadvertens, ad graecissandum nos inducit, qui ita Porphyrium transfert, etc.

Boèce n'a rendu service ni à ses nombreux lecteurs ni à sa propre langue, dont il ne s'est guère soucié en nous incitant à l'abâtardir comme lorsqu'il traduit Porphyre ainsi, etc. » (*Laurentii Vallae disputationes dialecticae*, I, 20, 292).

- 5 Ici – et ailleurs – Lorenzo Valla tient rigueur à Boèce moins d'avoir ignoré les langues que de les avoir hybridées, c'est-à-dire d'avoir perverti le bon usage du Latin en lui imposant des tournures grecques, comme si les habitudes en vigueur dans une langue pouvaient se substituer à celles qui règlent l'expression dans une autre. « Ita Graecos adscivisti ut a Latinis descisceres, et mores linguae alienae quam nostratis apud nos valere malle? [suis-tu les Grecs au point de trahir les Latins et de prétendre que les usages d'une langue étrangère l'emportent chez nous sur les nôtres?] » (*Disputationes dialecticae*, II, 16, 116), l'apostrophe-t-il dans une pique qui laisse peu de doutes quant aux allégeances linguistiques qu'il prêtait à Boèce et, surtout, quant aux compromis linguistiques auxquels ce dernier aurait consenti.

Pallium et toga

- 6 Légitime ou pas – et nous verrons qu'elle est, en tout cas, amplement méritée –, la renommée de grand connaisseur des lettres grecques et latines est cependant aussi ancienne que Boèce lui-même, puisque, de son vivant déjà, Ennode écrivait dans le style dithyrambique qu'il utilisait volontiers :

[T4] « Inter Ciceronis gladios et Demosthenis enituit, et utriusque propositi acumina quasi natus in ipsa artium pace collegit. Nemo dissonantiam Atticae perfectionis metuat et Romanae, nec praecipua gentium bona societatem dubitet convenire. Unus es qui utrumque complecteris, et quidquid viritim distributum poterat satis esse, avidus maximarum rerum possessor includis

Entre le glaive <de l'éloquence> de Cicéron et celui de Démosthène tu t'es illustré et as réuni l'acuité du propos des deux à la fois, comme si tu étais né au sein de la paix des arts elle-même. Que personne ne redoute une fausse note dans l'unisson des styles accomplis d'Attique et de Rome, ni ne doute que ce que les deux peuples ont de meilleur ne puisse devenir le bien commun <d'un seul>. A toi tout seul tu embrasses l'un et l'autre et ce qui, distribué entre les deux, serait suffisant, t'appartient comme à l'avidé possesseur des plus grandes richesses » (*Magni Felicis Ennodii epistolae*, VIII, 1, 268⁴).

- 7 Tout aussi à l'aise dans la langue de Cicéron que dans celle de Démosthène, Boèce ne le céderait en rien aux écrivains grecs ni aux écrivains latins tout en l'emportant sur les

deux à la fois du fait qu'il serait le seul à pouvoir s'exprimer indifféremment dans la langue des uns et dans celle des autres. Boèce incarnerait ainsi non seulement l'excellence de l'expression tant en Grec qu'en Latin, mais encore l'idéal d'une éloquence en soi dans la mesure où son style peut se décliner tel quel par-delà les barrières linguistiques.

- 8 Cassiodore, un autre contemporain qui n'était pas non plus – à l'occasion – avare de compliments, multipliait lui aussi les marques d'admiration⁵ :

[T5] « Hoc te, multa eruditione saginatum, ita nosse didicimus, ut artes, quas exercent vulgariter nescientes, in ipso disciplinarum fonte potaveris. Sic enim Atheniensium scholas longe positus introisti; sic palliatorum choris miscuisti togam, ut Graecorum dogmata doctrinam feceris esse Romanam. Didicisti enim, qua profunditate cum suis partibus speculativa cogitetur, qua ratione activa cum sua divisione discatur; deducens ad Romuleos senatores, quicquid Cecropidae mundo fecerant singulare. Translationibus enim tuis Pythagoras musicus, Ptolomaeus astronomus leguntur Itali; Nichomachus arithmeticus, geometricus Euclides audiuntur Ausonii; Plato theologus, Aristoteles logicus Quirinali voce disceptant; mechanicum etiam Archimedes Latialem Siculis reddidisti et quascumque disciplina vel artes facunda Graecia per singulos viros edidit, te uno auctore patrio sermone Roma suscepit, quos tanta verborum luculentia reddidisti claros, tanta linguae proprietate conspicuos, ut potuissent et illi opus tuum praeferre, si utrumque didicissent

Nous avons appris que ton érudition est tellement vaste que les arts – que les incultes pratiquent grossièrement – tu les a appris en t'abreuvant à la source même de ces disciplines. Encore qu'à distance, tu es entré aux écoles des Athéniens et tu as mêlé à tel point la toge aux chœurs des porteurs de pallium que tu as fait des enseignements des Grecs une doctrine romaine. En introduisant chez les sénateurs de Rome tout ce que les enfants de Cécrops ont fait de remarquable au monde, tu t'es familiarisé avec la profondeur à laquelle on médite sur la philosophie spéculative et ses parties et avec le raisonnement par lequel on apprend la philosophie pratique et sa division. De fait, grâce à tes traductions, Pythagore le musicien et Ptolémée l'astronome sont lus <comme s'ils étaient> des Italiens; Nicomaque le mathématicien, Euclide le géomètre sont entendus <comme s'ils étaient> Ausoniens; Platon le théologien et Aristote le logicien débattent dans la langue des Quirites; tu as rendu aux Siciliens Archimède l'ingénieur <comme s'il était> Latial. Et toutes les sciences que la Grèce éloquente a produites grâce à différents hommes, Rome les a reçues de toi seul dans sa propre langue. Tu as illustré ces auteurs avec des mots d'une telle élégance, tu les as expliqués avec des propos d'une telle justesse que, s'ils avaient pu connaître ton œuvre en plus de la leur, c'est la tienne qu'ils auraient préférée » (*Magni Aurelii Cassiodori variarum librorum libri XII, I, 45, 3-5*).

- 9 L'éloge de Cassiodore – à peu près contemporain de celui d'Ennode – est donc, si possible, encore plus poussé, car il couvre désormais l'ensemble des arts et des sciences. Patron de tous les savoirs, Boèce est célébré – au bas mot – comme l'égal des grands génies du passé, chez lesquels il a directement puisé ses connaissances dans les disciplines les plus variées et auxquels – surtout – il aurait appris à parler Latin mieux qu'ils ne parlaient Grec !

Mihi autem si potentior Arnaldi Zuckeri adnuerit favor, haec sententia fixa est

- 10 Faisons la part d'une certaine condescendance antiquaire chez Bacon, dont la veine polémique – c'est bien connu – s'estompait au fur et à mesure que l'horizon temporel

reculait⁶. Tenons compte aussi de la courtoisie de circonstance de Cassiodore qui – écrivant pour le compte du roi Théodoric – demandait à Boèce par la même occasion de lui rendre service en le chargeant de lui procurer une clepsydre hydraulique et un cadran pour Gondebaud, le roi des Burgondes⁷. N’oublions pas non plus la flatterie intéressée d’Ennode, lequel s’adressait à Boèce dans la première d’une série de quelque cinq lettres écrites au moment où Boèce venait d’être élevé à la dignité consulaire dans l’espoir d’obtenir de sa libéralité le don d’une propriété qu’il possédait à Milan⁸. Il n’en reste pas moins que les textes que l’on vient d’évoquer révèlent autant de facettes de Boèce, toutes tournées vers le monde grec tantôt au niveau de la langue, tantôt au niveau de l’éloquence, tantôt au niveau de la transmission des arts et des savoirs. Ensemble elles nous livrent un portrait « a tutto tondo » de Boèce, dont nous nous proposons de restituer ici le trait fondamental en abordant la question de savoir quel est au juste le dessein de ses nombreux emprunts aux lettres grecques. Sans prétendre à une exhaustivité dont l’idéal s’éloigne au fur et à mesure que les études boéciennes prennent de l’ampleur⁹, nous nous efforcerons plutôt d’étudier l’étroite solidarité, voire même la réciprocité entre les traductions et les commentaires de Boèce à partir de ce qu’il y a à la fois de franchement novateur et de profondément conservateur dans l’œuvre de celui que l’on ne saluera pas moins ici comme le « dernier des Grecs » que comme le « dernier des Romains ». Toute formule, notamment lorsqu’elle est le fait d’un détournement, n’est qu’une variable d’ajustement. En attendant de préciser de quels « Grecs » et de quels « Romains » il s’agit¹⁰, elle se démarquera d’autres expressions consacrées – telle la double étiquette de « dernier des Romains, premier des Scolastiques », que l’on fait souvent remonter jusqu’à Lorenzo Valla sans trop dire où celui-ci a bien pu utiliser l’expression¹¹ – et nous permettra, par là même, de signaler d’entrée de jeu au lecteur où se situe, à notre sens, l’originalité de Boèce penseur grec de langue latine.

Translatio studii

- 11 Il peut arriver que Boèce affiche un pessimisme de circonstance quant à l’avenir des études qu’il cultivait :

[T6] « In quantum labor humanum genus excolit et beatissimis ingenii fructibus complet, si tantum cura exercendae mentis insisteret, non tam raris hominum virtutibus uteremur ; sed ubi desidia demittit animos, continuo feralibus seminariis animi uber horrescit

Si l’on persévérât à cultiver les esprits en les exerçant aux œuvres qui les rendent meilleurs et les remplissent des fruits exquis de l’entendement, nous ne serions pas confrontés à une telle pénurie de gens vertueux. Mais là où le désœuvrement abrutit les esprits, ceux-ci deviennent aussitôt un terrain fertile pour <tout> ce qui est mortifère » (*Anicii Manlii Severini Boethii in Aristotelis peri hermeneias commentarium. Editio secunda*, II, 79.1-5).

[T6bis] « Multae quoque sunt artes quas esse quidem in suae naturae ratione perspicimus, quarum neglectus scientiam sustulit. Multumque ego ipse iam metuo ne hoc verissime de omnibus studiis liberalibus dicatur

Nombreux sont les arts dont nous voyons bien qu’ils appartiennent à la connaissance de par sa nature et dont l’abandon a entraîné la perte. Je crains fort, pour ma part, qu’on en vienne à dire cela en toute vérité de l’étude des tous les arts libéraux » (*Anicii Manlii Severini Boethii in Aristotelis categorias commentarium*, 230C).

- 12 Il serait toutefois discutable de lire dans ces remarques – au demeurant plutôt clairsemées – quelque chose comme un signe des temps, marqués aux yeux de Boèce par

l'« effondrement » des savoirs et le déclin de leur transmission qui seule peut en assurer la survie¹². Aussi, y a-t-il, sans doute, une part d'anachronisme dans l'image de Boèce intellectuel animé par le « sens tragique de la fin d'une culture »¹³. Il y en a beaucoup moins dans celle de Boèce intellectuel à la fois engagé et au programme culturel bien arrêté. C'est en tout cas l'image que – vers le milieu de sa carrière publique et littéraire, soit autour de 510 – Boèce se plaisait à donner de lui-même¹⁴ :

[T7] « Et si nos curae officii consularis impediunt quominus in his studiis omne otium plenamque operam consumimus, pertinere tamen videtur hoc ad aliquam reipublicae curam elucubratae rei doctrina cives instruere. Nec male de civibus meis merear, si cum prisca hominum virtus urbium caeterarum ad hanc unam rempublicam dominationem imperiumque transtulerit, ego id saltem quod reliquum est, Graecae sapientiae artibus mores nostrae civitatis instruxero. Quare ne hoc quidem ipsum consulis vacat officio, cum Romani semper fuerit moris quod ubicumque gentium pulchrum esset atque laudabile, id magis ac magis imitatione honestare

Même si les charges liées à l'office de consul nous empêchent de consacrer tout notre loisir et tous nos efforts à ces études, je crois qu'instruire nos concitoyens dans une doctrine dont l'objet a été étudié avec soin fait partie des devoirs envers la chose publique. Aussi, je ne démeriterai pas aux yeux de mes concitoyens si, après que la vertu de nos prédécesseurs a transféré à notre république le pouvoir et la souveraineté d'autres nations, j'achève au moins ce qui reste à faire en élevant les mœurs de notre cité par les arts de la sagesse grecque. Cela d'ailleurs n'est point étranger aux obligations d'un consul, étant donné qu'il a toujours été dans les mœurs des Romains d'honorer partout, en l'imitant, ce qu'il y a de beau et digne d'être loué chez les autres peuples » (*Anicii Manlii Severini Boethii in Aristotelis categorias commentarium*, II, 201b).

- 13 La tournure du propos est – ici mais également ailleurs¹⁵ – révélatrice. Si elle n'est pas empruntée à tel ou tel prologue des œuvres à vocation philosophique de Cicéron¹⁶, toujours est-il que Boèce se revendique du même lien que l'ancien sénateur établissait entre les tâches et les obligations dont il s'était acquitté au service du peuple romain et les efforts qu'il avait prodigués pour mieux l'instruire. Le motif est récurrent chez Cicéron. Deux textes suffiront à l'illustrer et à montrer son étroite parenté avec les développements qu'il connaît chez Boèce :

[T8] « Ego vero, quoniam forensibus operis, laboribus, periculis non deseruisse mihi videor praesidium, in quo a populo Romano locatus sum, debeo profecto, quantumcumque possum, in eo quoque elaborare, ut sint opera, studio, labore meo doctiores cives mei

Moi qui, au milieu des travaux, des fatigues et des dangers de la vie politique, n'ai jamais, que je sache, déserté le poste où le peuple romain m'avait placé, je dois sans nul doute, autant que je le pourrai, m'efforcer, par mon activité, mon intérêt, mon travail, de rendre mes concitoyens plus savants (trad. J. Kany-Turpin, *Cicéron. Fins des biens et des maux*, Paris, Flammarion, 2016, p. 53) » (*Marci Tullii Ciceronis de finibus bonorum et malorum*, I, 10).

[T8bis] « Quaerenti mihi multumque et diu cogitanti quanam re possem prodesse quam plurimis, ne quando intermitterem consulere rei publicae, nulla maior occurrebat, quam si optimarum artium vias traderem meis civibus; quod compluribus iam libris me arbitror consecutum

Souvent je me suis demandé comment je pourrais être utile au plus grand nombre pour ne jamais cesser de servir la république, mais après avoir longuement réfléchi, rien ne m'apparaissait plus estimable que de rendre les disciplines les plus hautes accessibles à mes concitoyens (trad. J. Kany-Turpin, *Cicéron. De la divination*, Paris, Flammarion, 2004, p. 197) » (*Marci Tullii Ciceronis de divinatione*, 1975, II, 1, 1).

- 14 Certes, il faut – en règle générale – manier avec précaution les rapprochements et – dans ce cas précis – il vaut mieux s’abstenir de pousser trop loin la comparaison entre l’*otium* dont parle Cicéron et celui que Boèce s’accordait en marge de ses occupations consulaires. Après tout, le temps de l’étude n’était pas pour le premier – qui fut élu lui-même à la magistrature suprême – une activité que l’on puisse mener en parallèle avec les affaires, mais – tout au plus – un pâle succédané de l’engagement politique¹⁷. Aussi, on remarquera – avec P. Boyancé, J.-M. André et, plus récemment, C. Lévy¹⁸ – que Cicéron dit à maintes reprises que le désœuvrement qui lui permet d’éduquer ses concitoyens est forcé. Il le vit, d’ailleurs, comme une inaction pénible :

[T9] « Sed nec hoc otium cum Africani otio nec haec solitudo cum illa comparanda est. Ille enim requiescens a rei publicae pulcherrimis muneribus otium sibi sumebat aliquando et coetu hominum frequentiaque interdum tamquam in portum se in solitudinem recipiebat, nostrum autem otium negotii inopia, non requiescendi studio constitutum est

Ni mon repos ni mon isolement ne sont comparables à ceux de <Scipion> l’Africain. De fait, celui-ci, pour se reposer des plus hautes tâches au service de la république, s’accordait de temps en temps du loisir et se réfugiait dans la solitude pour échapper au commerce des hommes. Au contraire, notre loisir n’est pas un repos studieux, mais la privation de toute occupation » (*Marci Tullii Ciceronis de officiis*, III, 2).

- 15 Le loisir studieux n’est donc chez Cicéron ni un à-côté de l’engagement politique ni une retraite vénérable, fût-elle anticipée ou temporaire. Il s’agit plutôt d’une continuation de la politique par d’autres moyens, même si l’écriture philosophique n’est qu’un pis-aller ou un piètre substitut de l’action publique. Elle la remplace, faute de mieux, davantage qu’elle ne lui fait pendant ou ne l’accompagne :

[T10] « Nam cum otio langueremus et is esset rei publicae status, ut eam unius consilio atque cura gubernari necesse esset, primum ipsius rei publicae causa philosophiam nostris hominibus explicandam putavi magni existimans interesse ad decus et ad laudem civitatis res tam gravis tamque praeclaras Latinis etiam litteris contineri

Comme je languissais dans l’inaction et que l’état de la république rendait nécessaire d’en confier le gouvernement à la capacité de décision et à la responsabilité d’un seul homme, j’ai pensé qu’avant tout, dans l’intérêt même de la république, il me fallait exposer la philosophie à mes concitoyens, estimant qu’il importe grandement au prestige et à la gloire de notre cité que des sujets si graves et si nobles fussent également traités en Latin (trad. C. Auvray-Assayas, *Cicéron. La nature des dieux*, Paris, Les Belles Lettres, 2002, p. 4) » (*Marci Tullii Ciceronis de natura deorum*, I, 4, 7-8).

- 16 C’est pourquoi, au demeurant, dès qu’un retour aux affaires lui paraît possible, le temps et les efforts que Cicéron prévoyait de consacrer aux lettres sont aussitôt ramenés à la portion congrue :

[T11] « Nunc quoniam de re publica consuli coepti sumus, tribuenda est opera rei publicae, vel omnis potius in ea cogitatio et cura ponenda; tantum huic studio relinquendum, quantum vacabit a publico officio et munere

Puisque l’on commence à me consulter sur la politique, je dois m’en occuper et même y consacrer toutes mes pensées et tout mon soin ; il faudra n’accorder à l’étude de la philosophie que le loisir laissé par le devoir et les charges publics (trad. J. Kany-Turpin, *Cicéron. De la divination*, p. 201) » (*Marci Tullii Ciceronis de divinatione*, II, 2, 7).

- 17 Au moment où Boèce occupe son office consulaire, l’exercice de ses fonctions ne devait plus être aussi pénible qu’il l’avait été au temps de Cicéron. Ce qui ne l’a point empêché de

renouer avec le sens des responsabilités liées à la charge. Force est de reconnaître en effet que, lorsque Boèce inscrit son œuvre de promotion des savoirs non seulement dans la sphère de la cité mais encore dans celle de la fonction publique, il renouait avec un motif idéologique fortement ancré dans la tradition latine, où l'expansionnisme romain n'était pas moins célébré pour ses conquêtes militaires que pour ses progrès intellectuels. Que les deux soient allés très tôt de pair dans l'esprit des élites romaines ressort d'un épisode qui eut pour protagonistes les deux figures emblématiques des victoires que Rome remportait sur les deux fronts, à savoir l'hommage que César rendit aux prouesses intellectuelles de Cicéron. Dans l'esprit de César – ou du moins dans celui de Pline l'Ancien qui se plut à léguer le propos¹⁹ – l'élargissement des frontières de l'esprit semble même l'emporter sur l'annexion de nouveaux territoires²⁰ :

[T12] « Salve primus omnium parens patriae appellate, primus in toga triumphum linguaeque lauream merite atque (ut dictator Caesar, hostis quondam tuus, de te scripsit) omnium triumphorum laurea maiorem, quanto plus est ingenii Romani terminos in tantum promovisse quam imperii

Salut, ô toi, qui, le premier de tous, as reçu le nom de Père de la patrie, toi qui, le premier, as remporté, sous la toge, le triomphe et les lauriers de l'éloquence, qui as mérité (selon l'expression même du dictateur César, ton ennemi de jadis) des lauriers supérieurs à tous les lauriers des triomphes, dans la mesure même où il y a plus de gloire à déplacer aussi loin les frontières du génie romain que les frontières de l'empire (trad. R. Schilling, *Pline l'Ancien. Histoire naturelle. Livre VII*, Paris, Les Belles Lettres, 1977, p. 81) » (*Caii Plinii Secundi Historiae naturalis. Liber VII*, 30, 81.5-11).

- 18 Pour des raisons qui méritent de faire l'objet d'une considération à part et qui seront par conséquent étudiées pour elles-mêmes (cf. [T23] ci-dessous), Boèce ne conçoit plus l'éloquence comme une fin en soi, voire comme un bien qu'il importe de préserver dans tous les domaines de la vie intellectuelle. Il a eu à cœur cependant de promouvoir les lettres latines au nom de la même alliance de l'*ingenium* et de l'*imperium* qui avait amené ses ancêtres à se faire les champions de l'un ou de l'autre et à les célébrer ensemble. Dans [T7], Boèce reprenait surtout – très explicitement – la figure la plus emblématique de ce binôme, à savoir la double *translatio* par laquelle le pouvoir des autres nations serait passé aux mains de Rome, d'une part, et, d'autre part, l'industrie romaine aurait profité des enseignements des cultures tombées dans sa sphère d'influence. Acculturation pour ainsi dire « inversée », dont l'archétype demeure le célèbre retournement par lequel, chez Horace (*Quinti Horatii Flacci epistulae*, II, 1, 155-160), la Grèce, bien que conquise, aurait captivé à son tour le vainqueur romain (« Graecia capta ferum victorem cepit ») et l'aurait initié aux arts (« et artes intulit agresti Latio »)²¹. Fait assez significatif pour qu'il mérite d'être remarqué, la domestication des mœurs romaines ne parvint pas – semble-t-il – à effacer toute trace de rudesse, car Horace poursuivait : « sed in longum tamen aevum manserunt hodieque manent vestigia ruris [pendant longtemps néanmoins persistèrent et persistent aujourd'hui encore des traces de l'ancienne rustre] ». Ce qui – même du point de vue d'un auteur qui n'était pas exactement un partisan fervent de la rusticité latine²² – était une bonne chose. Sans pester – à la façon des vieillards (οἱ πρεσβύτεροι) du temps de Marcellus (cf. *Plutarchi vita Marcelli*, 21.4-6) – contre l'oisiveté (σχολή) et les diatribes érudites (περὶ τεχνῶν καὶ τεχνιτῶν διατρίβειν) qui menaçaient de supplanter les occupations romaines traditionnelles, à savoir faire la guerre et labourer les champs (πολεμεῖν ἢ γεωργεῖν), on reconnaîtra sans mal chez Horace aussi l'idée qu'il est plutôt salutaire de préserver un naturel farouche pour peu que l'on veuille éviter le côté efféminé et capricieux (*puella velut si luderet infans*) qu'une nature parfaitement policée

développe dès lors qu'elle dépose les armes (*positis bellis*) et se tourne vers les plaisirs culturels (*coepit nugari*). Or, dans un contexte historique où la fibre belliqueuse n'était plus le trait distinctif du caractère romain, toute trace de cette rudesse native a disparu de l'imaginaire de Boèce, pour qui la transmission du pouvoir ancestral devait être une velléité du passé²³. La transmission du savoir demeurait, en revanche, toujours d'actualité. Elle le restera, d'ailleurs, tout au long du Moyen Age de langue et culture latines, dont l'intérêt pour les savoirs grecs et notamment pour les disciplines philosophiques rebondira au rythme des vagues d'acculturation ou, ce qui revient au même, des vagues de traduction successives²⁴. Dans le cas de Boèce, il s'agit cependant d'une actualité *sui generis* dans la mesure où – par delà la continuité d'inspiration – son dessein de faire parler Latin les sources grecques ne se démarquait pas moins des sentiments ambivalents que nourrissaient ses devanciers romains (cf. ci-dessous « FRACTUM PROPE AC DEBILITATUM GRAECIAE NOMEN ») que des efforts visant à domestiquer la culture classique auxquels se livraient certains de ses contemporains de même confession que lui (cf. ci-dessous « ET SPOLIABITIS AEGYPTUM »). Au risque de forcer quelque peu le trait mais – croyons-nous – sans entorse à la vérité, on mettra cela sur le compte d'un philhellénisme sans complexes qui a trouvé chez Boèce son expression la plus achevée et – de loin – la plus féconde.

« Et spoliabit Aegyptum »

- 19 De fait, Boèce s'est – judicieusement – maintenu à l'écart des débats autour de la conversion de la culture antique, débats viciés par l'amalgame entre les différentes âmes de l'héritage païen dont la plupart de ses coreligionnaires prônait la captation²⁵. Parmi bien d'autres avant et – surtout – après lui²⁶, Augustin trouvait l'idée de la « spoliation » singulièrement à propos²⁷ : non seulement il lui consacrait l'une des *De diversis quaestionibus octoginta tribus*²⁸, mais encore il en faisait, dans le *De doctrina christiana*, l'une des pièces maîtresses de ses revendications culturelles et, plus particulièrement, de l'ambition de faire un meilleur usage (*usum meliorem vindicare*) des sciences (*liberales disciplinae*) que les classiques auraient, certes, inventées, mais aussi perverties et comme diabolisées (*perverse atque iniuriose ad obsequia daemonum abutere*)²⁹ :

[T13] «

Philosophi autem qui vocantur si qua forte vera et fidei nostrae accommodata dixerunt, maxime Platonici, non solum formidanda non sunt sed ab eis etiam tamquam ab iniustis possessoribus in usum nostrum vindicanda. Sicut enim Aegyptii non tantum idola habebant et onera gravia quae populus Israel detestaretur et fugeret sed etiam vasa atque ornamenta de auro et de argento et vestem, quae ille populus exiens de Aegypto sibi potius tamquam ad usum meliorem clanculo vindicavit, non auctoritate propria sed praecepto dei, ipsis Aegyptiis nescienter commodantibus ea quibus non bene utebantur, sic doctrinae omnes gentilium non solum simulata et superstitiosa figmenta gravesque sarcinas supervacanei laboris habent quae unusquisque nostrum duce Christo de societate gentilium exiens debet abominari atque devitare, sed etiam liberales disciplinas usui veritatis aptiores et quaedam morum praecepta utilissima continent, deque ipso uno deo colendo nonnulla vera inveniuntur apud eos. Quod eorum tamquam aurum et argentum, quod non ipsi instituerunt sed de quibusdam quasi metallis divinae providentiae, quae ubique infusa est, eruerunt, et quo perverse atque iniuriose ad obsequia daemonum abutuntur, cum ab eorum misera societate sese animo separat debet ab eis auferre Christianus ad usum iustum praedicandi evangelii

Quant à ceux que l'on appelle philosophes, si par hasard ils ont émis des idées vraies et conformes à notre foi, tout particulièrement les platoniciens, non seulement on ne doit pas redouter ces idées, mais il faut même les leur réclamer pour notre usage, comme à d'injustes possesseurs. Voyez les Egyptiens : non seulement ils possédaient des idoles et imposaient de lourdes charges, que le peuple d'Israël ne pouvait pas ne pas détester et chercher à fuir, mais ils avaient aussi des vases et des bijoux d'or et d'argent ainsi que des vêtements. Or ce peuple, à sa sortie d'Egypte, s'appropriä en cachette ces richesses dans l'intention d'en faire un meilleur usage, et cela non pas de sa propre autorité, mais sur l'ordre de Dieu, les Egyptiens eux-mêmes leur ayant confié par inadvertance ces biens dont ils faisaient un mauvais usage. Il en va de même de tous les enseignements des païens : ils comportent sans doute des fictions où règnent le mensonge et la superstition et un lourd bagage de travaux superflus que chacun de nous, quand, sous la conduite du Christ, il sort de la société des païens, doit avoir en abomination et éviter ; mais ils comportent aussi les arts libéraux, mieux appropriés à la pratique de la vérité, et des préceptes moraux très utiles ; et touchant le culte du Dieu unique, on trouve chez eux quelques vérités. C'est là comme leur or et leur argent, qu'ils n'ont pas créés eux-mêmes, mais qu'ils ont extraits comme de certains gisements fournis par la divine providence qui est partout répandue, et ils en abusent d'une manière injuste et perverse pour le service des démons. Quand il se sépare spirituellement de leur déplorable société, un chrétien doit leur enlever ces biens, pour en faire le juste usage qu'est la prédication de l'Évangile (trad. M. Moreau,

Augustin. La doctrine chrétienne

, Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 1962, p. 227-228) » (

Aurelii Augustini de doctrina christiana, II, 40, 60).

La saisie des biens de la tradition classique ou plutôt le détournement de ses richesses littéraires (tout d'abord philosophiques, bien entendu) se justifie par l'usage abusif auquel les avaient destinées ceux-là même qui les ont pourtant découvertes les premiers. Le bénéfice que les Chrétiens sont appelés à retirer de l'appropriation de l'héritage païen est donc solidaire du rejet de la culture classique qui l'a légué à la postérité. Pas plus que l'or et l'argent des Egyptiens, les trésors gréco-romains n'ont d'odeur. Tout commerce avec les auteurs païens est, en revanche, à proscrire. Aussi, après les avoir soulagés du fruit de leurs trouvailles, les chrétiens ont tout intérêt à fuir leur société. Bref, confisquer ce que l'on peut utiliser au service de la vraie foi et mettre au rebut le reste, voilà la consigne que Saint Augustin donne à ses frères en Christ en matière de politique culturelle.

21 Rien de semblable ne se rencontre chez Boèce qui, tout proche d'Augustin qu'il était en
 30 matière de justification rationnelle des contenus de la religion

, ne se souciait guère de justifier à son tour l'intérêt qu'il portait à la philosophie et aux arts libéraux. De plus, là où il lui arrive de se pencher sur les raisons que l'on peut avoir de les cultiver en général, Boèce ne s'exprime pas autrement qu'on aurait pu le faire à la même période à Athènes ou à Alexandrie. Que l'on songe aux considérations que Boèce partage avec les maîtres des écoles néoplatoniciennes au sujet de la finalité ultime des disciplines mathématiques ainsi que de l'ordre dans lequel il convient de les parcourir sur le chemin de la vérité

31

. Ces réflexions sont empruntées – pour l'essentiel – à Nicomaque de Gérase et on peut les lire aussi bien dans l'adaptation latine du célèbre manuel à laquelle Boèce avait travaillé dans sa jeunesse que dans les commentaires d'Asclépius et de Jean Philopon qui reprenaient l'enseignement oral de leur maître Ammonius

32. On retiendra – à titre d'exemple – les prolégomènes consacrés à

l'opportunité d'entreprendre le chemin qui mène ultimement à la philosophie telle que Pythagore l'aurait conçue le premier – à savoir comme « amour de la sagesse » ou connaissance des réalités éternelles et immuables – en commençant par l'étude des sciences mathématiques (l'arithmétique tout d'abord, puis l'harmonique, la géométrie et l'astronomie) :

[T14] «

Inter omnes priscae auctoritatis viros qui Pythagora duce puriore mentis ratione vigerunt, constare manifestum est haud quemquam in philosophiae disciplinis ad cumulum perfectionis evadere, nisi cui talis prudentiae nobilitas quodam quasi quadruvio investigatur ; quod recte solertiam intuentis non latebit. Est enim sapientia rerum quae sunt suique immutabilem substantiam sortiuntur comprehensio veritatis. [...]. Constat igitur quisquis haec praetermiserit omnem philosophiae perdisse doctrinam. Hoc igitur illud quadruvium est, quo iis viandum sit, quibus excellentior animus a nobiscum procreatis sensibus, ad intelligentiae certiora perducitur. Sunt enim quidam gradus certaeque progressionum dimensiones, quibus ascendi progredi que possit, ut animi illum oculum, qui, ut ait Plato, multis oculis corporalibus salvari constituitur sit dignior, quod eo solo lumine investigari vel inspici veritas queat. Hunc, inquam, oculum demersum, orbatumque corporeis sensibus hae disciplinae rursus illuminent

Toutes les autorités anciennes qui, sous la conduite de Pythagore, ont montré l'éclat supérieur de leur esprit et la force de leur pensée sont manifestement d'avis que nul ne s'élève jusqu'au comble de la perfection dans les études philosophiques, s'il ne va à la poursuite d'une quadruple voie : c'est là quelque chose qui n'échappera pas à l'observation d'un esprit juste et pénétrant. La sagesse, en effet, est la saisie de la vérité des choses qui sont et qui ont une substance propre immuable. (...). Il est donc certain que quiconque néglige ces sciences laisse échapper tout le savoir philosophique. Voilà ce qu'est la quadruple voie par laquelle doivent cheminer ceux dont l'esprit supérieur se laisse conduire des sens qui sont créés avec nous aux certitudes plus hautes de l'intelligence. Il y a en effet des sortes de degrés pour une progression déterminée et mesurée, par lesquels on peut s'élever et progresser de sorte que l'œil de l'âme qui, comme le dit Platon, est plus digne d'être sauvegardé et fortifié que des milliers d'yeux corporels, parce qu'il est la seule lumière qui permette d'aller à la poursuite de la vérité et de la contempler, que cet œil, dis-je, enseveli et aveuglé par les sens corporels, reçoive à nouveau, de ces sciences, la lumière (trad. J.-Y. Guillaumin,

Boèce. *Institution arithmétique*, Paris, Les Belles Lettres, 1995, p. 6 et 7) » (Anicii Manlii Severini Boethii de institutione arithmetica, I, 1, 6.1-11 et 7, 7.14-24).

[T14bis] « Γινώσκεινοῦν χρῆθ' ὅτι οἰπρὸ Πυθαγόρου πάντες συγκεχυμένως κατὰ τῶν πέντε τούτων <scil., ut dictum est superius (24.31-43), ἢ ἐπίνοια κατὰ τὸ ἀναγκαῖον λαμβανομένη, αἰτέχναι, ἢ ἐπίνοια περὶ τὰ πολιτικὰ εὐρημένη, ἢ φυσικὴ θεωρία καὶ ἡ θεωρία ἐπ' αὐτὰ τὰ ἀεὶ καὶ ὡσαύτως ἔχοντα > τὸ τῆς σοφίας ὄνομα ἔφερον, οἱ δὲ μετὰ Πυθαγόραν συνέτειλαν τὸ ὄνομα καὶ ἐπὶ τοῦ ἐμπτοῦ τρόπου τῆς σοφίας μόνου ἤγαγον αὐτό, φιλοσοφίαν καλοῦντες τῆν τῶν ἀεὶ καὶ ὡσαύτως ἔχόντων γνῶσιν. τοῦτο οὖν τὸ τέλος, τίνα δὲ ἄρα τὰ ἄγοντα ἐπὶ ταύτην; ἰστέον ὅτι, ὡς φησὶ καὶ Πλωτῖνος καὶ Πλάτων, τὰ μαθήματα ἐπεὶ γὰρ ἐν φθορᾷ καὶ ὑλῆ ἐσμὲν ἢ τῆς νόθου λογισμῶν ληπτῆ ἐστίν, ὡς φησὶ Πλάτων, οὐδὲν ἀμεθ' ἀμέσως ἐπὶ τὰ ἀύλαχρα εἶν, ἐπεὶ δὴ μέλλομεν πάσχειν ἄπάσχοισιν οἱ ἐκσκοτεινοῦ ὄϊκου ἀμέσως ἐπιφωτεινὸν ἐρχόμενοι

Il faut savoir qu'avant Pythagore tout un chacun utilisait de manière indifférenciée le nom de "sagesse" pour désigner cinq choses différentes : l'intelligence pratique qui <permet de satisfaire aux> nécessités <de la vie>, les techniques, la connaissance des choses de la politique, la science de la nature et la science de ce qui est éternel et demeure toujours le même. Ceux qui sont venus après Pythagore, en revanche, ont restreint l'acception du nom "sagesse" et ils ne l'ont appliqué qu'à la connaissance de ce qui est éternel et demeure toujours le même, connaissance à laquelle ils ont donné le nom de "philosophie". Tel est le but final. Quelles sont les choses qui conduisent à la "philosophie" ? Il faut savoir qu'il s'agit, comme l'ont dit aussi bien Plotin que Platon, des objets mathématiques. Puisque, en effet, nous sommes empêtrés dans la matière sujette à corruption, laquelle ne peut être saisie que par un raisonnement bâtarde, nous ne pouvons pas – comme le dit Platon – atteindre directement les choses incorporelles sans qu'il nous arrive ce que souffrent ceux qui passent directement de l'obscurité à une lumière brillante » (Asclepii in Nicomachi Geraseni Pythagorei introductionem commentaria, 1, 24.44 - 25.55).

[T14ter1] « Οἱ μὲν οὖν πρὸ Πυθαγόρου συγκεχυμένως κατὰ πάντων τῶν ῥημάτων τῆς σοφίας ἔφερον ὄνομα πρῶτος δὲ Πυθαγόρας αὐτὸ συνέτειλεν, ἐπὶ μόνῃ τῆς τῶν ἀιδίων ἐπιστήμης τὸ τῆς σοφίας θεῖς ὄνομα, καὶ φιλοσοφίαν τῆν τῆς σοφίας ταύτης φιλίαν ὠνόμασε. τοῦτο γὰρ ἐστὶ τῆς σοφίας τὸ τέλος, ἢ τῶν θείων πραγμάτων γνῶσις τὰ δὲ ἐπὶ ταύτην ἄγοντα τῆν σοφίαν, ὡς Πλάτων καὶ Πλωτῖνος δοκεῖ, ἢ τῶν μαθημάτων ἐστὶν ἐπιστήμη. παραδοτέον γὰρ τοῖς νεοῖς τὰ μαθήματα, φησὶν ὁ Πλωτῖνος, πρὸς συνθεσμον τῆς ἀσωμάτου φύσεως. ἐπεὶ δὲ γὰρ ὁ ἄλλοις συμπεπλεγμένα σώμασι καὶ τούτων ἐκτὸς εἰθίσαμεθα οἱ ἐν ὀδύνῃ, ἀδύνατον ἢ ἀμέσως ἐξ αὐτῶν ἐπὶ τὰ νοητὰ καὶ κεχωρισμένα παντελῶς σώματων ἐλθεῖν ἐμέλλομεν γὰρ πάσχειν ὀπάσχοισιν οἱ ἐκσκοτεινοῦ ὄϊκου ἐπιφωτεινότερον ἀμέσως ἐρχόμενοι καὶ τῶν ἀθρώπων τὴν τὰς ὄψεϊς ἀποτυφλούμενοι. δεῖ γὰρ ἐκ τῶν ἐναντίων κατὰ βραχυδιὰ τῶν μέσων προϊόντας βαδίζειν ἐπὶ τὰ ἐναντία

Ceux qui sont venus avant Pythagore utilisaient le mot “sagesse” de manière indifférenciée et l’attribuaient à toutes sortes de choses. Pythagore le premier circonscrit l’usage du mot en appelant “sagesse” uniquement la science de ce qui est éternel. Il appela aussi “philosophie” l’amour d’une telle sagesse. En effet, le but ultime de la philosophie est la connaissance des choses divines. Ce qui conduit à la sagesse est, comme le pensent Platon et Plotin, la science des objets mathématiques.

Comme le dit Plotin, il faut apprendre aux jeunes étudiants les mathématiques, afin de les familiariser avec la nature incorporelle (

Plotini enneades

, 20 [I, 3], 3, 5-6). Puis donc que nous sommes enchevêtrés à des corps matériels et que nous ne sommes pas accoutumés à penser quoi que ce soit en dehors de ces corps matériels, il nous est impossible, à partir de ces derniers, d’atteindre directement les réalités intelligibles tout à fait séparées de ce qui est corporel. Il nous arriverait, en effet, de souffrir la même chose que ceux qui, passant directement de l’obscurité à la lumière la plus brillante, ont les yeux aveuglés par son éclat. Aussi, il est nécessaire, à partir des contraires, d’avancer peu à peu vers les contraires, en passant par les choses intermédiaires » (

Ioannis Philoponi in Nicomachi introductionem arithmeticomcommentarii, 1.43-54).

[T14ter2] « Τί δὲ τὸ τέλος ἐστὶ τῆς Ἀριστοτελικῆς φιλοσοφίας; φαμὲν ὅτι τὸ γνῶναι τὴν ἀπάντων ἀρχὴν τὴν τῶν πάντων δημιουργὸν αἰτίαν τὴν αἰεὶ [6] καὶ ὡσαύτως ἔχουσαν· ἀποδείκνυσι γὰρ μίαν πάντων ἀρχὴν καὶ ἀσώματον, ἐξ ἐκείνης δὲ τὰ πάντα παράγεσθαι. τίνα δὲ τὰ ἄγοντα ἡμᾶς εἰς τοῦτο τὸ τέλος; φαμὲν ὅτι ἡ διδασκαλία τῶν ἐν χρόνῳ καὶ ἐν μεταβολῇ ὑπαρχόντων. τοιαῦτα δὲ ἐστὶ τὰ ἐν γενέσει καὶ φθορᾷ· ἀπὸ γὰρ τούτων διὰ μέσων τῶν μαθηματικῶν ἀνάγομεν ἑαυτοὺς ἐπὶ τὰ αἰεὶ καὶ ὡσαύτως ἔχοντα (τοιαῦτα δὲ ἐστὶ τὰ οὐράνια) καὶ οὕτως μετὰ τὰς ἀσωμάτους οὐσίας ἐπὶ τὴν πρώτην πάντων αἰτίαν· πάσης γὰρ κινήσεως ἢ κατ’ οὐσίαν οὐσης ἢ κατὰ ποσὸν ἢ κατὰ ποιὸν ἢ κατὰ τόπον τὰ μὲν ἐν γενέσει καὶ φθορᾷ κατὰ πᾶσαν κίνησιν κινοῦνται, τὰ δὲ οὐράνια κατὰ μόνην τὴν κατὰ τόπον· διὸ χρὴ εὐτάκτως ὁδεύειν ἀπὸ τῶν πολυτρόπως κινουμένων ἐπὶ τὰ κατὰ μίαν καὶ μόνην κίνησιν κινούμενα, καὶ οὕτως ἐπὶ τὴν ἀκίνητον καὶ αἰεὶ ὡσαύτως ἔχουσαν ἀρχὴν, καὶ μὴ κατὰ τὸν χρησμὸν ὑπερβάθμιον πόδα πέμπειν· εἰ γὰρ ἀθρόως βουλευθεῖμεν ἐκ τῶν σωματικῶν τῇ πρώτῃ τῶν πάντων ἀρχῇ προσβαλεῖν, νοήσοιμεν ἂν κάκεινην σῶμα εἶναι καὶ ἐσχηματίσθαι. διὸ φησὶν ὁ Πλωτῖνος “ παραδοτέον τοῖς νέοις τὰ μαθήματα πρὸς συνεθισμὸν τῆς ἀσωμάτου φύσεως”

Quel est le but de la philosophie d’Aristote? Nous affirmons qu’il est la connaissance du principe de toutes choses, la cause démiurgique de tout, éternelle et toujours égale à elle-même. Aristote démontre, en effet, que le principe de toutes choses est unique et incorporel et que c’est à partir de ce principe que tout est tiré. Qu’est-ce qu’il faut faire pour atteindre un tel but? Nous affirmons que c’est l’enseignement au sujet des réalités engagées dans le temps et dans le devenir, à savoir les réalités sujettes à la génération et à la corruption. De fait, c’est à partir des réalités en devenir que, par l’intermédiaire des mathématiques, nous nous élevons jusqu’aux réalités qui existent toujours et qui sont toujours égales à elles-mêmes (il s’agit, en l’occurrence, des choses célestes) et, au-delà des substances incorporelles, jusqu’à la cause première de toutes choses. Comme, en effet, tout mouvement se produit ou bien selon la substance, ou bien selon la quantité, la qualité ou encore le lieu, il se trouve que les réalités sujettes à génération et à corruption sont en mouvement de toutes ces façons, tandis que les choses du ciel sont en mouvement uniquement selon le lieu. C’est pour cette raison qu’il faut procéder de manière ordonnée en prenant comme point de départ les réalités qui sont en mouvement de plusieurs manières, en avançant vers les réalités qui sont en mouvement d’une seule façon, pour parvenir jusqu’au principe qui est immobile et demeure toujours identique à lui-même. On évitera ainsi de trébucher en sautant une marche. De fait, si nous voulions nous précipiter en passant directement des réalités corporelles au principe premier de toutes choses, nous le concevrons

comme s'il était un corps à son tour, façonné d'une certaine manière. C'est pourquoi Plotin a dit qu' "il faut apprendre aux jeunes étudiants les mathématiques, afin de les familiariser avec la nature incorporelle" (*Plotini enneades*, 20 [I, 3], 3, 5-6) » (*Ioannis Philoponi (olim Ammonii) in Aristotelis categorias commentarium*, 5.34 - 6.16).

22 D'autres parallèles – à l'instar de ceux entre les sections qui suivent immédiatement, consacrées à l'opportunité de commencer l'étude des mathématiques par l'arithmétique qui en est la source et comme la matrice – sont assurément plus ponctuels

33

. Ceux que nous venons de reporter sont cependant assez précis et assez significatifs pour faire ressortir un air de famille qui, par-delà la langue, unit Boèce et les maîtres des grandes écoles de l'Antiquité tardive. Ils témoignent, surtout, d'une communauté de vues sur les deux principes qui définissent, dans un cas, la finalité de la vie de l'esprit et scandent, dans l'autre, l'avancement des études dont cette vie se nourrit et grâce auxquelles elle peut s'épanouir

34 :

(1) En premier lieu, un même tropisme philosophique oriente chez tous ces auteurs l'apprentissage des matières en question. La sagesse ou, ce qui revient au même, la philosophie demeure l'horizon de leur considération et le but ultime de leur acquisition.

A quelques variations mineures près, aussi bien Boèce que les élèves d'Ammonius insistent sur le rôle incontournable mais instrumental des disciplines mathématiques. Leur pratique est certes indispensable, mais elle n'est pas une fin en soi, car sa vocation est de faciliter le passage des savoirs liés au domaine des réalités matérielles à la connaissance qui a pour objet les réalités purement intellectuelles.

23

(2) En second lieu, aussi bien Boèce qu'Asclépius et Jean Philopon se plient au même impératif pédagogique : l'ascèse intellectuelle qui aboutit à la contemplation des vérités immuables de la philosophie ne peut qu'être graduelle. On ne saurait atteindre ce but d'emblée ; pour y parvenir, il faut, au contraire, progresser – c'est-à-dire avancer dans un certain ordre – sur un chemin dont les disciplines du

24

quadrivium

constituent les étapes ou les degrés que l'âme franchit en passant de l'opacité du monde sensible à la lumière du monde intelligible

25 Ces deux points – l'attraction exercée par la philosophie, foyer des autres branches du savoir, ainsi que l'exigence d'un agencement progressif qui permet de s'élever de l'étude des unes à celle de l'autre – méritent d'être soulignés d'entrée de jeu, puisqu'ils vont jouer un rôle à la fois constitutif et régulateur au moment où Boèce dressera un bilan – rétrospectif et, surtout, prévisionnel (en ce sens qu'il ne s'agit pas tant de monter en épingle ce qui a été fait ou, plutôt, ce qui n'a pas été fait que de déterminer ce qui reste à faire) – des besoins culturels du monde latin, besoins qu'ils compte satisfaire en versant au trésor de la langue latine ses emprunts (traductions et interprétations) à l'opulence des lettres grecques. Comme les questions d'ordre et d'enchaînement des savoirs ne se posent que relativement à l'objectif en vue duquel on les organise et on les apprend dans une certaine succession, arrêtons-nous d'abord sur la fin qui oriente et commande ce dispositif. A l'instar des commentateurs grecs, Boèce concevait la philosophie comme l'expression suprême de la vie de l'esprit³⁵, principe directeur de tout effort visant à connaître la nature ainsi que les propriétés des différentes réalités que l'âme saisit et

comprend³⁶. Telle est la prérogative de la philosophie – nota bene : la prérogative exclusive (« quae vero alia disciplina..., nisi haec tantum... » comme nous allons lire de suite en [T15]) – que Boèce fait valoir dans un passage de son commentaire aux *Topiques* de Cicéron dont la portée – comme le suggérait G. d’Onofrio³⁷ – va bien au-delà de l’exercice habituel consistant à faire justice des velléités de la rhétorique à s’affranchir de la tutelle de la philosophie :

[T15] « Definit igitur Tullius argumentum hoc modo : “Argumentum est ratio quae rei dubiae faciat fidem”. Sumpsit igitur rationem ut genus. Omnes enim iniuriosi sunt qui orationis virtutem a sapientiae ratione seiungunt, aliamque esse dicendi artem volunt, aliam intelligendi. Nam si nihil orationes aliud agimus, nisi interius cogitata vulgamus, quae malum ratio est, orationis elegantiam a sententiarum gravitate seponere ? Quae porro sententiarum gravitas esse potest, sine earum rerum de quibus dicendum est comprehensione ? Quae vero alia disciplina naturam proprietatemque rerum omnium docet, vel quae omnino eorum quae intelligi possunt, scientiam profitetur, nisi haec tantum ex qua nos pauca praesumpsimus philosophia ?

Cicéron définit ce qu’est un argument ainsi : “l’argument est un raisonnement qui sert à convaincre d’une chose dont on peut douter”. Cicéron fait intervenir ici le raisonnement à titre de genre <dont l’argument est l’une des espèces>. C’est pourquoi ceux qui séparent la puissance du discours de celle de la sagesse – en prétendant qu’autre chose est l’art de tourner ses propos, autre chose l’art de raisonner – insultent notre intelligence. De fait, si nos discours ne sont rien de plus que notre façon d’exprimer nos pensées, comment diable pensent-ils pouvoir considérer l’élégance du discours indépendamment du poids des raisonnements ? Et, de son côté, comment le raisonnement peut-il avoir du poids si l’on ne connaît pas les choses dont on parle ? Or, quelle autre discipline fait connaître la nature et les propriétés de toutes choses, quelle autre discipline possède la science de tout ce qui peut être saisi par le raisonnement, si ce n’est la philosophie à laquelle nous nous sommes quelque peu frottés ? » (*Anicii Manlii Severini Boethii in Ciceronis topica commentarium*, VI, 377.16-26).

- 26 Boèce n’ignorait pas – loin s’en faut – l’importance de la rhétorique au sein du monde qui était le sien. Il se trouve même que l’apogée de sa fortune – assurément de sa gloire – coïncida, comme il le raconte lui-même, avec un exploit rhétorique. Des trois événements qui ont marqué son jour le plus faste, à savoir la double élection de ses fils à la dignité consulaire, les largesses qu’il a faites au peuple de Rome pour l’occasion et le panégyrique qu’il a prononcé en l’honneur du roi Théodoric, c’est ce dernier qui constitue le point d’orgue de l’évocation des temps meilleurs à laquelle se livre *Philosophia* pour consoler Boèce de ses infortunes présentes. Ce dernier a certes connu la joie du père comblé par la réussite de ses enfants de même que la condescendance du patricien face à la gratitude éphémère de la plèbe, c’est toutefois sa maîtrise de l’art oratoire qui incarne son succès personnel, celui qui lui a valu la renommée (*gloria*) d’homme à l’éloquence (*facundia*) spirituelle (*ingenium*)³⁸. Cela rend d’autant plus significative la position qu’il a prise au sujet des rapports entre philosophie et rhétorique. Nous verrons qu’en matière de traduction – traditionnellement un territoire de marque de la rhétorique romaine – les impératifs philosophiques, d’une part, et rhétoriques, d’autre part, sont explicitement évoqués par Boèce et que, surtout, leur antagonisme se solde par un choix – pleinement assumé – en faveur des uns et contre les autres (cf. [T23] ci-dessous : « non luculentae orationis lepos sed incorrupta veritas exprimenda est [il faut exprimer la vérité dans son intégrité plutôt que chercher l’élégance d’une prose limpide] »). Comme le montre la stratégie esquissée en [T15], il n’en va pas autrement pour un autre bastion de la tradition rhétorique – notamment romaine – à savoir l’argumentation topique. On voit bien, en

effet, que [T15] réduit le discours à un épiphénomène de la pensée qui s'exprime par son biais. La parole est le reflet de l'intelligence dont elle tire à la fois son contenu et sa légitimité. Le refus – passablement hautain – de reconnaître une quelconque autonomie à l'art de dire, voire – à la limite – de le distinguer de l'art de bien raisonner se solde par une revendication du primat de la philosophie qui n'avait rien à envier au désamour d'un Proclus ou d'un Damascius pour l'enseignement des rhéteurs³⁹ : pas d'éloquence sans sagesse, pas de sagesse sans connaissance de ce dont on parle, pas de connaissance qui ne tombe sous la juridiction de la philosophie qui est le savoir que l'âme peut avoir de la nature et des propriétés de toutes choses. On comprend dès lors mieux pourquoi les lieux de Boèce s'organisent, même dans le choix des exemples⁴⁰, en fonction d'une topique à forte valeur épistémologique ajoutée. Topique qui, d'une part, rompt – davantage qu'elle ne les néglige⁴¹ – les liens entre les lieux, les états de cause et la persuasion. Topique qui, d'autre part, privilégie les liens entre les lieux et la démonstration. Laissons de côté – puisqu'il a été couronné d'un succès millénaire⁴² – le processus de logicisation de la topique amorcé par Boèce. Une fois indexé sur une collection de lieux dépouillés des circonstances accidentelles (les états de cause) dans lesquelles le raisonnement – tout particulièrement le raisonnement rhétorique – est appelé à se déployer concrètement et à produire les effets escomptés, l'argumentation topique est virtuellement identique à une théorie générale des conséquences ou se prête à être incorporée au sein d'une doctrine des modes de l'inférence⁴³. Soulignons en revanche que, pour Boèce, il est question – notamment dans le texte que l'on vient de citer [T15] – de produire de la connaissance plutôt que de la croyance (encore moins de la confiance) ! La « fides » de Boèce est, en effet, de l'ordre de la certitude, non de la créance⁴⁴. Or, la certitude est produite à partir des lieux compris alternativement comme des axiomes ou bien comme des constructions syllogistiques dont l'essor est ancré dans des axiomes⁴⁵. On se limitera à signaler ici que la cheville ouvrière de cette axiomatisation des lieux – en l'espèce, leur ancrage dans, voire leur identification avec les axiomes ou les énoncés les plus universels, les plus primitifs et les plus évidents qui servent de principes démonstratifs (*maximae*) – est sans doute le fait d'un emprunt de Boèce à la tradition grecque, selon toute vraisemblance à la paraphrase – aujourd'hui perdue – de Themistius aux *Topiques* d'Aristote⁴⁶. Confirmation supplémentaire, sur un autre terrain que celui que nous explorons ici, de l'âme grecque que Boèce n'a eu de cesse d'insuffler dans ses œuvres, même lorsque la tradition autochtone latine offrait largement de quoi se suffire à elle-même⁴⁷.

« Fractum prope ac debilitatum Graeciae nomen »

- 27 Dans son recours aux lumières orientales, Boèce a également fait preuve d'une équanimité sans faille, qualité qui – à un degré ou à un autre – faisait défaut à ses précurseurs romains. Pour ne prendre que l'exemple qui une fois de plus se prête tout naturellement à la comparaison, il n'est que de penser à la coexistence chez Cicéron, d'une part, de l'idée, à peine nuancée⁴⁸, que la Grèce est le berceau de la civilisation⁴⁹ – autant dire la patrie de la culture qui humanise⁵⁰ – et, d'autre part, du mépris, à peine dissimulé, pour le prétendu déclin intellectuel des Hellènes de souche. En les comparant aux accomplissements de ses concitoyens, Cicéron ne cache pas la piètre opinion qu'il avait de ses contemporains grecs, auxquels il reproche l'incapacité à accroître le capital de connaissances hérité de leurs ancêtres, voire à le préserver à peu près intact :

[T16] « Nati in litteris, ardentes his studiis, otio vero diffluentes, non modo nihil adquisierint, sed ne relictum quidem et traditum et suum conservarunt
Nés au milieu des lettres, passionnés par les études, disposant de tout leur temps, non seulement ils n'ont rien ajouté de leur propre cru, mais encore ils n'ont pas su conserver ce qui leur a été laissé et transmis et qui leur appartient » (*Marci Tullii Ciceronis de oratore*, III, 131).

- 28 C'est d'ailleurs pourquoi Cicéron n'hésite pas à encourager ses concitoyens à faire main basse (*eripere*) sur les quelques biens dont la Grèce, bien qu'intellectuellement exsangue (*languens*), pourrait encore se prévaloir⁵¹ :

[T17] « Hortor omnes, qui facere id possunt, ut huius quoque generis laudem iam languenti Graeciae eripiant et transferant in hanc urbem, sicut reliquas omnis, quae quidem erant expetendae, studio atque industria sua maiores nostri transtulerunt
J'exhorte tous ceux qui sont capables de le faire à arracher la préséance également dans le domaine <de la philosophie> à la Grèce désormais languissante et à la transférer dans notre cité, ainsi que nos ancêtres l'ont fait avec application et assiduité dans tous les autres domaines qui leur paraissaient dignes d'être investigués » (*Marci Tullii Ciceronis tusculanae disputationes*, II, 5).

- 29 Il en va tout autrement pour Boèce qui, d'une part, connaissait assez bien l'exhortation de Cicéron pour la retourner contre ses contemporains et – plus habilement – contre Cicéron lui-même ([T18]) et, d'autre part, jouait le jeu des autorités interposées de manière assez subtile pour montrer qu'il n'y a point de raisons de préférer, avec ces mêmes contemporains, Cicéron plutôt que l'Aristote dont il s'est lui-même inspiré ([T18bis]) :

[T18] « Nec me saevae hominum mentes arrogantiae notent, quod velut affectata auctoritate Tullianis sententiis pugnam, cum adversus eas si quid videbitur non nostra, sed ab antiquissimis tractata compensem. [...]. Quod si intemperanter molestissimi esse pergunt, audiant M. Tullium secundo Tusculanarum disputationum libro adhortantem potius, atque ad certamen vocantem, hoc modo : “sed tamen tantum abest, ut scribi contra nos nolimus, ut id etiam maxime optemus. Ipsa enim Graeciae philosophia nunquam in honore tantum fuisset, nisi doctissimorum contentione, dissensionibusque crevisset ; quam ob rem hortor omnes, etc.”

Afin que des hommes pleins de malveillance ne nous accusent pas d'arrogance et qu'ils ne nous reprochent pas de nous draper d'une autorité factice lorsque – voyant qu'il y a de quoi contredire tel ou tel propos de Cicéron – nous le rejetons, nous proposons à la place non pas quelque chose de notre cru mais ce que les Anciens ont dit à ce propos. (...). Si ces mêmes gens s'obstinent à nous chercher querelle, ils n'ont qu'à écouter Cicéron qui, dans le deuxième livre des *Disputationes tusculanae*, nous encourage, voire nous appelle au débat contradictoire : “nous regrettons si peu que l'on écrive contre nous que nous le souhaitons, au contraire, par-dessus tout. Et, d'ailleurs, la philosophie grecque elle-même n'aurait jamais été à tel point à l'honneur si elle n'avait pas été au cœur des disputes et des rivalités des savants. Raison pour laquelle j'exhorte tous ceux etc.” » (*Anicii Manlii Severini Boethii in Ciceronis topica commentarium*, V, 372.20-23 et 29-38).

[T18bis] « Quod si nostra quoque diceremus, oporteret tamen eos non personarum vetustatem, sed eorum quae opponuntur considerare rationem, nec odisse potius quae adversus magni nominis viros dicuntur, quam contraria, si possent, argumentatione revincere. Nam si eis M. Tullius in diffinitione rerum nimium placet, quaenam est invidia nos quoque Aristotelicam rationem probare ? [...]. Sed si cui commentarios [373] nostros inspicere vacuum fuerit, sciat haec nos ex Aristotelis secundo Physicorum volumine advertisse, quae tametsi altioris philosophiae disputationes tangunt, non est tamen studiis invidendum, si rhetoricis quoque ac dialecticis disputationibus admisceamus, quae sunt profundiora naturae, neque pigrescere ac dilassari animos dignum est, quos intentiores ac vegetos ipsa rerum ambiguitas et variarum cognitio speculationum deberet efficere, cum

praesertim ea librorum natura sit, ut ad legendum studiosos teneat, nullum cogat ignavum

Même si nous avançons des vues personnelles, il faudrait que nos détracteurs considèrent non pas l'ancienneté des personnes, mais le bien-fondé de nos objections. En effet, au lieu de mépriser ceux qui contredisent un nom illustre, il faut les réfuter à l'aide d'un argument, si tant est qu'on en soit capable. Aussi, si la définition des choses proposée par Cicéron est tout à fait à leur goût, pourquoi cette aversion pour celle d'Aristote que nous approuvons également ? (...). Et si, pour quelqu'un, c'était peine perdue que de consulter nos commentaires, qu'il sache que nous avons tiré cela du deuxième livre de la *Physique* d'Aristote ; qu'il sache aussi que, même si ces développements se rapprochent de discussions philosophiques plus élevées, il ne faut pas dédaigner les développements d'une nature plus profonde que nous faisons intervenir dans les débats rhétoriques et dialectiques. De fait, il serait indigne de rendre l'âme paresseuse et de la plonger dans l'ennui au lieu de la rendre plus attentive et alerte par la difficulté même des sujets à connaître et par la variété même des réflexions à pondérer, alors même que la nature des livres est moins de contraindre l'indolent que d'accompagner l'effort du studieux » (*Anicii Manlii Severini Boethii in Ciceronis topica commentarium*, V, 372.23-29 et 372.43 - 373.8).

- 30 L'appel de Cicéron à ravir la place d'honneur à un concurrent en perte de vitesse, devient donc chez Boèce une invitation à lui emprunter de quoi nourrir le débat contradictoire avec son propre passé. Il ne s'agit plus de ferrailer chez soi avec plus d'entrain que le voisin ne le faisait chez lui, voire de porter la dispute chez l'adversaire en le contraignant à rendre les armes dans l'arène des discours tout comme il l'avait fait sur le champ de bataille. Il s'agit plutôt de l'imiter et de s'efforcer de rehausser à sa suite la teneur des discussions dans lesquelles on est soi-même engagé. A cet égard, l'habileté mimétique de Boèce fut à la fois hors pair et sans états d'âme particuliers. Tout problématique qu'elle soit par ailleurs⁵², l'hypothèse défendue jadis par James Shiel⁵³, que l'on qualifiera de « réductionniste », présente à tout le moins les avantages de ses inconvénients. De fait, le soupçon que l'œuvre de commentateur de Boèce ne ferait que relayer, de façon laborieuse mais passablement mécanique, son travail de traducteur – par la transcription de gloses tirées des marges annotées de l'exemplaire des traités aristotéliens qu'il a traduits et commentés⁵⁴ – illustre bien à quel point il est malaisé de discerner chez Boèce des préoccupations, des thèmes et des problèmes ou, si l'on veut, des complexes de questions et réponses qui ne soient pas celles et ceux des auteurs de langue et culture grecques de son siècle. Alain de Libera avait, en ce sens, parfaitement raison d'affirmer que la spécificité de Boèce, c'est-à-dire la différence qui le sépare des auteurs de ce que l'on est convenu d'appeler la « scolastique néoplatonicienne tardive », est d'ordre « purement institutionnel » :

[T19] « Pour qu'il y ait scolastique – écrit-il dans une page remarquable de *L'art des généralités* – il faut qu'il y ait école. Philopon avait la sienne à Alexandrie, Simplicius, à Athènes. Boèce était seul. Mais à part cela, et au latin près, il n'y a guère de différence entre lui et ses contemporains romains et (pour certains) chrétiens d'Orient. Boèce n'a pas pour unique mérite d'avoir, comme on dit, “transmis la philosophie grecque aux Latins”, il a pour premier mérite d'avoir transmis une philosophie vivante, où sa propre activité s'inscrit elle-même de plain-pied » (A. de Libera, *L'art des généralités. Théories de l'abstraction*, Paris, Aubier, 1999, p. 159).

- 31 Si la marginalité de Boèce dans ce qu'on appellera avec E. Watts l'« histoire sociale » des platoniciens tardifs ne fait pas vraiment de doute⁵⁵, d'aucuns trouveront – en revanche – la clause « au latin près », sinon fautive, du moins sommaire ou – plutôt – simpliste en arguant du fait que non seulement le passage d'un milieu linguistique à un autre n'est

jamais une opération anodine, mais encore et surtout que les traductions du Grec au Latin sont – traditionnellement – les moins propices à être mises entre parenthèses. Une fois encore l'exemple qui se prête tout naturellement à la comparaison est celui de Cicéron, dont on évoquera, plus loin, le souci de ne pas tomber dans la médiocrité des « *interpretes indiserti* » lesquels, à court d'expressions, traduisent mot à mot. Or, ce n'est pas par hasard si précisément l'écart par rapport à la neutralité du transfert ponctuel d'un idiome à l'autre constituait d'après Cicéron tout le mérite d'une traduction, voire sa fidélité aux sources qu'elle se trouve transposer dans la langue du traducteur :

[T20] « Si plane sic verterem Platonem aut Aristotelem ut verterunt nostri poetae fabulas, male, credo, mererer de meis civibus, si ad eorum cognitionem divina illa ingenia transferrem

Si je traduisais simplement Platon ou Aristote, comme nos poètes ont traduit les pièces de théâtre, ce serait, je suppose, rendre un mauvais service à mes concitoyens que de porter ainsi à leur connaissance ces divins génies (trad. J. Kany-Turpin, *Cicéron. Fins des biens et des maux*, p. 51) » (*Marci Tullii Ciceronis de finibus bonorum et malorum*, I, 7).

- 32 Il n'est pas impératif de se prononcer sur la littéralité des traductions des poètes latins auxquels Cicéron fait allusion ici. Le renvoi est plutôt vague et les contre-exemples faciles à trouver, chez Cicéron lui-même⁵⁶. On notera, en revanche, que Cicéron rejetait une plate restitution des originaux grecs, dans la mesure où ces quelques lignes prolongent une réflexion déjà entamée, dont elles reprennent l'opposition entre forme (littérale ou pas) et contenu (philosophique ou pas) de la traduction :

[T21] « Iis igitur est difficilium satisfacere qui se Latine scripta dicunt contemnere. In quibus hoc primum est in quo admirer, cur in gravissimis rebus non delectet eos sermo patrius, cum iidem fabellas Latinas ad verbum e Graecis expressas non inviti legant

Il est plus difficile de répondre à ceux qui proclament leur mépris pour les ouvrages écrits en latin. Je m'étonne surtout que la langue de leurs pères leur déplaise quand il s'agit des sujets les plus importants, alors qu'ils lisent volontiers des petites pièces de théâtre traduites littéralement du grec (trad. J. Kany-Turpin, *Cicéron. Fins des biens et des maux*, p. 50) » (*Marci Tullii Ciceronis de finibus bonorum et malorum*, I, 4).

- 33 On notera aussi – et surtout – que Cicéron trouve la simple transposition particulièrement mal assortie à la traduction des auteurs philosophiques... pas n'importe lesquels, qui plus est, puisqu'il s'agit précisément de ceux-là même – Platon et Aristote – que Boèce placera à son tour au cœur de son programme de traduction. A moins de supposer un remarquable renversement des valeurs incarnées – entre bien d'autres, mais au premier chef – par Cicéron, comment prétendre dès lors que la langue – qui, en soi, est tout sauf une qualité négligeable – soit, en l'occurrence, un milieu à tel point perméable et un instrument aussi docile aux mains d'un traducteur travaillant, sinon dans l'ombre portée, du moins dans l'après-coup du modèle cicéronien ?

Fidus interpres

- 34 On aurait cependant tort de raisonner comme on vient de le faire. La nuance « au Latin près » ([T19]) est, au contraire, à prendre au pied de la lettre pour au moins deux raisons, solidement ancrées dans les textes.
- 35 (1) La première est que Boèce lui-même ne l'aurait pas répudiée, qui considérerait ses traductions comme des variables rigoureusement liées. Certes, comme beaucoup de traducteurs, Boèce manifeste de temps en temps un certain agacement vis-à-vis des

ressources de la langue du voisin⁵⁷. (Soit dit au passage, tout pourfendeur du mythe de l'infériorité du Latin vis-à-vis du Grec qu'il était par ailleurs⁵⁸, Cicéron lui-même n'était pas non plus à l'abri de telles quintes d'humeur, puisqu'il lui arrivait de se réjouir des cas – assez exceptionnels pour que l'on soupçonne que la situation opposée soit plutôt la règle – où le Latin fait jeu égal avec le Grec⁵⁹.) Il n'en reste pas moins cependant que Boèce – qui ne se souciait guère du mérite littéraire de ses versions latines, pourvu qu'elles fussent fidèles (cf. [T23] ci-dessous) – croyait, lui, fermement à la valeur des traductions strictement littérales, dont il ne se cachait point, au demeurant, qu'elles constituaient une faute caractérisée à l'encontre de la tradition qui avait, sinon définitivement proscrit de la république des lettres latines, du moins stigmatisé la restitution mot-à-mot d'une langue à l'autre. Tout voilé d'ironie qu'il soit par ailleurs, l'aveu qu'on lira bientôt en [T23] veut bien dire ce qu'il veut dire : « vereor ne subierim fidi interpretis culpam cum verbum verbo expressum comparatumque reddiderim [je crains d'avoir commis la faute du traducteur fidèle du fait d'avoir procédé en appariant terme à terme et en traduisant mot à mot] ».

- 36 (2) A cette première raison de prendre à la lettre la nuance « au Latin près » ([T19]), fait pendant une deuxième considération : Boèce lui-même l'aurait appelée de ses vœux, dans la mesure où il visait un transfert intégral de ses sources, dont l'usufruit en Latin n'aurait rien eu à envier à leur jouissance en Grec. Sans aller jusqu'à affirmer que l'utilisation du Latin plutôt que du Grec ne devait pas revêtir de signification particulière aux yeux de Boèce ; ce qui serait une réponse fort plausible à une question parfaitement légitime, à savoir : « qu'importe la langue dès lors que chaque mot est appelé à faire retentir – alternativement en Grec ou en Latin – la voix de la philosophie ? ». Toujours est-il que Boèce se donnait pour but de procéder à une naturalisation massive des sources grecques : tout ce qui se lisait auparavant en Grec pourra désormais se lire – à la langue près, justement – en Latin. Tout téméraire qu'il paraisse de prime abord, le vœu – qu'on lira bientôt en [T23] – lui aussi veut bien dire ce qu'il veut dire : « multum profecisse videor, si philosophiae libris latina oratione compositis per integerrimae translationis sinceritatem nihil in Graecorum litteris amplius desideretur [il me semblera d'avoir beaucoup accompli si par les livres de philosophie écrits en langue latine grâce à une fidélité rigoureuse de la traduction, rien ne sera plus à rechercher du côté des Lettres Grecques] ».

Sacra pagina

- 37 Le défi revendiqué de la restitution mot-à-mot des sources ainsi que la volonté affichée de rendre ses traductions parfaitement autosuffisantes par voie d'exégèse constituent les deux piliers de la « révolution conservatrice » par le biais de laquelle Boèce comptait léguer au Moyen Âge latin l'essentiel de la culture grecque de son temps⁶⁰. Cette assertion, dans laquelle se résume le propos de ces quelques pages, peut s'autoriser, sans trop les tirailler, d'un certain nombre de textes où une telle réflexion sur la traduction au service de la vérité – grecque, puis latine – se dessine, encore qu'à l'état d'ébauche et ne serait-ce qu'en pointillé. Autant citer les deux principaux passages d'un seul tenant, afin de bien cerner l'étroite solidarité, voire la continuité sans faille entre ces deux aspects de l'œuvre de Boèce :

[T22] « Mihi autem si potentior divinitatis annuerit favor, haec fixa sententia est, ut quamquam fuerint praeclara ingenia, quorum labor ac studium multa de his quae

nunc quoque tractamus Latinae linguae contulerit, non tamen quendam quodammodo ordinem filumque et dispositione disciplinarum gradus ediderunt, ego omne Aristotelis opus, quodcumque in manus venerit, in Romanum stilum vertens, eorum omnium commenta Latina oratione perscribam, ut si quid ex logicae artis subtilitate, ex moralis gravitate peritiae, ex naturalis acumine veritatis ab Aristotele conscriptum sit, id omne ordinatum transferam atque etiam quodam lumine commentationis illustrem omnesque Platonis dialogos vertendo vel etiam commentando [80] in Latinam redigam formam. His peractis non equidem contempserim Aristotelis Platonisque sententias in unam quodammodo revocare concordiam eosque non ut plerique dissentire in omnibus sed in plerisque et his in philosophia maximis consentire demonstrarem. Haec, si vita otiumque suppetit, cum multa operis huius utilitate nec non etiam labore contenderim, qua in re faveant oportet quos nulla coquit invidia

Si la puissance divine m'accorde cette faveur, voilà arrêté mon propos : bien que des esprits éminents aient travaillé avec soin à livrer en langue Latine une bonne partie de ce dont nous nous occupons à présent, ils n'ont pas suivi en cela un ordre, un fil conducteur et un agencement progressif des disciplines. Pour ma part, en traduisant en style romain toutes les œuvres d'Aristote sur lesquelles je pourrai mettre la main, je les assortirai de commentaires en langue latine, afin que tout ce qu'Aristote a écrit en logique par le raffinement de sa méthode, en morale par la solidité de son expérience, en physique par son intelligence aiguë de la vérité – tout cela soit transposé comme un ensemble bien ordonné. J'éclairerai aussi, à l'aide de commentaires, tous les dialogues de Platon que je mettrai en forme latine en les traduisant et en les commentant. Après avoir mené tout cela à bien, je ne dédaignerai pas non plus de ramener à leur accord les doctrines d'Aristote et de Platon et je démontrerai que pour l'essentiel, notamment pour ce qui compte le plus en philosophie, ils ne sont point en désaccord sur tout comme beaucoup «le croient», mais au contraire ils s'accordent entre eux. Tout cela, à condition d'en avoir le temps et la possibilité. Vu l'extrême utilité de ce travail, je ne ménagerai pas ma peine, ce qu'apprécieront ceux qui ne sont pas rongés par l'envie » (*Anicii Manlii Severini Boethii in Aristotelis peri hermeneias commentarium. Editio secunda, II, 79.9-80.9*).

[T23] « Secundus hic arreptae expositionis labor nostrae seriem translationis expediet, in qua quidem vereor ne subierim fidi interpretis culpam cum verbum verbo expressum comparatumque reddiderim. Cuius incoepti ratio est, quod in his scriptis in quibus rerum cognitio quaeritur non luculentae orationis lepos sed incorrupta veritas exprimenda est. Quocirca multum profecisse videor, si philosophiae libris latina oratione compositis per integerrimae translationis sinceritatem nihil in Graecorum litteris amplius desideretur

Ce deuxième commentaire <de l'*Eisagôgê*> suit le fil de notre propre traduction, dans laquelle je crains d'avoir commis la faute du traducteur fidèle, dans la mesure où j'ai procédé en apparant terme à terme et en traduisant mot à mot. La raison pour laquelle j'ai fait cela, c'est que dans les écrits où c'est la connaissance des choses qui est recherchée, il importe d'exprimer la vérité dans son intégrité plutôt que de chercher l'élégance d'une prose limpide. Aussi, il me semblera d'avoir beaucoup accompli si par les livres de philosophie écrits en langue latine grâce à une fidélité rigoureuse de la traduction, rien ne sera plus à rechercher du côté des Lettres Grecques » (*Anicii Manlii Severini Boethii in Isagogen Porphyrii commentum. Editio secunda, I, 135.2-13*).

« Vertendo vel etiam commentando »

- 38 Avant d'aborder les questions que soulèvent ces deux textes et quelles que soient au fond les réponses qu'on leur apporte dans le détail, une remarque générale s'impose. Même lors d'une lecture cursive, il ressort de [T22] et [T23] que Boèce concevait la traduction et

le commentaire comme deux activités rigoureusement parallèles. Il s'agit des deux volets d'une seule et même entreprise visant à rendre disponible en Latin la totalité des œuvres d'Aristote et de Platon, voire plutôt à se les approprier tout court en les assimilant sans reste⁶¹. Or, s'il va à peu près de soi que la tâche du traducteur et celle du commentateur n'ont rien de mutuellement exclusif, il n'est pas sans intérêt de remarquer que Boèce ne distingue le travail de l'un d'avec celui de l'autre ni lorsqu'il évoque ceux qui ont traduit et commenté Aristote (et Platon) avant lui, ni lorsqu'il énonce son propre programme⁶². Si, dans le premier cas, l'absence de tout effort pour délimiter, l'une par rapport à l'autre, les deux tâches ne signifie pas grand-chose – sinon, tout au plus, que Boèce était moins sensible que d'autres aux questions relatives à la typologie du travail intellectuel⁶³ – dans le deuxième cas, en revanche, il est autrement significatif. Loin d'être le symptôme d'un éveil aussi précoce qu'éphémère de la conscience herméneutique – « comprendre, c'est traduire » n'est pas le type de slogans que Boèce aurait trouvé aussi immédiatement intelligible que, mettons, sa converse « traduire, c'est comprendre »⁶⁴ – il s'agit plutôt du reflet d'une confiance dans la transparence des traductions et des exégèses calquées sur les sources d'autant plus remarquable qu'elle prenait délibérément le rebours d'habitudes profondément enracinées dans le monde latin. Affranchis de tout rêve d'autonomie, les traductions et les commentaires de Boèce se conçoivent – le paradoxe n'est qu'apparent – comme parfaitement autosuffisants. La fidélité du traducteur et de l'interprète devient alors le gage de l'autarcie du lecteur. Fort des ouvrages que Boèce va rigoureusement adapter, son public – comme il est clairement dit dans la conclusion de [T23] – pourra désormais se passer des originaux (« nihil in Graecorum litteris amplius desideretur »)⁶⁵ !

Lector in fabula

39 Or, de quoi le lecteur de Boèce avait-il besoin au juste ? Si la question ne se lit pas en toutes lettres dans ses écrits, Boèce a bien dû se la poser sous une forme ou sous une autre, ne serait-ce que pour déterminer en quoi son travail représentait une avancée par rapport à ceux auxquels il le compare ([T22]: « quamquam fuerint praeclara ingenia, quorum labor ac studium etc. »), ainsi que – et surtout – pour justifier le satisfecit qu'il s'accorde à l'avance (comme le fait Boèce à la fin de [T23]: « multum profecisse videor, si etc. »). Telle que la suggèrent les textes ([T22] et [T23]) à partir desquels nous l'avons formulée, la question nous paraît admettre une seule réponse : les besoins du lectorat latinophone sont – sinon en l'état, du moins idéalement ou à terme ([T22]: « mihi autem si potentior divinitatis annuerit favor etc. ») – les mêmes que ceux du lectorat hellénophone à peu près contemporain. De fait, dans la mesure où Boèce lui-même affiche son ambition de pallier les défaillances de la filière latine en dépit des efforts qu'elle a prodigués par le passé ([T22]: « non tamen quendam quodammodo ordinem filumque et dispositione disciplinarum gradus ediderunt etc. »), on peut raisonnablement inférer que les besoins que Boèce veut satisfaire coïncident avec les points du programme qu'il esquisse en même temps qu'il dresse le bilan de ce que ses précurseurs ont été incapables d'offrir au public latin, à savoir :

1. traduire et commenter tout Aristote et tout Platon ([T22]: « omne Aristotelis opus, quodcumque in manus venerit, in Romanum stilum vertens, eorum omnium commenta Latina oratione perscribere » et « omnesque Platonis dialogos vertendo vel etiam commentando [80] in Latinam redigere formam »),

2. lire et interpréter ce double corpus dans le bon ordre, c'est-à-dire en suivant un fil conducteur et en respectant l'enchaînement des disciplines ([T22]: « quendam quodammodo ordinem filumque et dispositione disciplinarum gradus edere »),
 3. faire ressortir l'accord de fond entre les vues exprimées par Platon et Aristote sur un grand nombre de points, les plus importants ([T22]: « Aristotelis Platonisque sententias in unam quodammodo revocare concordiam eosque non ut plerique dissentire in omnibus sed in plerisque et his in philosophia maximis consentire demonstrare »).
- 40 Tout primordial que cela soit pour notre propos, il serait quelque peu fastidieux et – compte tenu des progrès de l'historiographie récente⁶⁶ – passablement redondant de montrer que chacun de ces desiderata renforce l'idée que les lacunes que Boèce envisageait de combler sont autant de lacunes de la tradition latine par rapport à la tradition grecque. De fait, Boèce se propose à tous les coups de mettre entre les mains des lecteurs latinophones, sinon les mêmes outils conceptuels, du moins des instruments en tout point comparables à ceux que leurs homologues hellénophones étaient en droit d'attendre des spécialistes grecs de l'époque : à savoir, les textes eux-mêmes d'Aristote et de Platon (ainsi que l'opuscule isagogique de Porphyre, élevé au rang d'introduction canonique à la lecture du curriculum aristotélico-platonicien), accompagnés d'une série de commentaires conçus et rédigés dans le respect d'une péréquation disciplinaire rigoureuse, lus les uns après les autres dans un ordre bien précis et interprétés dans le cadre d'une lecture tendanciellement « concordiste » dont la vocation était de faire ressortir la consonance profonde des sources plutôt que leurs dissonances apparentes. Limitons-nous plutôt à rappeler l'essentiel en dégageant ce que la corrélation des ces trois objectifs nous apprend sur le projet culturel de Boèce et sur son étroite parenté avec celui des autres commentateurs de l'Antiquité tardive.

« Omne Aristotelis opus in Romanum stilum vertere omnesque Platonis dialogos vertendo in Latinam redigere formam »

- 41 Sur la base d'indices purement internes, deux ordres de considérations au moins ont pu pousser Boèce à se lancer dans son entreprise de traduction et interprétation de l'ensemble des œuvres de Platon et d'Aristote.

Cur et quomodo (minus)

- 42 Pour commencer, en dépit de l'allusion en [T22] à la préexistence d'un noyau de bibliothèque philosophique en langue latine, la pénurie de versions disponibles a pu jouer un rôle dans la décision de Boèce, que ce soit du fait qu'elles n'existaient pas tout court ou qu'elles avaient circulé de manière plutôt confidentielle⁶⁷. Parmi les raisons qu'il avait de se mettre à l'œuvre, Boèce évoque, en effet, les deux circonstances à la fois. Les traductions latines de Platon et d'Aristote n'ont tout simplement pas été réalisées auparavant ou bien – ce qui, au final, revient au même – Boèce n'a pas pu les consulter :

[T24] « Alexander in commentariis suis hac se inpulsum causa pronuntiat sumpsisse longissimum expositionis laborem, quod in multis ille a priorum scriptorum sententiis dissideret : mihi maior persequendi operis causa est quod non facile quisquam vel transferendi vel etiam commentandi continuam sumpserit seriem, nisi quod Vetius Praetextatus priores [4] postremosque analyticos non vertendo

Aristotelem Latino sermoni tradidit sed transferendo Themistium, quod qui utrosque legit facile intellegit. Albinus quoque de isdem rebus scripsisse perhibetur, cuius ego geometricos quidem libros editos scio, de dialectica vero diu multumque quaesitos reperire non valui, sive igitur ille omnino tacuit, nos praetermissa dicemus, sive aliquid scripsit, nos quoque docti viri imitati studium in eadem laude versabimur

Dans ses commentaires, Alexandre dit avoir été poussé à entreprendre un très long travail d'exposition par le fait d'être en désaccord avec beaucoup de thèses avancées par ses prédécesseurs. J'ai un plus grand motif de m'atteler à cette besogne, étant donné qu'à peu près personne ne s'est donné pour tâche de traduire et encore moins de commenter <Aristote> de manière suivie et ordonnée, si ce n'est Vetius Praetextatus qui a transmis les *Premiers* et *Seconds analytiques* en traduisant toutefois en Latin non pas Aristote mais Themistius, comme tous ceux qui lisent l'un et l'autre le verront sans difficulté. Albinus aussi, dit-on, a écrit sur ces sujets. Or, je connais les livres de géométrie qu'il a publiés, mais – en dépit du fait que je les ai beaucoup cherchés – je n'ai pas été capable de dénicher les livres qu'il a consacrés à la dialectique. Aussi, au cas où il ne se serait pas prononcé du tout sur ces matières, je dirai ce que lui il n'a pas dit et, au cas où il aurait écrit quelque chose, suivant l'exemple de cet homme savant, je mériterai, par mon travail, la même considération que lui » (*Anicii Manlii Severini Boethii in Aristotelis perihermeneias commentarium. Editio secunda, I, 3.1 - 4.9*).

- 43 Boèce raisonne ici, en quelque sorte, *a fortiori* (« mihi maior persequendi operis causa est quod, etc. ») : selon toute vraisemblance dans un commentaire qui n'a pas survécu, Alexandre d'Aphrodise se serait inscrit – en faux, mais cela ne change pas grand-chose à l'affaire – dans une lignée exégétique qui, de son temps déjà, était en plein essor. La multiplication des vues antagonistes était, pour le Commentateur, le prétexte ou plutôt une raison suffisante pour se lancer dans un travail de clarification ou d'explication qu'il faut croire imposant (« longissimus expositionis labor »), en l'espèce d'un retour minutieux au texte doublé d'un arbitrage qui – on le soupçonne sans difficulté – devait consister, le plus souvent, à renvoyer les interprétations concurrentes dos à dos. Boèce, de son côté, se trouve dans la situation inverse. Si, en engageant le débat avec ses prédécesseurs, Alexandre n'avait que l'embarras du choix parmi les thèses à rejeter, Boèce se heurte, au contraire, à l'absence de travaux latins auxquels se mesurer. Que ce soit en traduisant ou en commentant (« vel transferendi vel etiam commentandi »), très peu de Latins (« non facile quisquam ») ont entrepris d'aborder les sujets que Boèce va étudier, au contraire, dans la continuité et selon l'ordre qui est le leur (« seriem sumere »). Lorsque ses prédécesseurs l'ont fait, c'est dans un certain désordre, comme le montre assez bien la mention des travaux de Praetextatus sur l'analytique qui – au lieu de commencer par le commencement, à savoir les textes d'Aristote lui-même – a plutôt rendu accessibles en Latin les paraphrases de Themistius. Boèce donne même l'impression d'avoir rencontré plus de difficultés à se procurer des œuvres de la tradition latine que des œuvres de la tradition grecque. Aussi, s'il est plutôt confiant dans le fait de pouvoir mettre la main sur l'ensemble des ouvrages d'Aristote et de Platon – assez, en tout cas, pour concevoir le dessein de les traduire et de les commenter tous les uns après les autres – il semble, en revanche, devoir se contenter d'ouï-dire dans le cas de certaines productions littéraires locales, comme les traités de dialectique d'Albinus qu'il avoue avoir été incapable de lire bien qu'il les ait longuement cherchés (« diu multumque quaesitos reperire non valui »).

Cur et quomodo (minus) bis

- 44 Il devait y avoir, d'autre part, le sentiment que la qualité des travaux antérieurs n'était pas toujours au rendez-vous. Telle est à coup sûr l'impression que l'on tire du seul cas avéré où – pour les besoins de son commentaire – Boèce a utilisé une autre traduction que la sienne propre, à savoir celle de l'*Eisagôgê* de Porphyre que Marius Victorinus – qui devait toutefois se considérer comme l'auteur de l'opuscule plutôt que comme son traducteur⁶⁸ – avait mise en circulation quelque deux siècles plus tôt. De fait, tout laisse à penser que Boèce avait une piètre opinion de son devancier. Non seulement il lui reproche d'écrire des absurdités même dans son domaine de spécialité, à savoir l'étude de la rhétorique latine⁶⁹, mais aussi et surtout il se plaît à revoir sa copie de traducteur chaque fois qu'il le peut. Pour tout dire, Boèce ne mentionne l'ancien rhéteur que pour souligner ses bévues, voire ses contre-sens, comme lorsque Victorinus aurait méconnu la polysémie de certains termes techniques ou encore confondu des mots aux significations franchement opposées⁷⁰. Ce dernier cas est assez emblématique : « quod Victorinus scilicet intellexisse minus videtur. Nam quod Porphyrius ἀνάλογον dixit, id est proportionale, ille sic accepit quasi ἄλογον diceret, id est irrationaliter [ce que Victorinus semble ne pas avoir compris : en effet, alors même que Porphyre utilise l'expression ἀνάλογον, soit "proportionnel", Victorinus comprend comme s'il lisait ἄλογον à la place, c'est-à-dire "irrationnel"] (*In Isagogen Porphyrii commentum. Editio prima*, II, 6, 95.14-17)». Faute d'avoir deviné le propos de Porphyre, Victorinus traduit ἀνάλογον (proportionnel) comme s'il s'agissait d'ἄλογον (irrationnel), alors même que le premier terme implique l'existence d'un rapport que la raison peut saisir et le deuxième terme, tout au contraire, l'exclut !

Cur et quomodo (maius)

- 45 Les problèmes de production et de traçabilité de la filière latine, tout comme les réserves émises par Boèce quant à la qualité de ses produits, peuvent contribuer à expliquer le pourquoi du comment. (En clair : l'indisponibilité ou la disponibilité tout relative d'ouvrages philosophiques – versions et commentaires – en Latin, ainsi que le soupçon que, de toute façon, ils n'étaient pas irréprochables peuvent nous aider à comprendre pourquoi Boèce a procédé comme il l'a fait dans son programme de traduction et d'exégèse). On conviendra toutefois qu'il s'agit là d'arguments de confort, dans la mesure où le comment est, en l'espèce, son propre pourquoi. (Hors métaphore : les indications de Boèce sur la façon dont il comptait ramener à leur accord les doctrines d'Aristote et de Platon constituent autant d'éléments de réponse – jusqu'à preuve du contraire, les plus sûrs – à la question de savoir pour quelle raison il envisageait de traduire et commenter tout Aristote et tout Platon). Il suffit, dès lors, de remonter le fil des étapes que Boèce a agencées dans la poursuite de ce but ([T22]) pour se convaincre que le dessein qui prend corps sous sa plume est moins l'expression d'une audace intellectuelle débridée⁷¹ qu'un cahier des charges assez proche finalement de celui que les commentateurs grecs à peu près contemporains remplissaient au quotidien⁷². Ammonius, tout en insistant – de manière, faut-il croire, pour lui caractéristique⁷³ – sur une qualité en particulier, requise pour être un bon exégète, à savoir un sens aigu de la vérité dont le commentateur est appelé à faire preuve en soumettant à l'examen critique tout propos qu'il se doit d'élucider et en préférant en toute circonstance la vérité à l'opinion (même lorsqu'il s'agit

de l'opinion de philosophes aussi illustres que Platon ou Aristote), faisait également allusion à un autre prérequis, à savoir la maîtrise des textes que le commentateur est censé connaître à la perfection :

[T25] « Δέκατον ἐπὶ πᾶσι δεῖ ζητεῖν ὅποιον δεῖ εἶναι τὸν ἐξηγούμενον τὰ Ἀριστοτέλους συγγράμματα. καὶ λέγομεν ὅτι δεῖ καὶ ἄριστα εἰδέναι αὐτὸν ἃ μέλλει ἐξηγεῖσθαι, εἶναι μέντοι καὶ ἄνδρα ἔμφρονα, ὡς τὸ μὲν παριστᾶν τὴν τοῦ φιλοσόφου διάνοιαν τὸ δὲ τὴν ἐν τοῖς λεγομένοις ἀλήθειαν ἐξετάζειν· οὐδὲ γὰρ δεῖ ὡσπερ ἐκμεμισθωκέναι πάντως ἑαυτὸν καὶ ἀνέχεσθαι ὅ τι ἂν λέγηται καὶ σπουδάσειν πάντως ἐκεῖνα κρατῦναι ἃ ἐξηγεῖται ὡς ἀληθῆ πάντα, κἂν μὴ οὕτως ἔχη, ἀλλὰ δεῖ ἕκαστον κρίνοντα βασανίζειν ἐπίπροσθεν Ἀριστοτέλους θέμενον, εἰ τύχοι, τὴν ἀλήθειαν

En dixième lieu, après tous les <autres> points, il faut examiner quelles sont les qualités de l'exégète des traités d'Aristote. Disons qu'il doit connaître à la perfection ce qu'il va commenter et qu'il doit être un homme intelligent afin de bien présenter la pensée du philosophe et d'examiner la vérité de ses propos. Il ne doit pas, en effet, se laisser entièrement subjugué par ce qui est dit et le prendre à son compte, en déployant tous ses efforts pour conforter les thèses qu'ils commente et en montrer la véracité, même quand elles sont fausses. Il doit plutôt tout mettre à l'épreuve de manière critique et, le cas échéant, placer la vérité au dessus d'Aristote » (*Ammonii in Aristotelis categorias commentarius*, 8.11-18).

- 46 On peut laisser de côté le problème – complexe certes, mais pas insoluble – de savoir si et dans quelle mesure Ammonius a effectivement usé d'une telle liberté intellectuelle en commentant tel ou tel écrit de Platon ou d'Aristote⁷⁴. De fait, quelle que soit la forme que cette liberté a prise et quelle que soit la manière dont on la décrit, son exercice présuppose la connaissance des textes où le commentateur va à la rencontre des opinions dont il lui appartient de déterminer si elles sont vraies et dans quelle mesure elles s'accordent les unes aux autres. La réponse à la question de savoir de quels écrits il s'agit au juste ne se trouve pas telle quelle chez Ammonius qui se contente de rappeler qu'il est indispensable que l'interprète connaisse bien ceux sur lesquels il va travailler de première main⁷⁵. On peut cependant l'inférer des indications plus explicites qu'on lit chez Simplicius et Elias⁷⁶ :

[T26] « Τὸν δὲ ἄξιον τῶν Ἀριστοτελικῶν συγγραμμάτων ἐξηγητὴν δεῖ μὴ πάντῃ τῆς ἐκείνου μεγαλονοίας ἀπολείπεσθαι. δεῖ δὲ καὶ τῶν πανταχοῦ τῷ φιλοσόφῳ γεγραμμένων ἔμπειρον εἶναι καὶ τῆς Ἀριστοτελικῆς συνηθείας ἐπιστήμονα. δεῖ δὲ καὶ κρίσιν ἀδέκαστον ἔχειν, ὡς μὴδὲ τὰ καλῶς λεγόμενα κακοσχόλως ἐκδεχόμενον ἀδόκιμα δεικνύναι μὴδὲ εἴ τι δέοιτο ἐπιστάσεως, πάντῃ πάντως ἄπταιστον φιλονεικεῖν ἀποδείξει, ὡς εἰς τὴν αἴρεσιν ἑαυτὸν ἐγγράψαντα τοῦ φιλοσόφου. δεῖ δὲ οἷμαι καὶ τῶν πρὸς Πλάτωνα λεγομένων αὐτῷ μὴ πρὸς τὴν λέξιν ἀποβλέποντα μόνον διαφωνίαν τῶν φιλοσόφων καταψηφίζεσθαι, ἀλλ' εἰς τὸν νοῦν ἀφορῶντα τὴν ἐν τοῖς πλείστοις συμφωνίαν αὐτῶν ἀνιχνεύειν

Le digne exégète d'Aristote ne doit pas être totalement en reste par rapport à la grandeur intellectuelle de ce philosophe. Il doit aussi être familier avec les écrits du Philosophe en tous leurs passages et avoir une bonne connaissance des habitudes de langage aristotéliennes. Il doit aussi posséder un jugement intègre qui lui évite de comprendre paresseusement les affirmations correctes et de les faire paraître comme inacceptables ; qui lui évite également, si un point a besoin d'être examiné, à s'acharner à démontrer qu'il est en tout absolument infaillible, comme si l'exégète s'était enrôlé dans la secte du Philosophe. Il faut aussi, à mon avis, qu'il ne regarde pas seulement la lettre de ce qu'Aristote dit contre Platon, pour condamner le désaccord de ces philosophes, mais qu'il considère le sens et suive à la trace l'accord qui, sur la plupart des points, existe entre eux (trad. P. Hoffmann, *Simplicius*).

Commentaire sur les Catégories, p.14-15) » (*Simplicii in Aristotelis categorias commentarium*, 7.23-32).

[T27] « Ὁ δὲ ἐξηγητὴς ἔστω ἄμα ἐξηγητὴς καὶ ἐπιστήμων. ἔστι δὲ ἐξηγητοῦ μὲν ἔργον ἢ ἀνάπτυξις τῶν ἀσαφῶν ἐν τῇ λέξει, ἐπιστήμονος δὲ ἡ κρίσις τοῦ ἀληθοῦς καὶ τοῦ ψεύδους, ἥτοι ἀνεμίω καὶ γονίμων. δεῖ αὐτὸν μὴ συμμεταβάλλεσθαι οἷς ἂν ἐξηγητῆται δίκην τῶν ἐν σκηνῇ ὄντων καὶ διάφορα πρόσωπα ὑποδομμένων διὰ τὸ μιμεῖσθαι διάφορα ἦθη, καὶ Ἀριστοτελικὸν μὲν γίνεσθαι τὰ τοῦ Ἀριστοτέλους ἐξηγούμενον καὶ λέγειν ὅτι οὐκ ἐγένετο φιλόσοφος τοιοῦτος, Πλατωνικὰ δὲ ἐξηγούμενον Πλατωνικὸν γίνεσθαι καὶ λέγειν ὅτι οὐκ ἐγένετο κατὰ Πλάτωνα φιλόσοφος. δεῖ αὐτὸν μὴ ἐκ παντὸς τρόπου βιάζεσθαι καὶ λέγειν ὅτι πάντως ἀληθεύει ὁ ἀρχαῖος ὃν ἐξηγεῖται, ἀλλὰ πανταχοῦ ἐπιλέγειν “φίλος ὁ ἀνὴρ, φίλη δὲ καὶ ἡ ἀλήθεια, ἀμφοῖν [123] δὲ φίλοι προκειμένοι φιλαίτερα ἢ ἀλήθεια”. [...]. δεῖ αὐτὸν πάντα εἰδέναι τὰ Ἀριστοτέλους, ἵνα σύμφωνον δεῖξας τὸν Ἀριστοτέλην ἑαυτῷ τὰ Ἀριστοτέλους διὰ τῶν Ἀριστοτέλους ἐξηγήσῃται. δεῖ αὐτὸν πάντα εἰδέναι τὰ Πλάτωνος, ἵνα σύμφωνον ἑαυτῷ τὸν Πλάτωνα ἀποδείξῃ τὰ Ἀριστοτέλους τῶν Πλάτωνος εἰσαγωγῆν ποιούμενος

L'exégète doit être à la fois un exégète et un savant. En effet, l'affaire de l'exégète est d'expliquer les obscurités du texte, celle du savant de discerner entre le vrai et le faux et entre ce qui porte à conséquence et ce qui est vain. Il ne doit pas s'identifier avec les auteurs qu'il interprète à l'instar des acteurs qui portent des masques et en changent pour jouer différents personnages. Aussi, il ne doit pas se faire aristotélicien et déclarer qu'il n'y a pas de philosophe qui soit son égal lorsqu'il interprète les écrits d'Aristote et pas davantage se faire platonicien et déclarer qu'il n'y pas d'autre philosophe à l'exception de Platon lorsqu'il interprète les écrits de Platon. Il ne doit pas tirer le texte dans tous les sens et prétendre que tout ce qu'écrit l'auteur ancien qu'il commente est vrai. Il doit, au contraire, s'en tenir en toute occasion à la maxime “j'aime cet homme, et j'aime la vérité”. (...) L'exégète d'Aristote doit connaître tous ses écrits pour pouvoir expliquer le texte d'Aristote par des passages d'Aristote, en montrant qu'Aristote est cohérent avec lui-même. Il doit également connaître tous les écrits de Platon pour pouvoir démontrer, dans son exposé de l'œuvre d'Aristote conçue comme introduction à celle de Platon, que Platon est cohérent avec lui-même » (*Eliae (olim Davidis) in Aristotelis categorias commentarium*, 122.25 - 123.1 et 123.7-11).

- 47 Simplicius ([T26]) s'étend moins que son maître Ammonius sur l'envergure intellectuelle qu'on attend de celui qui fait de l'exégèse sa profession. Il se contente, du moins dans un premier temps, d'établir que l'intelligence de l'interprète doit être, sinon exactement du même ordre que celle – superlative – d'Aristote, au moins vaguement comparable⁷⁷, tandis qu'Ammonius ([T25]) précisait en plus que cette qualité est indispensable pour comprendre la pensée du philosophe et pour faire la part du vrai et du faux dans ses écrits. Simplicius est en revanche plus diffus sur le thème des connaissances requises de l'exégète : la familiarité avec le style habituel d'Aristote doit couvrir désormais l'ensemble de son œuvre et cette maîtrise doit aller au-delà de la simple lettre des textes. L'intention – réelle ou supposée – d'Aristote demande à être prise en compte pour elle-même et, surtout, relativement à la doctrine de Platon. Sur ces points, Elias ([T27]) sera encore plus disert : il développe longuement le motif de l'impartialité de l'exégète en proscrivant toute tentation partisane ou mimétique et, surtout, il ne laisse planer aucun doute sur l'étendue et la nature de la connaissance qu'il doit avoir des textes du curriculum néoplatonicien. Non seulement le commentateur doit connaître tout Aristote et tout Platon, mais encore il doit être en mesure de les expliquer aussi bien pour (et par) eux-mêmes que l'un par rapport à l'autre. Autant d'exigences dont Boèce – nous l'avons vu – se fait l'écho en livrant son intention de traduire et commenter d'abord tout Aristote de

manière ordonnée, puis tout Platon, afin de montrer – selon une formule qui constitue, au demeurant, un leitmotiv de la tradition « concordiste »⁷⁸ – qu'ils sont fondamentalement en accord ou plutôt qu'ils s'accordent la plupart du temps, notamment pour ce qui est des points les plus importants. De fait, par-delà la consigne de bon sens qui impose à tout exégète qui se respecte de connaître ses classiques, les propos de Simplicius et d'Elias laissent deviner que le souci d'exhaustivité qu'ils partagent avec Boèce est le reflet d'une contrainte d'ordre – si l'on veut bien nous passer l'expression – « architectonique »⁷⁹. L'art de bien interpréter les textes est un exercice soumis à des règles précises. Il est mené selon un protocole respectueux de l'ordre des disciplines tout comme – au sein de chaque discipline – de l'ordre dans lequel les différents traités sont à lire. Il est surtout finalisé par un impératif de cohérence qui se déploie à plusieurs niveaux. Cette architecture – dont on vient de relever deux indices macroscopiques⁸⁰, à savoir l'inversion de l'ordre de lecture des œuvres de Platon et d'Aristote⁸¹, ainsi que le souci de les harmoniser⁸² – est la même chez Boèce et chez les scolastiques néoplatoniciens. En un sens, comme l'avait pressenti – dans une certaine mesure au moins – Friedrich Solmsen⁸³ et comme nous allons le voir de suite en quelque détail, c'est même Boèce qui nous livre cette architecture dans sa figure la plus lisible.

Ordo filumque et dispositione disciplinarum gradus apud Graecos

- 48 On n'insistera jamais assez sur ce qui – aux yeux de Boèce lui-même ([T22]) – faisait la spécificité de son programme : Boèce revendique moins d'être le premier traducteur latin ou le premier exégète latin tout court que d'être le premier Latin à faire œuvre de traducteur et d'interprète en suivant un ordre précis, c'est-à-dire un fil conducteur et une vision claire de la manière dont il faut progresser dans l'étude des disciplines philosophiques⁸⁴. En cela, ses aspirations systématiques ont au bas mot égalé le niveau de cohérence et d'organicité que ses modèles grecs ont atteint dans leur effort de répondre aux questions de savoir comment s'initier à la philosophie et pourquoi lire tel ou tel traité avant plutôt qu'après tel ou tel autre. Cet effort pour structurer la démarche philosophique en déterminant son point de départ ainsi que l'enchaînement des étapes censées la mener à bien s'est cristallisé – très tôt et durablement – autour d'un traité, les *Catégories* d'Aristote, dont on peut à bon droit se demander s'il était prédestiné à jouer un rôle aussi décisif⁸⁵, mais qui a bien fini par occuper une place tout à fait à part au sein du paysage exégétique de l'Antiquité tardive :

[T28] « Σχεδὸν γὰρ κατανεόηκα, ὡς οὔτε πλείους ἀντιλογίαι εἰς ἑτέραν ὑπόθεσιν γεγόνασιν οὔτε μείζους ἀγῶνες κεκίνηται οὐ μόνον τοῖς Στωϊκοῖς καὶ Πλατωνικοῖς σαλεύειν ἐπιχειροῦσι ταῦτα τὰς Ἀριστοτέλους κατηγορίας, ἀλλὰ καὶ αὐτοῖς γε τοῖς Περιπατητικοῖς πρὸς ἑαυτούς

A ma connaissance, aucune autre doctrine n'a donné lieu à autant de controverses ni suscité autant de débats non seulement de la part des Stoïciens et des Platoniciens s'efforçant d'ébranler les catégories d'Aristote, mais également parmi les Péripatéticiens entre eux » (*Dexippi in Aristotelis categorias commentarium*, 5.18-22).

- 49 Voici comment Dexippe évoquait les passions que – toutes obédiences philosophiques confondues – l'opuscule avait suscitées parmi ses lecteurs. Simplicius prolongera, tout en le détaillant considérablement⁸⁶, le tableau aussi riche que contrasté que Dexippe avait esquissé :

[T29] « Πολλοὶ πολλὰς κατεβάλλοντο φροντίδας εἰς τὸ τῶν Κατηγοριῶν τοῦ Ἀριστοτέλους βιβλίον
 Beaucoup de philosophes ont mis par écrit beaucoup de réflexions au sujet du livre des *Catégories* d'Aristote (trad. P. Hoffmann, *Simplicius. Commentaire sur les Catégories*, p. 3) » (*Simplicii in Aristotelis categorias commentarium*, 1.3-4).

- 50 La raison que Simplicius offre d'emblée pour expliquer pourquoi cet opuscule en particulier a engendré toutes sortes de commentaires est que sa matière est présupposée par les autres écrits d'Aristote, dans la mesure où il traite – d'une certaine manière (autant dire : « d'une manière appropriée à des débutants » ; ce qui, soit dit en passant, ne pouvait que conforter la place des *Catégories* en tête du curriculum) – des principes premiers que les traités successifs suivront pour parler de leurs objets propres et être correctement abordés à leur tour :

[T30] « Οὐ μόνον ὅτι προοίμιόν ἐστι τῆς ὅλης φιλοσοφίας (εἴπερ αὐτὸ μὲν τῆς λογικῆς ἐστὶν ἀρχὴ πραγματείας, ἡ δὲ λογικὴ τῆς ὅλης προλαμβάνεται δικαίως φιλοσοφίας), ἀλλὰ καὶ ὅτι τρόπον τινὰ περὶ ἀρχῶν ἐστὶ τῶν πρώτων
 Cela, non seulement parce qu'il est un préambule à la philosophie tout entière, étant donné qu'il constitue le point de départ de l'étude de la logique et que la logique est présupposée à bon droit par la philosophie tout entière, mais aussi parce que, d'une certaine façon, il a pour sujet les principes premiers (P. Hoffmann, *Simplicius. Commentaire sur les Catégories*, p. 3) » (*Simplicii in Aristotelis categorias commentarium*, 1.4-7).

- 51 A l'époque où Simplicius écrit, la place liminaire des *Catégories* faisait depuis longtemps l'unanimité. Tous les commentateurs s'accordaient, en effet, pour identifier dans le traité le point de départ de l'étude de la logique et, par-là même, de la philosophie tout entière⁸⁷

- 52 Si le commentaire par questions et réponses de Porphyre est le témoin le plus ancien de cette interprétation des *Catégories*, il n'en reste pas moins que Porphyre lui-même faisait remonter son point de vue à celui de Boéthos de Sidon et d'Herminos⁸⁸ :

[T31] « [Π] ἄρα οὖν πάντες ἐσφάλησαν περὶ τὴν πρόθεσιν τῆς τῶν κατηγοριῶν γνώσεως; [Α] οὐδαμῶς ἀλλὰ καὶ Βόηθος ἐν τοῖς εἰς τὰς Κατηγορίας εἴρηκεν ταῦτα καὶ Ἑρμῖνος βραχέως
 <question > est-ce que tout le monde s'est trompé quant aux enjeux de la doctrine des catégories ? <réponse > aucunement, puisque Boéthos dans son commentaire sur les *Catégories* exprime le même avis, et Hermippos également, de manière succincte » (*Porphyrii in Aristotelis categorias expositio per interrogationem et responsionem*, 59.15-18).

- 53 Quitte à se satisfaire d'indices (encore que convergents)⁸⁹, on prêtera à Andronicos de Rhodes des vues, sinon identiques, du moins assez proches pour que l'on puisse considérer qu'elles reviennent au même⁹⁰. Si l'on prête foi à l'analogie de Porphyre, auquel Plotin avait confié la tâche d'ordonner et de réviser ses propres traités⁹¹, Andronicos aurait adopté pour son édition des écrits d'Aristote (et de Théophraste) un ordre non pas chronologique mais thématique : « ὁ <scil. Ἀνδρόνικος ὁ Περιπατητικός δὲ τὰ Ἀριστοτέλους καὶ Θεοφράστου εἰς πραγματείας διεῖλε τὰς οἰκείας ὑποθέσεις εἰς ταῦτὸν συναγαγὼν [Andronicos le Péripatéticien a divisé en traités les écrits d'Aristote et de Théophraste en regroupant dans un même ensemble les sujets apparentés] » (*Porphyrii vita Plotini*, 24, 176.9-11). Comme le remarquait M.-O. Goulet-Cazé, dans une note à la traduction collective des éditeurs que je viens de reprendre (p. 297), ce que la division en traités (πραγματεῖαι) veut dire ici n'est pas évident, dans la mesure où il n'est pas aisé de déterminer ce que l'expression couvre au juste. Il est toutefois très plausible de penser

que cette division a consisté, pour l'essentiel, à regrouper des matériaux dont l'argument était le même ou, du moins, était perçu comme tel. Selon toute vraisemblance, l'une des familles de textes issues de cet assortiment relevait de la logique. De fait, en abordant la question de savoir par quelle discipline entamer l'étude de la philosophie d'Aristote, Jean Philopon et Elias comptaient Andronicos parmi les partisans de la thèse qu'il faut commencer par lire les écrits de logique⁹². Parmi ceux-ci devait figurer l'opuscule en question, peut-être bien sous l'intitulé de Κατηγορίαι qui allait s'imposer par la suite⁹³. En recoupant le témoignage de Simplicius avec celui de Boèce⁹⁴, on peut inférer qu'Andronicos tenait les chapitres 10 à 15 (à savoir, la section que la tradition appellera les *postpraedicamenta*) pour un ajout de matériaux originellement séparés, c'est-à-dire plutôt comme une pièce rapportée qu'apocryphe⁹⁵. A ce compte, il est tout à fait raisonnable de conclure qu'Andronicos entendait les « catégories » de la même manière que les commentateurs plus tardifs, à savoir comme tout ce qui se dit en soi de plus fondamental. Il s'agit, en tout état de cause, de l'explication la plus naturelle de son athétèse partielle : que pourrait-elle bien impliquer d'autre si ce n'est le dessein de recentrer – autant que faire se peut – l'écrit sur l'exposé des « catégories », dont Aristote aurait commencé par arrêter la table pour étudier ensuite les plus importantes d'entre elles, à savoir la substance, la qualité, la quantité et la relation ?

- 54 Depuis Porphyre au moins, la conviction que la doctrine des *Catégories* est réclamée par les autres pièces du corpus d'Aristote et que, par conséquent, il faut l'étudier en amont des autres traités s'était très largement imposée⁹⁶. Le consensus autour de cet ordre de lecture était si peu sujet à caution qu'il constituait, au contraire, une donnée positive dont on pouvait se réclamer pour résoudre d'autres problèmes exégétiques, celui – par exemple – de savoir si l'ouvrage mérite bien son titre⁹⁷ :

[T32] « Πρὸ μὲν τῶν τοπικῶν ἀτόπως ἂν τις ἐπιγράφοι διὰ τί γὰρ Πρὸ τῶν τοπικῶν, ἀλλ' οὐχὶ μᾶλλον Πρὸ τῶν ἀναλυτικῶν καὶ Πρὸ τοῦ περὶ ἑρμηνείας; οὐ γὰρ διὰ τὴν τῶν τοπικῶν διδασκαλίαν προμανθάνειν δεῖ τὰ τῶν κατηγοριῶν, ἀλλὰ καὶ διὰ τὴν τῶν ἀναλυτικῶν καὶ διὰ τὴν τῶν κατηγορικῶν προτάσεων μάθησιν καὶ σχεδὸν διὰ τὰς ἄλλας πάσας μαθήσεις; στοιχειωδέστατον γὰρ τοῦτο καὶ εἰσαγωγικὸν εἰς πάντα τὰ μέρη τῆς φιλοσοφίας τὸ βιβλίον

Ce serait absurde si quelqu'un intitulait <le traité> *Avant les Topiques*. Pourquoi d'ailleurs l'appeler *Avant les Topiques* plutôt qu'*Avant les Analytiques* et *Avant le De l'interprétation* ? Ce n'est pas en effet en vue de la doctrine des *Topiques* qu'on doit d'abord connaître la matière des *Catégories*, mais aussi en vue de celle des *Analytiques* ainsi que de la connaissance des prémisses assertoriques et pour ainsi dire en vue de tout autre apprentissage. De fait ce livre est le plus élémentaire et fait office d'introduction à toutes les parties de la philosophie (trad. R. Bodéüs, *Porphyre. Commentaire aux Catégories d'Aristote*, Paris, Vrin, 2008, p. 83 légèrement modifiée) » (*Porphyrii in Aristotelis categorias expositio per interrogationem et respensionem*, 56.23-29).

- 55 Ni les titres alternatifs ni la succession dans laquelle Porphyre les arrange ne sont choisis au hasard. Le premier, Πρὸ τῶν τοπικῶν, est l'intitulé sous lequel le traité avait dû circuler jusqu'à ce que celui de Κατηγορίαι ne le supprime et ne devienne son titre habituel⁹⁸. Les deux autres – Πρὸ τῶν ἀναλυτικῶν et Πρὸ τοῦ περὶ ἑρμηνείας dans l'ordre – forment une séquence qui n'a rien d'accidentel non plus. Elle est, au contraire, le reflet de l'ordre dans lequel on trouvait naturel de lire tous ces écrits ; assez, en tout cas, pour que leur succession confère au raisonnement de Porphyre – qui argumente ici *a fortiori* – toute sa plausibilité : si les *Catégories* – que l'on étudie bel et bien avant les *Analytiques* et le *Peri hermeneias* respectivement – ne s'intitulent ni Πρὸ τῶν ἀναλυτικῶν

ni Πρὸ τοῦ περὶ Ἑρμηνείας, à plus forte raison ne s'intituleront-elles pas non plus Πρὸ τῶν τοπικῶν.

- 56 Ammonius formalisera la contrainte dont nous venons de deviner la force chez Porphyre. Cette formalisation repose sur un enchaînement rigoureux où chaque élément entraîne celui qui le suit et présuppose celui qui le précède selon un modèle qu'on n'hésitera pas à qualifier de « génétique » en ce sens précis que les objets qu'étudient les différents traités résultent d'un procès d'imbrication dont les éléments sont – tour à tour ἀπλοῖ et σύνθετοι – s'engendrent les uns à la suite des autres :

[T33] « Τῶν ὀργανικῶν τὰ μὲν εἰς τὰ περὶ τῶν ἀρχῶν τῆς μεθόδου τὰ δὲ εἰς τὰ περὶ αὐτῆς τῆς μεθόδου τὰ δὲ εἰς τὰ περὶ τῶν ἄλλως εἰς τὴν μέθοδον συντελούντων, τὴν ἀποδεικτικὴν λέγω· ἐπειδὴ γὰρ ἡ ἀπόδειξις συλλογισμὸς ἐστὶν ἐπιστημονικός, δεῖ πρὸ τούτου εἶδέναι τὸν καθόλου συλλογισμόν. ἀλλ' ἐπεὶ τοῦτο τὸ τοῦ συλλογισμοῦ ὄνομα οὐχ ἀπλοῦν τι δηλοῖ ἀλλὰ σύνθετον (συλλογὴν γὰρ τινα λόγων σημαίνει), οὐκοῦν πρὸ ἐκείνου δεῖ μαθεῖν τὰ ἀπλᾶ ἐξ ὧν συντίθεται, ταῦτα δὲ εἰσὶν αἱ προτάσεις, ἀλλὰ καὶ αὗται σύγκεινται ἐξ ὀνομάτων καὶ ῥημάτων, ἃ διδάξουσιν αἱ Κατηγορίαι, τὰς δὲ προτάσεις τὸ Περὶ Ἑρμηνείας, τὸν δὲ καθόλου συλλογισμόν τὰ Πρότερα ἀναλυτικά. ταῦτα τοίνυν εἰσὶν αἱ ἀρχαὶ τῆς μεθόδου· τὰ δὲ Δεύτερα ἀναλυτικὰ αὐτὴν ἡμᾶς διδάξει τὴν μέθοδον, τοῦτ' ἐστὶ τὸν ἀποδεικτικὸν συλλογισμόν. ἀλλὰ πάλιν ὡσπερ οἱ ἰατροὶ τὰ ἰατρικὰ παραδιδόντες τοῖς νέοις μαθήματα μέμνηται σὺν τοῖς ὠφελοῦσι καὶ τῶν δηλητηρίων ὑπὲρ τοῦ τὰ μὲν ἐλεῖν τὰ δὲ φυγεῖν, οὕτω κἀνταῦθα, ἐπειδὴ οἱ σοφισταὶ πράγματα παρέχουσι τοῖς τῆς ἀληθείας εὐρεταῖς σοφιστικοῖς τισι συλλογισμοῖς αὐτοὺς ἐθέλοντες παρακρούεσθαι, γράφει καὶ τούτους ὁ φιλόσοφος, ἵνα φεύγωμεν αὐτούς. Quant aux instrumentaux, les uns portent sur ce qui concerne les principes de la méthode, d'autres sur ce qui concerne la méthode elle-même, d'autres, pour finir, sur ce qui concourt d'autre façon à compléter la méthode. Par méthode, j'entends la méthode démonstrative. En effet, puisque la démonstration est un syllogisme scientifique, il faut, avant de la connaître, connaître le syllogisme de façon générale. Cependant, comme ce nom de *syllogisme* désigne non quelque chose de simple, mais quelque chose de composé – car il signifie un assemblage de propositions –, il faut donc, avant d'étudier le syllogisme, apprendre les choses simples dont il est composé : ce sont les propositions. Or, celles-ci aussi sont composées, de noms et de verbes. Les *Catégories* enseigneront les noms et les verbes, le traité *De l'Interprétation*, les propositions, et les *Premiers Analytiques*, le syllogisme en général. Ce sont donc là les principes de la méthode. Les *Seconds Analytiques* nous enseigneront la méthode elle-même, c'est-à-dire le syllogisme démonstratif. Mais ensuite, de même que les médecins, lorsqu'ils donnent des enseignements médicaux aux jeunes, mentionnent aussi, avec les choses utiles, les choses nocives, pour qu'on choisisse les premières et qu'on évite les secondes, de même ici, puisque les sophistes causent des embarras à ceux qui cherchent la vérité et veulent les tromper par des syllogismes sophistiques, le philosophe traite aussi de ces argumentations, afin que nous les évitions (trad. I. Hadot, « La division néoplatonicienne des écrits d'Aristote », dans J. Wiesner (éd.), *Aristoteles. Werke und Wirkung*, Berlin, W. de Gruyter, 1987, II, p. 271 » (*Ammonii in Aristotelis categorias commentarius*, 5.6-22).

- 57 Le modèle avait surtout des mérites pédagogiques tout sauf négligeables, dont on ne pourrait pas d'ailleurs surestimer l'importance dans la mesure où les commentateurs étaient tout d'abord et pour l'essentiel des professeurs⁹⁹. Aussi, la succession ordonnée des traités allait de pair avec l'acquisition d'un savoir-faire logique dont la maîtrise devait justement se développer au fur et à mesure que l'on procédait du moins complexe (les termes) au plus complexe (les syllogismes démonstratifs). On retiendra ici tout particulièrement que cette succession était conçue comme étant à la fois stricte et

incontournable. Ce qui est dit en toutes lettres par ce même Ammonius qui ne laissait pas planer le moindre doute sur le fait qu'il s'agit, en l'occurrence, d'un ordre nécessaire¹⁰⁰ :

[T34] « Διδάσκει δὲ ἐν μὲν ταῖς Κατηγορίαις περὶ θέσεως τῶν ἀπλῶν φωνῶν, ἐν δὲ τῷ Περὶ Ἑρμηνείας περὶ ὀνομάτων καὶ ῥημάτων ὥστε ἑκάτερα ἔχονται ἀλλήλων ὡς περὶ σειράς τις, καὶ οὐτε πρὸ ἐκείνου δύναται τις ἄλλο ἀναγινώσκειν ἢ τὰς Κατηγορίας οὔτε μετὰ ταύτας ἄλλο ἢ τὸ Περὶ [15] Ἑρμηνείας, καὶ ὁ αὐτὸς λόγος τε καὶ ἡ τάξις ἄχρι τῶν Δευτέρων ἀναλυτικῶν, τοῦτ' ἔστι τῶν Ἀποδεικτικῶν

Dans les *Catégories* l'enseignement d'Aristote porte sur l'imposition des expressions vocales prises isolément, alors que dans le *Peri hermeneias* il porte sur les noms et les verbes. C'est pourquoi les deux traités s'enchaînent, si bien qu'avant le *Peri hermeneias* il n'est pas possible de lire autre chose que les *Catégories* ni après les *Catégories* autre chose que le *Peri hermeneias*. Le même raisonnement et le même ordre vaut jusqu'aux *Seconds analytiques*, les livres consacrés à la démonstration » (*Ammonii in Aristotelis categorias commentarius*, 14.23 - 15.2).

- 58 Pour savoir de quel poids cette contrainte à la fois architecturale et pédagogique pesait sur les vues des commentateurs, il n'est que de se demander – avec eux – quel pouvait bien être le prix d'une éventuelle hétérodoxie en la matière. Que celle-ci aurait des conséquences catastrophiques ressort – à l'évidence – des développements que les commentateurs consacraient à une autre question qu'ils discutaient avant de se lancer dans le travail exégétique à proprement parler¹⁰¹, c'est-à-dire le problème de savoir si le traité était authentique ou pas. De fait, malgré le risque évident de tomber dans un raisonnement circulaire, la considération qui leur permettait, en dernier ressort, d'exclure que les *Catégories* soient apocryphes tenait au fait que nier leur paternité aristotélicienne reviendrait à décapiter la logique d'Aristote, mais en vérité sa philosophie tout court !

[T35] « Μὴ τοῦτου προγραφέντος τῷ Ἀριστοτέλει τοῦ βιβλίου ἀναρχος ἂν ἦν καὶ ἀκέφαλος καὶ πᾶσα μὲν ἡ Ἀριστοτέλους φιλοσοφία, ἐξαιρέτως δὲ ἡ λογικὴ πραγματεία

Au cas où l'on n'attribuerait pas le livre à Aristote, sa philosophie tout entière – et tout particulièrement – sa logique serait privée de son commencement et <comme> amputée de sa tête » (*Simplicii in Aristotelis categorias commentarium*, 18.14-16).

- 59 Le spectre de l'anarchie et du vivant acéphale qu'agite Simplicius fait partie d'un fond d'école auquel les commentateurs ont généreusement puisé afin de sceller leur discussion du point en question :

[T35bis] « Εἰ μὴ δῶμεν γνήσιον εἶναι τοῦ Ἀριστοτέλους τὸ σύγγραμμα, ἀκέφαλος ἔσται ἡ λογικὴ πραγματεία

Si nous n'accordons pas que le traité est le fruit légitime d'Aristote, la discipline logique sera <amputée> de sa tête » (*Olympiodori prolegomena et in Aristotelis categorias commentarium*, 22.9-10).

[T35ter] « Εἰ μὴ γνήσιον ἦν τὸ παρὸν σύγγραμμα, ἀκέφαλος ἦν πᾶσα ἡ λογικὴ πραγματεία

Si le traité en question n'est pas authentique, la discipline logique tout entière serait sans tête » (*Eliae (olim Davidis) in Aristotelis categorias commentarium*, 133.17-18).

- 60 On soulignera, en particulier, la tournure contrefactuelle du propos aussi bien chez Simplicius que chez Olympiodore ou encore chez Elias ; ce qui rend encore plus manifeste le statut à la fois fondamental et incontournable du traité, dont dépend ultimement le sort de la logique et, par là même, de la philosophie tout entière.
- 61 En réglant une autre question préalable – celle de savoir quelle est l'utilité de l'opuscule aristotélicien – les maîtres néoplatoniciens sont allés, si possible, encore plus loin. Pour peu que l'on suive le fil de leurs discussions, on pourra apprécier au mieux l'emprise

exercée par la grille de lecture traditionnelle. On est, en effet, confronté à un puissant mouvement rétrograde qui non seulement a installé les *Catégories* à la tête du corpus des écrits d'Aristote, mais encore et surtout les a verrouillées à cette place. Les modernes que nous sommes auront peut-être quelques réticences à partager l'optimisme qui se dégage des deux textes que l'on prendra ici en variation libre, à savoir une glose tirée de la compilation d'Aréthas¹⁰², ainsi que le développement qui la précède chez Elias. Quel que soit d'ailleurs le sentiment du lecteur concernant les chances de parvenir au bonheur à coup de syllogismes, il ne pourra pas s'empêcher de remarquer qu'aussi longtemps du moins que le raisonnement concerne l'ordre du discours, il repose sur une méréologie qui commande sa progression, lui confère sa rigueur et surtout fixe son point de départ en faisant coïncider les catégories dont il est question dans le traité éponyme avec les éléments ultimes du discours en amont desquels il est impossible de remonter :

[T36] « Χρήσιμον δὲ τὸ παρὸν σύγγραμμα πρὸς τὴν εὕρεσιν τῆς ἐν τοῖς οὖσιν ἀληθείας, εἴπερ αἱ μὲν προτάσεις ἐκ τῶν ἀπλῶν φωνῶν, ἐκ τούτων οἱ συλλογισμοί, ἐξ ὧν αἱ ἀποδείξεις αἱ τὸ ἀληθὲς ἡμᾶς ἐφοδιάζουσαι πρὸς τὴν τῶν ὄντων γνῶσιν. χρήσιμον οὖν, ὡς δέδεικται, οὐ πρὸς φιλοσοφίαν μόνην, ἀλλ' ὡς αὐτὴ ἡ φιλοσοφία, πρὸς τὴν τῶν ὄντων γνῶσιν. καὶ ἄλλως ὅτι αἱ κατηγορίαι τὰ ὄντα περικλείουσι πάντα. [...]. ἐροῦμεν γὰρ ὅτι εἰ μὴ αἱ κατηγορίαι, οὐδὲ πρότασις, εἰ μὴ αὕτη, οὐδὲ συλλογισμός, εἰ μὴ οὗτος, οὐδὲ ἀπόδειξις, εἰ μὴ αὕτη, οὔτε διάκρισις ἀληθῶν καὶ ψευδῶν οὔτε ἐκλογὴ μὲν τῶν ἀληθῶν καὶ ἀπεκλογὴ δὲ τῶν ψευδῶν καὶ πάλιν [136] τῶν ἀγαθῶν καὶ κακῶν, εἰ μὴ τοῦτο, συνεξήλειπτο τούτῳ τὸ θεωρητικὸν καὶ πρακτικόν, καὶ τούτοις φιλοσοφία, καὶ ταύτῃ τὸ εὐδαιμονεῖν, ὥστε εἰ μὴ τῶν κατηγοριῶν βιβλίον, εὐδαιμονία οὐκ ἦν

L'utilité de ce traité tient à la découverte de la vérité qui est dans les étants, puisque les prémisses sont constituées d'expressions prises isolément et que les syllogismes sont constitués de prémisses et que les démonstrations, qui nous assurent la vérité relativement à la connaissance des étants, sont constituées de syllogismes. L'utilité de ce traité, comme on l'a montré, ne se limite pas à la philosophie mais concerne aussi, comme la philosophie elle-même, la connaissance des étants. Et aussi, d'une autre manière, parce que les catégories embrassent la totalité des étants. (...). Nous dirons que, sans les catégories, il n'y a pas non plus de prémisses ; sans prémisses, il n'y a pas non plus de syllogisme ; sans syllogisme, il n'y a pas non plus de démonstration ; sans démonstration, il n'y a pas non plus de discernement du vrai et du faux, ni de possibilité de choisir le vrai et de rejeter le faux, ni, en retour, de choisir le bien et rejeter le mal ; sans cela se trouvent du coup éliminées les facultés théorique et pratique, avec cela la philosophie et, avec elle la possibilité d'être heureux ; de sorte que sans le livre des *Catégories*, il n'y aurait pas de bonheur » (*Arethae Caesariensis scholia in Porphyrii Isagogen et Aristotelis Categorias*, 135.29-34 et 135.35 - 136.3).

[T36bis] « Καὶ δι' ἀποφάσεως τὸ χρήσιμον ῥητέον τοῦ παρόντος βιβλίου οὕτως· εἰ μὴ ἦν ἡ πρώτη θέσις τῶν ἀπλῶν φωνῶν, ἡ δευτέρα οὐκ ἂν ἦν· εἰ μὴ ἦν ἡ δευτέρα θέσις, ὀνόματα καὶ ῥήματα οὐκ ἂν ἦσαν· τούτων δὲ μὴ ὄντων πρότασις οὐκ ἦν· προτάσεως δὲ μὴ οὔσης συλλογισμὸς οὐκ ἦν· συλλογισμοῦ μὴ ὄντος ἀπόδειξις οὐκ ἦν· ἀποδείξεως μὴ οὔσης ἀπέλειπον ἂν τὰ ὄργανα τὰ διακριτικά, ἐν μὲν θεωρίᾳ διάκρισις τῶν ἀληθῶν καὶ τῶν ψευδῶν καὶ ἡ ἐκλογὴ μὲν τῶν ἀληθῶν ἀπεκλογὴ δὲ τῶν ψευδῶν, ἐν δὲ πράξει διάκρισις ἀγαθοῦ ἀπὸ κακοῦ καὶ ἡ ἐκλογὴ μὲν τῶν ἀγαθῶν ἀπεκλογὴ δὲ τῶν κακῶν· εἰ μὴ ἦν τὸ θεωρητικὸν καὶ τὸ πρακτικόν, ἡ φιλοσοφία οὐκ ἦν· εἰ μὴ ἡ φιλοσοφία ἦν, τὸ εὐδαιμονεῖν οὐκ ἦν

Il faut manifester l'utilité du présent traité par le raisonnement négatif suivant : s'il n'y avait pas eu d'imposition première des expressions vocales isolées, il n'y aurait pas eu d'imposition seconde. Sans imposition seconde, pas de noms ni de verbes. Sans noms et sans verbes, pas de prémisses. Sans prémisses, pas de syllogisme. Sans syllogisme, pas de démonstration ; avec la démonstration seraient éliminées les

facultés de discernement : dans le domaine de la théorie, la capacité de distinguer entre ce qui est vrai et ce qui est faux, ainsi que la capacité de choisir ce qui est vrai et de rejeter ce qui est faux ; dans le domaine de l'action, la capacité de distinguer entre ce qui est bon et ce qui est mauvais, ainsi que la capacité de poursuivre l'un et d'éviter l'autre. Sans faculté de discrimination théorique et pratique, il n'y aurait pas de philosophie. Sans philosophie, on ne saurait pas non plus mener une vie heureuse » (*Eliae (olim Davidis) in Aristotelis categorias commentarium*, 132.9-18).

- 62 L'allure du raisonnement est à nouveau manifestement contrefactuelle tant en [T36] qu'en [T36bis] : « εἰ μὴ..., οὐδὲ... + ὥστε εἰ μὴ..., ... οὐκ... (à quelque cinq reprises) » dans un cas, « εἰ μὴ..., ... οὐκ... (à tous les coups) » dans l'autre. Son enchaînement est scandé par deux séries – parfaitement parallèles – d'impasses dont chacune est la condition d'impossibilité de la suivante qui la présuppose dans une logique d'exclusions en cascade. On peut donc en parcourir la séquence alternativement dans les deux sens pour atteindre les extrêmes (les catégories, dans un cas, les démonstrations, dans l'autre). On peut également commencer par un chaînon intermédiaire et se tourner alternativement du côté de ce qui précède, ou bien de ce qui suit, comme le suggère d'ailleurs le premier passage ([T36]), qui remonte – par analyse – des prémisses aux catégories qui entrent dans leurs constitution et descend – par association – de ces mêmes prémisses aux syllogismes et aux démonstrations que l'on construit respectivement à l'aide des prémisses et des syllogismes issus de ces prémisses. Quel que soit d'ailleurs le bout par lequel on aborde le raisonnement, les deux textes le déclinent selon un gradient qui est celui de la simplicité irréductible ou de la complexité relative des expressions linguistiques que l'on peut considérer tantôt isolément tantôt combinées entre elles. S'il y a une différence quelconque entre les deux textes, elle tient tout au plus au fait qu'en [T36] les catégories sont appelées par leur nom, alors qu'en [T36bis] elles sont désignées à partir d'une distinction, couramment admise par les commentateurs, entre une « première » (πρώτη) et une « seconde » (δευτέρα) imposition (θέσις) des expressions linguistiques¹⁰³. La distinction entre deux investitures – l'une sémantique, l'autre morphologique – leur permettait de rendre compte, pour commencer, de l'existence d'un lien entre les mots et les réalités que ces mots signifient en vertu d'une première institution (πρώτη θέσις) par laquelle les choses reçoivent leur nom. Elle leur permettait, ensuite, d'échafauder une organisation grammaticale de la langue rendue possible par une deuxième institution (δευτέρα θέσις) des mots les regroupant en différentes familles (celle des noms et celle des verbes notamment) grâce à l'identification de marques morphologiques distinctives. En l'état de nos sources, ce double dispositif se rencontre pour la première fois chez Porphyre qui l'utilise – dans son commentaire par questions et réponses (cf. notamment *Porphyrii in Aristotelis categorias expositio per interrogationem et responsionem*, 57.20 - 58.3) – pour ancrer les catégories dans ce qu'il appelle la πρώτη χρῆσις τῶν λέξεων (57.22). L'« usage premier des mots » reflète, en l'occurrence, le lien sémantique le plus fondamental, à savoir la relation que les locuteurs établissent entre les mots et les choses qu'ils expriment dans leur suprême généralité¹⁰⁴ :

[T37] « Ἔστι τοίνυν ἡ πρόθεσις τοῦ βιβλίου περὶ τῆς πρώτης θέσεως τῶν λέξεων τῆς παραστατικῆς τῶν πραγμάτων· ἔστιν γὰρ περὶ φωνῶν σημαντικῶν ἀπλῶν, καθὸ σημαντικά εἶσι τῶν πραγμάτων, οὐ μὴν τῶν κατὰ ἀριθμὸν ἀλλήλων διαφερόντων ἀλλὰ τῶν κατὰ γένος

L'objet du livre est la première imposition des mots, celle qui sert à exprimer les choses. Le livre traite, en effet, des expressions vocales pourvues de signification prises isolément, dans la mesure où elles signifient les choses en ce qu'elles

diffèrent les unes des autres par le genre plutôt que par le nombre » (*Porphirii in Aristotelis categorias expositio per interrogationem et responsionem*, 58.3-7).

63 Or, ce qu'il y a de plus caractéristique dans cette doctrine c'est que la catégorialité coïncide avec le lien antéprédicatif ou extra-propositionnel par lequel les êtres humains – pour autant qu'ils aient la faculté de désigner et de se signifier les uns les autres les réalités qui les entourent¹⁰⁵ – mettent en place un système de lieutenances symboliques entre les expressions linguistiques et les choses auxquelles ces expressions linguistiques ont été primitivement imposées. Cette relation, que les mots – pris pour eux-mêmes et isolément les uns par rapport aux autres – entretiennent avec les choses¹⁰⁶, constitue en quelque sorte leur dénominateur commun et la valeur la plus prégnante du terme « catégorie » lui-même. Dans les propres mots de Porphyre : « πᾶσα ἀπλῆ λέξις σημαντικὴ ὅταν κατὰ τοῦ σημανομένου πράγματος ἀγορευθῆ τε καὶ λεχθῆ, λέγεται κατηγορία [toute expression isolée pourvue de signification, dès lors qu'elle est proférée et dite au sujet de la chose qu'elle signifie, on l'appelle "catégorie"] » (*In Aristotelis categorias expositio per interrogationem et responsionem*, 56.8-9).

64 Il est dès lors assez logique qu'Elías achève son raisonnement en constatant qu'il vient de résoudre du même coup l'autre problème qui nous intéresse ici, c'est-à-dire la question de savoir dans quel ordre il faut lire les traités d'Aristote :

[T38] « καὶ ἔχεις διὰ τοῦ δι' ἀποφάσεως χρησίμου καὶ τὴν τάξιν, ὅτι δεῖ προηγεῖσθαι τὸ παρὸν βιβλίον παντὸς ἄλλου λογικοῦ βιβλίου, ἐπειδὴ καὶ ἡ πρώτη θέσις τῶν ἀπλῶν φωνῶν πάντων προηγείται

Grâce au raisonnement négatif par lequel on montre l'utilité du traité, on montre aussi l'ordre <de lecture>, à savoir qu'il faut que ce traité précède tout autre écrit logique, étant donné que l'imposition première des expressions vocales isolées précède tout le reste » (*Eliae (olim Davidis) in Aristotelis categorias commentarium*, 132.19-21).

65 De fait, une fois que l'on accorde aux catégories du traité du même nom le statut d'unités de sens absolument primitives, la question de savoir où Aristote aurait bien pu traiter des éléments premiers du discours cesse d'être une question et devient sa propre réponse, comme c'est – de toute évidence – le cas chez Simplicius :

[T39] « Πῶς δὲ ἂν μάθοιμεν τὸν ἀποδεικτικὸν συλλογισμὸν μὴ τὸν [15] ἀπλῶς συλλογισμὸν προμαθόντες; οὐδὲ γὰρ γράφειν τόνδε τὸν τύπον ἢ τόνδε δυνησόμεθα μὴ ἀπλῶς γράφειν μαθόντες. τὸν δὲ ἀπλῶς συλλογισμὸν πῶς ἔστιν μαθεῖν, εἰ μὴ τὰ ἐξ ὧν συνέστηκεν μάθοιμεν; αὗται δὲ εἰσιν αἱ προτάσεις. ἀλλὰ καὶ αὗται ἐξ ὀνομάτων εἰσὶ καὶ ῥημάτων, τῶν μὲν ὑποκειμένων, τῶν δὲ κατηγορουμένων. δεῖ οὖν καὶ τῆς τούτων γνώσεως. καὶ οὐδὲ μέχρι τούτων ἔχει τέλος ἡ ἀνάλυσις προηγείται γὰρ καὶ τούτων ἢ τῶν ἀπλῶν φωνῶν θεωρία, καθ' ἣν πάντα ὀνόματά ἐστιν, διότι ἡ πρώτη θέσις τῶν φωνῶν ὡς ὀνομάτων ἐστίν

Comment pourrions-nous apprendre le syllogisme démonstratif sans avoir préalablement appris ce qu'est tout simplement le syllogisme ? Nous ne pourrions pas, en effet, écrire telle ou telle forme, si nous n'avons pas préalablement appris purement et simplement à écrire. Quant au syllogisme tout court, comment l'apprendre si nous n'apprenons pas ce dont il est constitué ? Or, ce sont les propositions. Mais celles-ci sont elles-mêmes constituées de noms et de verbes, les uns sujets, les autres prédicats. Il faut donc aussi les connaître. Et l'analyse ne s'arrête même pas là : en effet, avant eux vient encore la théorie des mots simples, selon laquelle ce sont tous des noms, parce que c'est en tant que noms que les mots sont institués en premier (trad. P. Hoffmann, « Catégories et langage selon Simplicius. La question du σκοπός du traité aristotélicien des *Catégories* », p. 81) » (*Simplicii in Aristotelis categorias commentarium*, 14.34 - 15.8).

Ordo filumque et dispositione disciplinarum gradus apud Boethium

- 66 Par sa concision et par la rigueur de son enchaînement, une page du premier commentaire de Boèce sur l'*Eisagôgê* de Porphyre tisse dans une trame exceptionnellement serrée les différents fils qui s'étaient noués au sein de la tradition grecque, à savoir une réflexion sur la vocation de la logique d'Aristote à être un art syllogistique, une explication de la place que l'étude des *Catégories* occupe au sein de cette discipline en amont de sa division entre une branche analytique et une branche dialectique, ainsi qu'une définition de la notion de « catégorie » solidaire de cette place et de l'explication censée lui conférer sa légitimité.
- 67 En dépit du décor rustique – que l'on pourrait croire tiré d'un dialogue de Cicéron ou, vu la saison hivernale et l'heure nocturne, d'une page d'Aulu Gelle¹⁰⁷ – c'est dans un univers entièrement grec qu'évolue l'entretien qui porte en sous main le premier des deux commentaires que Boèce a consacrés à l'*Eisagôgê* de Porphyre¹⁰⁸. Après une première entrée en matière anecdotique (3.1 - 4.16), le commentaire ne démarre à proprement parler qu'au moment où Boèce évoque les six points que ceux qu'il appelle les « maîtres » traitaient avant d'expliquer le texte sur lequel portait leur enseignement.

[T40] « Sex omnino, inquam, magistri in omni expositione praelibant. Praedocent enim quae sit cuiuscumque operis intentio, quod apud illos σκοπός vocatur; secundum, quae utilitas, quod a Graecis χρήσιμον appellatur; tertium, qui ordo, quod τάξις [5] vocant; quartum, si eius cuius esse opus dicitur, germanus propriusque liber est, quod γνήσιον interpretari solent; quintum, quae sit eius operis inscriptio, quod ἐπιγραφὴν Graeci nominant. [...]. Sextum est id dicere, ad quam partem philosophiae cuiuscumque libri ducatur intentio quod Graeca oratione dicitur εἰς ποῖον μέρος φιλοσοφίας ἀνάγεται. Haec ergo omnia in quolibet philosophiae libro quaeri convenit atque expediri

En général, chaque fois qu'ils expliquent <un texte> les maîtres examinent au préalable six points. Ils commencent, en effet, par expliquer quel est le but de chaque ouvrage, qu'ils appellent σκοπός; en second lieu, <ils expliquent> quelle est son utilité, que le Grec appellent χρήσιμον; en troisième lieu, <ils expliquent> quel est l'ordre, qu'ils appellent τάξις; en quatrième lieu, <ils expliquent> si le livre est authentique, c'est-à-dire s'il appartient à celui dont on dit qu'il est son auteur, ce qu'ils ont l'habitude d'appeler γνήσιον; en cinquième lieu, <ils expliquent> quel est le titre de l'œuvre, que les Grecs appellent ἐπιγραφὴν; [...]; en sixième lieu, il s'agit d'expliquer de quelle partie de la philosophie relève le but de l'œuvre, ce qui en Grec se dit εἰς ποῖον μέρος φιλοσοφίας ἀνάγεται. Quel que soit le traité de philosophie, tous ces points doivent être soulevés et discutés » (*Anicii Manlii Severini Boethii in Isagogen Porphyrii commentum. Editio prima*, 4.17 - 5.4 et 6-10).

- 68 La symétrie entre le schéma introductif adopté par Boèce et celui qui était en vogue chez les commentateurs néoplatoniciens est en tous points remarquable¹⁰⁹. A un élément près – la « division en chapitres » (si l'on veut : *quod εἰς τὰ κεφάλαια διαίρεσις Graeco sermone nuncupatur*) absente chez Boèce qui se pose plutôt la question de savoir « quelle est la partie de la philosophie dont relève le traité à l'étude » – la liste de problèmes préliminaires que celui-ci évoque dans le prologue de son dialogue est la même que celle que les exégètes néoplatoniciens énuméraient puis discutaient dans les préambules des leurs commentaires¹¹⁰. On peut s'interroger sur l'évolution du questionnaire lui-même et, tout particulièrement, sur l'état exact de la tradition que Boèce reflète ici de manière

programmatische, ailleurs au niveau de sa pratique exégétique¹¹¹. On conviendra cependant que la discussion qu'il consacre au troisième point de sa liste, à savoir l'interrogation au sujet de la place du traité dans l'ordre de lecture, constitue un tour de force exégétique à l'aune duquel il faudrait mesurer les développements similaires chez les autres commentateurs plutôt que l'inverse, comme il ressort d'une comparaison des principaux témoins que l'on citera en parallèle.

- 69 Voici donc, pour commencer, ce que les autres commentateurs, hellénophones, offraient en matière de ce qu'Ammonius appelait ἡ περὶ τάξεως ζήτησις (l'investigation au sujet de l'ordre <de lecture>) :

[T41] « Πρῶτον δέ ἐστι τῆ τάξει· εἰ γὰρ εἰς τὰς Ἀριστοτέλους Κατηγορίας εἰσάγει, αἱ περὶ τῶν ἀπλῶν εἰσι φωνῶν, αὐτὰ δὲ τῆς λογικῆς εἰσιν ἀρχαί, δῆλον ὅτι πρῶτόν ἐστι τῆ τάξει τῆς λογικῆς. εἰκότως οὖν πρὸ αὐτοῦ [23] τάττεται. καὶ ταῦτα μὲν περὶ τῆς τάξεως

L'*Eisagôgê* de Porphyre occupe la première place selon l'ordre <de lecture>. De fait, comme il introduit aux *Catégories* d'Aristote et que les *Catégories* traitent des expressions vocales prises isolément et que les expressions vocales prises isolément sont les principes de la logique, il est manifeste qu'il s'agit du premier texte dans l'ordre <de lecture> des traités logiques. C'est donc à bon droit qu'il les précède dans l'ordre <de lecture>. Voici ce qu'il y avait à dire au sujet de l'ordre <de lecture> » (*Ammonii in Porphyrii Isagogen*, 22.23 - 23.1).

[T41bis] « Ἐλθωμεν δὲ καὶ ἐπὶ τὴν τάξιν. ἰστέον ὅτι πρὸ πάσης τῆς φιλοσοφίας ἐστὶ τὸ παρὸν σύγγραμμα· εἰ γάρ, ὡς ἐμάθομεν ἐν τῷ χρησίμῳ, τὸ παρὸν σύγγραμμα εἰς τὰς Ἀριστοτέλους Κατηγορίας συμβάλλεται, αἱ δὲ Ἀριστοτέλους Κατηγορίαι πρώτην τάξιν ἔχουσι (πρὸ γὰρ ὅλης τῆς φιλοσοφίας εἰσι), δῆλον ὅτι εὐλόγως καὶ τὸ παρὸν σύγγραμμα πρὸ πάσης τῆς φιλοσοφίας ἐστί· καὶ γὰρ ὡς συμβαλλόμενον εἰς τὰς Ἀριστοτέλους Κατηγορίας προτέτακται αὐτῶν, προτετάμενον δὲ αὐτῶν ἐξ ἀνάγκης καὶ πρὸ πάσης τῆς φιλοσοφίας ἐστί· καὶ γὰρ αἱ Ἀριστοτέλους Κατηγορίαι πρὸ πάσης εἰσὶ τῆς φιλοσοφίας. ἄλλως τε δὲ τὸ παρὸν σύγγραμμα εἰσαγωγή ἐστὶ πάσης τῆς φιλοσοφίας· καὶ γὰρ διὰ τούτου εἰσαγόμεθα εἰς πᾶσαν τὴν [93] φιλοσοφίαν διδασκόμενοι τὰς πέντε φωνάς, τοῦτ' ἐστὶ τί γένος καὶ τί εἶδος καὶ τί διαφορὰ καὶ τί ἴδιον καὶ τί συμβεβηκός· εἰσαγωγή δὲ οὕσα πάσης τῆς φιλοσοφίας εὐλόγως πρὸ πάσης τῆς φιλοσοφίας ἐστί· καὶ γὰρ αἱ εἰσαγωγαὶ πρότεροι θέλουσιν εἶναι τῶν ὧν εἰσιν εἰσαγωγαί. ταῦτα μὲν καὶ ἡ τάξις

Pour en venir à la question de l'ordre <de lecture>, il faut savoir que l'*Introduction* de Porphyre précède la philosophie tout entière. Si en effet – comme nous l'avons appris en traitant de son utilité – la lecture de l'ouvrage en question contribue à expliquer les *Catégories* d'Aristote et que les *Catégories* d'Aristote occupent la première place dans l'ordre <de lecture> (elles sont, en effet, le début de la philosophie dans son ensemble), il est dès lors manifeste que c'est à bon escient que le traité de Porphyre vient avant la philosophie tout entière. Aussi, en tant que contribution à l'explication des *Catégories*, ce traité les précède dans l'ordre <de lecture> et, dans la mesure où il précède les *Catégories* d'Aristote dans l'ordre <de lecture>, il précède nécessairement la philosophie tout entière, dans la mesure où les *Catégories* d'Aristote constituent le début de la philosophie tout entière. Autrement dit, le traité est une introduction à la philosophie tout entière. De fait, par son biais nous nous familiarisons avec la philosophie tout entière en apprenant les cinq expressions, à savoir ce qu'est le "genre", l'"espèce", la "différence", le "propre" et l'"accident". En tant qu'introduction à la philosophie tout entière, c'est avec raison que le traité de Porphyre précède la philosophie tout entière. De fait, les introductions sont conçues pour qu'elles précèdent ce à quoi elles introduisent » (*Davidis in Porphyrii Isagogen commentarium*, 92.24 - 93.5)¹¹².

[T41ter] « Μετὰ τὸ εἰπεῖν ἡμᾶς τὸν σκοπὸν καὶ τὸ χρήσιμον, ἔλθωμεν καὶ ἐπὶ τὰ λοιπὰ τῶν κεφαλαίων καὶ εἴπωμεν τὸ τρίτον κεφάλαιον, τοῦτ' ἐστὶ τὴν τάξιν. δεῖ

τὸ παρὸν βιβλίον πρὸ τῶν Κατηγοριῶν ἀναλέγεσθαι, εἴ γε ἐνταῦθα τὰς φωνὰς διδασκόμεθα, ἐκεῖ δὲ τὰ πράγματα, προηγεῖται δὲ αἰεὶ ἢ γνώσις τῶν φωνῶν τῆς γνώσεως τῶν πραγμάτων. αὕτη μὲν ἡ τάξις

Après avoir parlé de l'objet et de l'utilité <de l'*Eisagôgê* de Porphyre>, venons-en aux autres points et traitons le troisième, à savoir l'ordre <de lecture>. Le traité de Porphyre doit être abordé avant les *Catégories*. De fait, si – dans l'*Eisagôgê* de Porphyre – on apprend des expressions et – dans les *Catégories* – on apprend des choses, la connaissance des expressions précède toujours celle des choses. Tel est donc l'ordre dans lequel on lit ces traités » (*Eliae in Porphyrii Isagogen commentarium*, 38.27-31).

[T41quater] « Μετὰ τὸν σκοπὸν καὶ τὸ χρήσιμον τοῦ παρόντος βιβλίου ἀκολουθῶς ἔλθωμεν καὶ ἐπὶ τὴν τῶν λοιπῶν ζήτησιν· καὶ τέως εἴπωμεν περὶ τῆς τάξεως. Δεῖ τοίνυν ἀναγινώσκεσθαι τὸ παρὸν βιβλίον πρὸ τῶν ἄλλων τῆς λογικῆς πραγματείας, ἐπειδὴ συμβάλλεται ἡμῖν εἰς τὰς Κατηγορίας, αἱ δὲ Κατηγορίαι πρὸ πάντων τῶν τῆς λογικῆς [57] βιβλίων ἀναγινώσκονται· εἰκότως ἄρα ὡς εἴρεται πρὸ πάντων τῶν λογικῶν συγγραμμάτων ἀναγινώσκειται τὸ παρὸν σύγγραμμα. Εἰσὶ δὲ πολλὰ τὰ τῆς λογικῆς συγγράμματα, οἷον Κατηγορίαι, τὸ Περὶ ἑρμηνείας, Ἀναλυτικά, καὶ τὰ λοιπὰ· ἐν τούτοις καὶ ἡ τάξις ἐστίν

Après avoir traité de l'objet et de l'utilité de l'*Eisagôgê* de Porphyre, qu'on enchaîne avec l'étude des points qui restent à discuter. Parlons tout d'abord de l'«ordre de lecture» : il est nécessaire de connaître ce traité avant les autres traités qui relèvent de la logique. En effet, puisqu'il nous aide à comprendre les *Catégories* et que les *Catégories* doivent être connues avant d'aborder tous les autres traités de logique, c'est donc à bon droit que, comme nous venons de le dire, la connaissance du traité de Porphyre précède celle de tous les autres traités logiques, et ils sont plusieurs : les *Catégories*, le *De l'interprétation*, les *Analytiques*, etc. En voilà assez pour ce qui est de l'ordre <de lecture> » (*Anonymi (olim Pseudo-Eliae vel Pseudo Davidis) in Porphyrii Isagogen commentarium*, Amsterdam, North-Holland, 1967, 27, 56-57).

70 Forts des raisonnements ([T28]-[T39]) qui nous ont permis de remonter le fil de la démonstration ancienne de la préséance de la doctrine des catégories et, par-là même, de celle de l'opuscule qu'Aristote leur aurait consacré¹¹³, limitons-nous à remarquer en marge de ce quartette de citations que les considérations sur lesquelles repose la précession de l'*Eisagôgê* de Porphyre par rapport aux *Catégories* d'Aristote reviennent, à une exception près¹¹⁴, à rendre manifeste ce qui est en soi évident, à savoir la propriété transitive par laquelle – dans un ordre de lecture donné – un texte, quel qu'il soit, cède sa place, quelle qu'elle soit, au texte qui l'introduit. En raison de sa marginalité subsidiaire mais apéritive, une introduction est, pour ainsi dire, toujours servie en hors d'œuvre. L'*Introduction* de Porphyre ne fait pas exception. Aussi, pour peu que l'on admette que les *Catégories* précèdent dans l'ordre de lecture les autres traités d'Aristote, on aura déterminé par-là même la position qu'occupe l'*Eisagôgê* de Porphyre dans l'ordre de lecture. Puisque l'opuscule de Porphyre se conçoit comme une introduction aux *Catégories* d'Aristote, il n'est que trop naturel de l'aborder avant les *Catégories* et, à plus forte raison, avant les traités dont la lecture présuppose celle des *Catégories*.

71 Boèce adopte la même solution. Il la décline cependant de manière à la fois élégante et exhaustive et, en tout état de cause, plus élégante et plus exhaustive que les textes de la famille [T41]. Comme il ne fait jamais bon de s'étendre en matière d'évidence, Boèce a sous-entendu ce qui peut – et doit – l'être, tout en restituant l'essentiel de ce qui confère à l'architecture de l'*organon* aristotélicien sa cohérence d'ensemble et son unité de développement :

[T42] « Et Fabius : ordinem, inquit, restare arbitrator, si bene commemini. Atqui, inquam, hic ordo valde cum inscriptione coniunctus est. Si enim alterutrum noris,

ambo noveris. Ordo tamen est quod omnes post Porphyrium ingredientes ad logicam huius primum libelli traditores fuerunt, quod primus hic ad simplicitatem tenuitatis usque progressus, quo procedentibus viandum sit, praeparat. Aristoteles enim quoniam dialecticae [13] atque apodicticae disciplinae volebat posteris ordinem scientiamque contradere, vidit apodicticam dialecticamque vim uno syllogismi ordine contineri. Scribit itaque priores Resolutorios, quos Graeci Αναλυτικούς vocant, qui legendi essent antequam aliquid dialecticae vel apodicticae artis attingerent. In primis enim Resolutoriis de syllogismorum ordine, complexione figurisque tractatur. Et quoniam syllogismus genus est apodictici et dialectici syllogismi, dialecticam vero in Topicis suis exercuit, ἀπόδειξις in secundis Resolutoriis ordinavit, horum disciplina, quam ille in monstrandis syllogismis ante collegerat, prius etiam in studiis lectitatur. Itaque prius primi Resolutorii quam secundi Resolutorii, qui de apodictico syllogismo, vel Topica, quae de dialectico syllogismo sunt, accipiuntur. Traxit igitur Aristoteles dialecticam atque apodicticam scientiam adunavitque in syllogismorum resolutoria disputatione. Sed quoniam syllogismum ex propositionibus constare necesse est, librum Περὶ ἔρμηνείας qui inscribitur “de propositionibus” adnotavit. Omnes vero propositiones ex sermonibus aliquid significantibus componuntur. [14] Itaque liber quem de decem praedicamentis scripsit, quae apud Graecos Κατηγορίαι dicuntur, de primis rerum nominibus significationibusque est. Vidit enim Aristoteles infinitam miscellamque esse rerum omnium verborumque disparilitatem et, ut eorum ordinem reperiret, in decem primis sermonibus prima rerum genera significantibus omne quicquid illud vel rerum vel sermonum poterat esse, collegit

“Si je me souviens bien”, dit Fabius, “je crois qu’il nous reste à traiter de l’ordre”. “En fait”, répliquai-je, “la question de l’ordre est étroitement liée à celle du titre. Il suffit, en effet, de connaître l’un pour connaître l’autre du même coup. Or, l’ordre respecté par tous ceux qui se sont initiés à la logique à la suite de Porphyre est que cet opusculé soit abordé en premier et que, lu le premier, il prépare à la simplicité que ceux qui progressent dans cette discipline doivent atteindre. De fait, Aristote, dont l’intention était de transmettre à la postérité l’organisation et la connaissance des disciplines dialectique et apodictique, vit que la force de l’une comme de l’autre dépendait foncièrement de la forme syllogistique. Aussi il a écrit les *Premiers analytiques*, que les Grecs appellent Αναλυτικούς, qu’il faut lire avant d’aborder tout ce qui est du ressort tant de l’art dialectique que de celui de la démonstration. De fait, dans les *Premiers analytiques* sont traitées la forme, la structure et les figures des syllogismes. Et puisque le syllogisme est le genre du syllogisme démonstratif et du syllogisme dialectique et puisqu’Aristote a travaillé à la dialectique dans ses *Topiques* et a fondé l’ἀπόδειξις dans les *Seconds analytiques*, l’étude de la doctrine de la forme, de la structure et des figures des syllogismes qu’Aristote a exposée avant de traiter des syllogismes <dialectiques et démonstratifs>, doit elle aussi être abordée avant dans la suite ordonnée de nos études. Aussi les *Premiers analytiques* sont étudiés avant les *Seconds analytiques*, qui portent sur le syllogisme démonstratif, et avant les *Topiques*, qui portent sur le syllogisme dialectique. Aristote a donc traité de la science dialectique et de la science démonstrative et il les a réunies dans son étude analytique des syllogismes. Mais, puisque le syllogisme se compose nécessairement d’énoncés, il a écrit le Περὶ ἔρμηνείας, traité que l’on intitule aussi “sur les propositions”. Comme, à son tour, toute proposition se compose d’expressions qui signifient quelque chose, il a écrit un traité sur les noms premiers et les significations premières des choses, les dix catégories, que les Grecs appellent Κατηγορίαι. Aristote a compris, en effet, que les choses et les mots sont infiniment et diversement disparates et, pour leur conférer un ordre, il a ramené tout ce qu’il pouvait y avoir de mots et de choses à dix expressions premières signifiant les genres premiers des choses » (Anicii Manlii Severini Boethii in Isagogen Porphyrii commentum. Editio prima, 5, 12.17 - 14.7).

72 Sans l'épeler en toutes lettres, Boèce partage avec les commentateurs grecs la conviction que la question de savoir à quel moment lire l'Εἰσαγωγή de Porphyre n'est autre que celle de déterminer quelle place dans l'ordre de lecture revient au juste au traité d'Aristote que l'on introduit par le biais de l'opuscule porphyrien. C'est la façon la plus naturelle de comprendre la réciprocité dans laquelle se trouvent chez Boèce le problème du titre et celui de l'ordre ([T42] : « hic ordo valde cum inscriptione coniunctus est »). Connaître l'un des deux c'est connaître l'autre ([T42] : « si enim alterutrum noris, ambo noveris ») dans la mesure où il s'agit, dans les deux cas, de variables liées. Aussi, il suffit d'établir la valeur de la variable indépendante (la place que l'ouvrage d'Aristote – qu'on lit pour lui-même – occupe dans le curriculum des études), pour arrêter en même temps celle de l'introduction de Porphyre qui, comme son titre l'indique¹¹⁵, est à lire moins pour elle-même qu'en vue de se familiariser avec l'univers conceptuel des *Catégories* d'Aristote. Or, c'est précisément en démontrant pourquoi il faut commencer par ces dernières l'étude du corpus logique que l'exposé de Boèce prend l'allure d'un tour de force dont la scansion en trois moments saute aux yeux tant leur enchaînement est bien orchestré :

« Aristoteles enim quoniam, etc. » ([T42.1 : 12.23 - 13.3])

73 Boèce adopte tour à tour des divisions de la logique quelque peu différentes, les axes dialectique et apodictique pouvant non seulement changer de nom et être appelés « topique » et « analytique » respectivement, mais encore recouper – à l'occasion – ceux d'une autre division traditionnelle des arts du discours, à savoir l'« invention » (*pars inveniendi*) et le « jugement » (*pars iudicandi*)¹¹⁶. Boèce parvient cependant au même résultat partout. Les deux volets se trouvent, en effet, dans une réciprocité sans faille : la topique découvre ou invente les arguments que l'analytique permet de juger et apprécier à leur juste valeur. Ce qui n'a rien d'étonnant dans la mesure où leur principe commun est le raisonnement déductif ou le bon vieux syllogisme qui, comme on vient de le voir, est le genre dont le raisonnement topique et apodictique sont les espèces : « Aristoteles enim quoniam dialecticae [13] atque apodicticae disciplinae volebat posteris ordinem scientiamque contradere, vidit apodicticam dialecticamque vim uno syllogismi ordine contineri [Aristote, dont l'intention était de transmettre à la postérité l'organisation et la connaissance des disciplines dialectique et apodictique, vit que la force de l'une comme de l'autre dépendait foncièrement de la forme syllogistique] » ([T42.1])¹¹⁷.

74 Or, nous pouvons laisser de côté ici la question de savoir si la logique est une partie (μέρος) ou bien un instrument (ὄργανον) de la philosophie, ou encore les deux à la fois : un ὀργανικὸν μέρος, une « partie instrumentale » pour reprendre l'expression de Simplicius qui – spécialiste des solutions de compromis – conciliait les vues antagonistes d'une belle formule, qu'on peut lire dans *Simplicii in Aristotelis categorias commentarium*, 20.11¹¹⁸. Il importe, en revanche, de souligner que Boèce a beaucoup insisté sur le fondement syllogistique de toute argumentation qui – peu importe qu'elle soit démonstrative ou dialectique – est un syllogisme ou se laisse ramener à un syllogisme. Comme il l'écrira ailleurs, en reprenant le motif du syllogisme en tant que source unique de la « force » discursive en général : « omnia ex syllogismo ducuntur et ex syllogismo vires accipiunt ; sive enim sit enthymema, sive inductio, sive exemplum [tout argument est tiré d'un syllogisme et tire sa force d'un syllogisme : qu'il s'agisse d'enthymèmes, d'inductions, ou

encore d'exemples] » (*De topicis differentiis*, II, 3, 25.2-3). C'est pourquoi, au demeurant, l'étude du syllogisme coïncide dans sa généralité avec celle du raisonnement rationnel dans tous ses états, dans la mesure où – précisément – le syllogisme est le genre dont les autres formes de l'argumentation sont les espèces : « satis est de syllogismo disserere, quasi principali et caeteras argumentationis species continere [il suffit de traiter du syllogisme, de toutes les espèces d'arguments pour ainsi dire la plus importante et celle qui inclut les autres] » (*De topicis differentiis*, II, 3, 25.5-6).

« Scribit itaque priores Resolutorios, etc. » ([T42.2 : 13.3-14])

- 75 Pierre Hadot n'avait sans doute pas tort de dénoncer l'anachronisme – toujours d'actualité¹¹⁹ – qui nous fait perdre de vue le fait que, si tant est qu'Aristote fût le père naturel de la logique, il ne l'a jamais parrainée : « est-il nécessaire – se demandait-t-il – de rappeler que le créateur de la logique, au sens moderne du mot, n'utilise jamais dans son œuvre le terme “logique” pour désigner une discipline particulière, qu'elle soit dialectique ou analytique ? »¹²⁰. Pierre Hadot a surtout eu raison de nous mettre en garde contre une absence encore plus révélatrice, celle d'une expression qui renverrait chez Aristote à une discipline qui soit surordonnée à l'analytique et à la dialectique à la fois. Et pour cause : rien ne nous pousse à postuler l'existence chez Aristote de quelque chose comme une λογική πραγματεία à laquelle il serait possible de ramener comme à sa source commune l'ensemble des techniques de l'argumentation topique et apodictique : « Aristote n'emploie jamais le mot “logique” pour désigner ce que les commentateurs aristotéliens et néoplatoniciens ont appelé la “logique”. Aristote parle d'une part de la “dialectique”, opposée par exemple à la “rhétorique” (*Rhet.*, 1354a), d'autre part de l'“analytique” (*Rhet.*, 1359b 10), sans rassembler ces deux disciplines sous le genre commun de la logique »¹²¹. Il n'en reste pas moins que Boèce a fait de la théorie unifiée du syllogisme la cheville ouvrière d'un dispositif d'écriture et de lecture qui se décline aussi bien en amont [T42.3] qu'en aval [T42.2]. De fait, dans la mesure où – comme on vient de le voir – « Aristote a traité de la science dialectique et de la science démonstrative et il les a réunies dans son analyse des syllogismes », la distinction entre les différentes sortes de raisonnements déductifs s'avère en dernier ressort dérivée : elle se greffe sur une racine commune, le syllogisme lui-même ([T42.2]) et tout ce que le syllogisme présuppose, à savoir les parties dont il est constitué (les propositions et leurs termes) ([T42.3]).

« Sed quoniam syllogismum ex propositionibus constare, etc. » ([T42.3 : 13.14 - 14.7])

- 76 C'est surtout sur l'analyse régressive par laquelle Boèce rend compte de ce qui précède et fonde la théorie générale du syllogisme qu'il convient de s'arrêter ici. Son exposé permet en effet – de façon paradigmatique – de voir à l'œuvre la contrainte structurelle par laquelle les « catégories » sont devenues le fondement ultime de l'ordre du discours en général et l'opuscule du même titre la première pierre de l'édifice de la logique des commentateurs. La démonstration de Boèce procède en deux temps :
- (1) Dans la mesure où tout syllogisme se compose nécessairement d'énoncés, Aristote a consacré un traité à la doctrine de l'énoncé, le *Περὶ ἐρμηνείας*.

77 La même contrainte méréologique s'applique – récursivement – au niveau de la proposition et de ses parties :

(2) Dans la mesure où toute proposition se compose à son tour de mots qui signifient quelque chose, Aristote a écrit pour cette raison un autre traité portant sur les noms premiers et les significations premières des choses, à savoir les Κατηγορίαι.

78 Par cette puissante dynamique associative – dont Boèce livre ici le principe de composition d'abord au niveau du raisonnement déductif comme un tout ([T42.3]: « quoniam syllogismum ex propositionibus constare necesse est, etc. »), puis au niveau de ses parties ([T42.3]: « omnes vero propositiones ex sermonibus aliquid significantibus componuntur etc. ») – les catégories s'avèrent être la condition de possibilité de tout savoir et, à vrai dire, de tout discours en général. Par leur truchement s'opère une première et décisive réduction de l'infini des particuliers, insaisissable en soi, mais que l'on peut désormais embrasser par la pensée et exprimer par la parole¹²². Comme les catégories constituent la grille – sans doute la plus fondamentale – qui assure sa lisibilité première à un univers, celui des réalités sensibles, qui serait autrement livré à la dispersion et à l'indétermination, la place qui leur revient dans l'apprentissage philosophique reflète tout naturellement le mouvement par lequel Boèce est remonté en amont des syllogismes tantôt démonstratifs, tantôt dialectiques, pour fonder la théorie du syllogisme en général, ensuite celle des énoncés comme parties du syllogisme, puis celle des expressions linguistiques comme parties de l'énoncé. C'est pourquoi, au moment de résumer à la fois la finalité propre à la doctrine aristotélicienne et la raison pour laquelle, conformément à cette finalité, c'est bien le traité des *Catégories* qu'il faut lire en tout début de parcours philosophique, Boèce bouclera la boucle en évoquant en même temps la considération qui fait des catégories l'articulation première des mots et des choses, d'une part, et, d'autre part, l'axiome combinatoire qui cadenasse en quelque sorte leur place dans l'ordre de lecture des traités logiques :

[T43] « Cum res infinitae infinitis quoque vocibus significarentur, et (ut dictum est) sub scientiam venire non possent, hac definitione, qua decem praedicamentorum divisio facta est, cunctarum rerum et vocum significantium acquirimus disciplinam. Hinc est quod ad logicam tendentibus primus hic liber legendus occurrit, idcirco quod cum omnis logica syllogismorum ratione sit constituta, syllogismi vero propositionibus iungantur, propositiones vero sermonibus constant

Dans la mesure où pour signifier une infinité de choses il faudrait aussi une infinité de mots proférés, et dans la mesure où – comme nous l'avons dit – il est impossible qu'il y en ait une science, c'est par cette détermination, par laquelle il est procédé à une division en dix catégories, que nous acquérons une connaissance méthodique de toutes les choses et de tous les mots proférés. La raison pour laquelle ce livre est à lire en premier par ceux qui s'efforcent d'apprendre la logique c'est que toute logique repose sur des syllogismes, que les syllogismes se composent d'énoncés et que les énoncés sont constitués de mots » (*Anicii Manlii Severini Boethii in categorias Aristotelis commentarium*, 161B).

79 Quel que soit le crédit que l'on veut bien accorder à l'identification des catégories avec ce qui est et se dit de plus simple et de plus universel¹²³, c'est chez Boèce que l'on discernera le mieux les effets du syndrome logique qui a élevé les catégories au rang de principes ultimes d'organisation de l'univers linguistique dont elles fondent et garantissent la communication avec l'univers tout court en faisant correspondre classes de mots, d'une part, et classes de choses, d'autre part. Il n'y a, bien entendu, rien de très original dans tout cela, même pas l'idée qu'il s'agit d'une interprétation provisoire, moins soucieuse d'atteindre la vérité ultime de la doctrine en question que de permettre à des lecteurs

encore inexpérimentés de se familiariser avec les premiers éléments de leur cursus philosophique¹²⁴. Il n'en reste pas moins cependant que Boèce lui a conféré un caractère d'évidence et une allure contraignante par lesquels il a fait plus et mieux que rendre à ses collègues hellénophones la monnaie d'une pièce qui n'avait rien perdu de sa valeur en passant du monde grec au monde latin. De fait, non seulement on reconnaîtra la même matrice modulaire à l'œuvre chez tous, mais encore et surtout on remarquera que la séquence « syllogisme \hookrightarrow propositions \hookrightarrow termes » repose chez Boèce sur une assise, sinon plus solide, du moins plus large et plus immédiatement évidente que chez les autres du fait qu'elle se greffe d'entrée de jeu sur une théorie générale de l'argumentation syllogistique plutôt que sur l'exposé d'une de ses espèces, fût-elle la plus noble, à savoir la démonstration. Il suffit, en effet, de lire en parallèle Ammonius ([T33]) et Boèce ([T42]) pour s'apercevoir que la remontée vers les principes s'effectue, dans un cas ([T33]), dans la perspective de la preuve scientifique¹²⁵, alors qu'elle se déploie, dans l'autre cas ([T42]), à partir et en fonction de la forme elle-même en vertu de laquelle tout argument se construit déductivement. Aussi Ammonius souligne avant tout la centralité de la méthode démonstrative, véritable pivot du corpus logique dans la mesure où l'objet de chaque traité, lorsqu'il ne coïncide pas avec la méthode scientifique tout court, se définit invariablement par sa relation avec la méthode scientifique dont il étudie alternativement les éléments ou les dérivés. Ammonius fait état ensuite de la nécessité de connaître le genre dont la méthode scientifique est l'une des espèces ; il analyse, pour finir, cette notion générique dans ses éléments (les propositions), puis dans les éléments (les noms et les verbes) de ces éléments, à savoir les catégories comme principes ultimes (les plus élémentaires et les plus primitifs). Boèce, en revanche, insiste uniquement sur l'armature de tout ce dispositif, à savoir le syllogisme en général. D'où la relative économie et l'extrême linéarité de son explication qui se place d'emblée en amont de la spécialisation qui donnera lieu aux différentes familles de syllogismes (scientifiques et non-scientifiques) et – ce qui est pédagogiquement plutôt expédient – fonde davantage qu'elle ne présuppose la combinatoire qui permet de distinguer les syllogismes apodictiques des autres raisonnements déductifs, aussi bien ceux qui s'apparentent au discours scientifique (comme les syllogismes dialectiques) que ceux qui usurpent son apparence (comme les syllogismes sophistiques).

Epilegomena

- 80 Il n'y a rien d'extraordinaire dans le fait que ceux qui nous aiment le moins nous comprennent parfois le mieux¹²⁶. Il est toutefois difficilement imaginable que Boèce ait jamais eu la fantaisie de croire ce dont Cassiodore avait flatté son amour-propre, à savoir que, si Platon et Aristote eussent pu lire ses traductions et ses commentaires, ils les auraient préférés à leur propres écrits¹²⁷. En réalité, il faudrait aller plus loin, même si ce n'est pas exactement dans la même direction, et se dire que l'ambition de Boèce n'était pas tant de mettre (les lecteurs de) Platon et (d') Aristote face à pareille alternative que de l'abolir tout court comme alternative. De fait, pour peu que l'on prenne Boèce au sérieux, comme nous l'avons fait en lisant le texte [T23], on conviendra aisément que telle devait être l'aspiration qui le poussait à caresser le rêve d'une émancipation radicale des lettres latines vis-à-vis des modèles grecs qu'il se proposait de traduire et interpréter assez fidèlement pour que la comparaison avec les sources ne soit plus indispensable.

81 Boèce n'est certes pas le premier Latin à avoir affiché cette ambition. Le mot d'ordre est déjà chez Cicéron : « magnificum illud etiam Romanisque hominibus gloriosum, ut Graecis de philosophia litteris non egeant [voilà une chose belle et glorieuse pour les Romains, qu'ils se passent en philosophie des écrits grecs] » (*De divinatione*, II, 2, 5)¹²⁸. La chose, en revanche, n'y était assurément pas : le patriotisme culturel de Cicéron, dont l'idéal n'était pas de partager un héritage commun mais de supplanter ses dépositaires, n'a que très peu ou pas de place chez Boèce qui, au contraire, se souciait moins de tourner le dos aux Grecs après les avoir battus à leur propre jeu que de livrer un Aristote et un Platon latins à la hauteur des originaux grecs. Pour ce faire, il s'est attelé à une transcription mot-à-mot de la lettre des textes et à une restitution scrupuleuse de leur sens ; double tâche qu'il a conçue et menée d'un seul tenant. Or, s'il y a quelque chose comme une contribution spécifique de Boèce à la réflexion des Latins sur la tâche du traducteur, elle tient précisément au fait d'avoir placé la traduction au service d'un seul maître qui n'est ni l'auteur traduit, ni le traducteur, ni le public pour lequel on traduit, mais la vérité. Vérité à laquelle Boèce traducteur n'a pas hésité à sacrifier l'élégance de son propos, quitte à multiplier ce propos autant de fois que Boèce exégète le croyait nécessaire pour rendre entièrement accessible la vérité des textes traduits et commentés. Rien de plus arbitraire, au demeurant, que d'introduire une quelconque solution de continuité entre les traductions de Boèce et ses commentaires ; ce qui reviendrait tout simplement à faire fi de son intention programmatique, telle qu'elle se manifeste – concrètement et exemplairement – par leur enchevêtrement, puisque – nous l'avons assez vu – c'est bien de cela qu'il s'agit, notamment dans la conclusion de [T23], où il est question des « philosophiae libri latina oratione compositi per integerrimae translationis sinceritatem [livres de philosophie écrits en langue latine grâce à une fidélité rigoureuse de la traduction] ». Certes, il y a toujours une part de spéculation dans l'étude des vestiges d'une entreprise qui est demeurée, comme celle de Boèce, largement inachevée. Il convient également d'être prudent au moment de tirer des conclusions dont on n'a – tout au plus – prouvé qu'une petite moitié, en l'occurrence celle qui – pour reprendre la péréquation des compétences du traducteur idéal selon Roger Bacon ([T2]) – a davantage trait à la connaissance des sciences qu'à celle des langues. On pourra difficilement nier – en revanche – que, si Aristote n'avait pas tort de penser que « ἀγαπητὸν γὰρ εἶ τις τὰ μὲν κάλλιον λέγει τὰ δὲ μὴ χεῖρον [on doit s'estimer heureux de mieux raisonner dans certains cas et de ne pas raisonner moins bien dans les autres] » (*Metaphysica*, M, 1, 1076a 15-16), alors Boèce avait toutes les raisons de se déclarer satisfait, comme il l'a fait dans la conclusion de ce même [T23] : « multum profecisse videor, etc. » (c'est au futur antérieur que rêvent les grands écrivains).

BIBLIOGRAPHIE

Auteurs anciens et médiévaux

- Biblia Hebraica Stuttgartensia*, K. Elliger, W. Rudolph (éd.), Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft, 1997.
- Platonis Protagoras*, A. Croiset (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 1925.
- Platonis Timaeus*, A. Rivaud (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 1925.
- Aristotelis [categoriae]*, R. Bodéüs (ed.), Paris, Les Belles Lettres, 2001.
- Aristotelis analytica posteriora*, W.D. Ross (éd.), Oxford, Clarendon Press, 1949.
- Aristotelis physica*, W.D. Ross (éd.), Oxford, Clarendon Press, 1950.
- Aristotelis metaphysica*, W.D. Ross (éd.), Oxford, Clarendon Press, 1924.
- Aristotelis metaphysica Lambda*, S. Fazzo (éd.), Napoli, Bibliopolis, 2012.
- Aristotelis ethica nicomachea*, F. Susemihl et O. Apelt (éd.), Leipzig, Teubner, 1912.
- Aristotelis ethica eudemia*, R.R. Walzer et J.M. Mingay (éd.), Oxford, Clarendon Press, 1991.
- Marci Tullii Ciceronis oratio de provinciis consularibus*, T. Maslowski (éd.), Leipzig, Teubner, 2007.
- Marci Tullii Ciceronis de oratore*, H. Bornecque (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 1930.
- Marci Tullii Ciceronis academicorum reliquiae*, O. Plsberg (éd.), Stuttgart, Teubner, 1980.
- Marci Tullii Ciceronis de natura deorum*, A.S. Pease (éd.), Cambridge, Harvard University Press, 1955.
- Marci Tullii Ciceronis de finibus bonorum et malorum*, C. Moreschini (éd.), Munich, K.G. Saur, 2005.
- Marci Tullii Ciceronis tusculanae disputationes*, M. Giusta (éd.), Torino, Paravia, 1984.
- Marci Tullii Ciceronis de divinatione*, R. Giomini (éd.), Leipzig, Teubner, 1975.
- Marci Tullii Ciceronis topica*, T. Reinhardt (éd.), Oxford, Oxford University Press, 2003.
- Marci Tullii Ciceronis de officiis*, M. Winterbottom (éd.), Oxford, Oxford University Press, 1994.
- Marci Tullii Ciceronis epistulae ad familiares*, D.R. Shackleton Bailey (éd.), Harvard, Harvard University Press, 1972.
- Quinti Horatii Flacci epistulae*, F. Navarro Antolin (éd.), Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 2002.
- Caii Plinii Secundi Historiae naturalis. Liber VII*, R. Schilling (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 1977.
- Plutarchi vita Caesaris*, A. Garzetti (éd.), Firenze, La Nuova Italia, 1954.
- Plutarchi vita Marcelli*, K. Ziegler (éd.), Leipzig, Teubner, 1968.
- Aulii Gellii noctes atticae*, R. Marache (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 1989.
- Claudii Galeni de dignoscendis pulsibus*, C.G. Kühn (éd.), Leipzig, Knobloch, 1824.
- Alexandri Aphrodisiensis in Aristotelis analyticorum priorum librum primum commentarium*, M. Wallies (éd.), Berlin, G. Reimer, 1883.
- Alexandri aphrodisiensis in Aristotelis metaphysica commentaria*, M. Hayduck (éd.), Berlin, Reimer, 1891.
- Diogenis Laertii vitae philosophorum*, T. Dorandi (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, 2013.

- Plotini enneades*, P. Henry, H.R. Schwyzer, Leiden, Brill, 1973.
- Porphyrii eisagôgê*, A. Busse (éd.), Berlin, G. Reimer, 1887.
- Porphyrii in Aristotelis categorias expositio per interrogationem et responsionem*, R. Bodéüs (éd.), Paris, Vrin, 2008.
- Porphyrii vita Plotini*, L. Brisson, J.L. Cherlonneix, M.O. Goulet-Cazé, R. Goulet, M.D. Grmek, J.M. Flamand, S. Matton, D. O'Brien, J. Pépin, H.D. Saffrey, L. Segonds, M. Tardieu et P. Thillet (éd.), Paris, Vrin, 1992.
- Porphyrii Quaestionum Homericarum liber I*, A.R. Sodano (éd.), Napoli, Giannini, 1970.
- Iamblichi in Nicomachi arithmetica*, N. Vinel (éd.), Pisa, Fabrizio Serra editore, 2014.
- Dexippi in Aristotelis categorias commentarium*, A. Busse (éd.), Berlin, Reimer, 1888.
- Gaii Marii Victorini de definitionibus*, T. Stangl (éd.), Munich, Max Wild, 1888.
- Calcidii in Platonis Timaeum*, B. Bakhouché (éd.), Paris, Vrin, 2011.
- Aurelii Augustini de diversis quaestionibus octoginta tribus*, A. Mutzenbecher (éd.), Turnhout, Brepols, 1975.
- Aurelii Augustini de doctrina christiana*, I. Martin (éd.), Turnhout, Brepols, 1962.
- Procli in Platonis Parmenidem libri septimi finis ex interpretatione Guillelmi graece redditus*, C. Steel (éd.), Oxford, Oxford University Press, 2009.
- Ammonii in Porphyrii Isagogen*, A. Busse (éd.), Berlin, Reimer, 1891.
- Ammonii in Aristotelis categorias commentarius*, A. Busse (éd.), Berlin, Reimer, 1895.
- Ammonii in Aristotelis peri hermeneias commentarius*, A. Busse (éd.), Berlin, Reimer, 1897.
- Ammonii in Aristotelis analyticorum priorum librum primum commentarium*, M. Wallies (éd.), Berlin, Reimer, 1899.
- Asclepii in Nicomachi Geraseni Pythagorei introductionem commentaria*, L. Taran (éd.), *Transactions of the American Philosophical Society*, 59, 1969.
- Asclepii in Aristotelis metaphysicorum libros A-Z commentaria*, M. Hayduck (éd.), Berlin, Reimer, 1888.
- Marini Proclus sive de felicitate*, H.D. Saffrey et A.-P. Segonds (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 2001.
- Damascii historia philosophica*, P. Athanassiadi (éd.), Athènes, Apamea Cultural Association, 1999.
- Anicii Manlii Severini Boethii de institutione arithmetica*, J.-Y. Guillaumin (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 1995.
- Anicii Manlii Severini Boethii in Isagogen Porphyrii commentum. Editio prima*, S. Brandt (éd.), Vienna, F. Tempsky, 1906.
- Anicii Manlii Severini Boethii in Isagogen Porphyrii commentum. Editio secunda*, S. Brandt (éd.), Vienna, F. Tempsky, 1906.
- Anicii Manlii Severini Boethii in Aristotelis categorias commentarium*, J.P. Migne (éd.), Paris, Migne, 1891.
- Anicii Manlii Severini Boethii in Aristotelis peri hermeneias commentarium. Editio prima*, C. Meiser (éd.), Leipzig, Teubner, 1880.
- Anicii Manlii Severini Boethii in Aristotelis peri hermeneias commentarium. Editio secunda*, C. Meiser (éd.), Leipzig, Teubner, 1880.

- Anicii Manlii Severini Boethii de divisione liber*, J. Magee (éd.), Leiden, Brill, 1998.
- Anicii Manlii Severini Boethii introductio ad syllogismos categoricos*, C. Thomsen Thörnqvist (éd.), Götheborg, Acta Universitatis Gothoburgensis, 2008.
- Anicii Manlii Severini Boethii de syllogismo categorico*, C. Thomsen Thörnqvist (éd.), Götheborg, Acta Universitatis Gothoburgensis, 2008.
- Anicii Manlii Severini Boethii de hypotheticis syllogismis*, L. Obertello (éd.), Brescia, Paideia, 1969.
- Anicii Manlii Severini Boethii in Ciceronis topica commentarium*, J.K. Orelli (éd.), Zurich, Orelli & Fuessli, 1833.
- Anicii Manlii Severini Boethii in Ciceronis topica commentarium. Liber primus*, A.S.Q. Perdomo (éd.), St. Louis, St Louis University, 1963.
- Anicii Manlii Severini Boethii de topicis differentiis*, Z. Nikitas (éd.), Paris, Vrin, 1990.
- Anicii Manlii Severini Boethii de trinitate*, C. Moreschini (éd.), K.G. Saur, Munich, 2000.
- Anicii Manlii Severini Boethii de consolatione philosophiae*, C. Moreschini (éd.), Leipzig, Teubner, 2005.
- Magni Aurelii Cassiodori variarum librorum libri XII*, A.J. Fridh (éd.), Turnhout, Brepols, 1973.
- Magni Aurelii Cassiodori institutiones*, R.A.B. Mynors (éd.), Oxford, Clarendon Press, 1961.
- Magni Felicis Ennodii epistolae*, F. Vogel (éd.), Berlin, Weidmann, 1885.
- Magni Felicis Ennodii de Boethio spatha cincto*, F. Vogel (éd.), Berlin, Weidmann, 1885.
- Prisciani libri minores*, M. Passalacqua (éd.), Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1987.
- Simplicii in Aristotelis categorias commentarium*, K. Kalbfleisch (éd.), Berlin, Reimer, 1907.
- Simplicii in Aristotelis physicorum libros octo commentaria*, H. Diels (éd.), Berlin, Reimer, 1895.
- Simplicii (?) in Aristotelis libros de anima commentaria*, M. Hayduck (éd.) Berlin, Reimer, 1882.
- Olympiodori in Platonis Alcibiadem commentarii*, L.G. Westerink (éd.), Amsterdam, Hakkert, 1954.
- Olympiodori in Platonis Gorgiam commentaria*, L.G. Westerink (éd.), Leipzig, Teubner, 1970.
- Ioannis Philoponi (olim Ammonii) in Aristotelis categorias commentarium*, A. Busse (éd.), Berlin, Reimer, 1898.
- Ioannis Philoponi in Aristotelis analytica priora commentaria*, M. Wallies (éd.), Berlin, Reimer, 1905.
- Ioannis Philoponi in Aristotelis analytica posteriora commentaria*, M. Wallies (éd.), Berlin, Reimer, 1909.
- Specimen novae editionis criticae commentarii Ioannis Philoponi in Nicomachi introductionem arithmeticae*, W. Haase (éd.), Untersuchungen zu Nikomachos von Gerasa, Karlsruhe, Grässer und Boscolo, 1982.
- Ioannis Philoponi de aeternitate mundi contra Proclum*, H. Rabe (éd.), Leipzig, Teubner 1899.
- Zachariae Scholastici dialogus Ammonius*, M. Minniti Colonna (éd.), Napoli, La Buona Stampa, 1973.
- Eliae in Porphyrii Isagogen commentarium*, A. Busse (éd.), Berlin, Reimer, 1900.
- Eliae (olim Davidis) in Aristotelis categorias commentarium*, A. Busse (éd.), Berlin, Reimer, 1900.
- Σχόλια σὺν θεῶ ἐῖς τὸ πρῶτον τῶν προτέρων ἀναλυτικῶν ἀπὸ φωνῆς Ἐλίου φιλοσόφου καὶ ἐπάρχων, L.G. Westerink (éd.), « Elias on the Prior Analytics », *Mnemosyne*, 14, 1961, p. 134-139.
- Davidis in Porphyrii Isagogen commentarium*, A. Busse (éd.), Berlin, Reimer, 1904.

David the Invincible. Commentary on Porphyry's Isagoge. Old Armenian Text, G. Muradyan (éd.), Leiden, Brill, 2015.

David the Invincible. Commentary on Aristotle's Prior Analytics, A. Topchyan (éd.), Leiden, Brill, 2010.

Photii bibliotheca (Codices 186-222), R. Henry (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 1962.

Averrois Cordubensis Commentarium medium in Aristotelis topica, C.E. Butterworth et. A. Haridi (éd.), Le Caire, General Egyptian Book Organization, 1979.

Ioannis Saresberiensis Metalogicon, J.B. Hall et K.S.B. Keats-Rohan (éd.), Turnhout, Brepols, 1991.

Alani de insulis de fide catholica, J.-P. Migne (éd.), Paris, Migne, 1855.

Rogeri Baconi opus maius, Oxford, Williams and Norgate, 1900.

Rogeri Baconi opus tertium, J.S. Brewer (éd.), London, Longman, Green and Roberts, 1859.

Rogeri Baconi compendium studii philosophiae, J.S. Brewer (éd.), London, Longman, Green and Roberts, 1859.

Auteurs modernes et contemporains

M. Achard, « Tradition et histoire de l'aristotélisme. Le point de vue des indices externes dans les problèmes de l'authenticité du traité des *Catégories* », *Laval théologique et philosophique*, 56, 2000, p. 307-351.

L. Adamo, « Boezio e Mario Vittorino traduttori e interpreti dell'*Isagoge* di Porfirio », *Rivista critica di storia della filosofia*, 22, 1967, p. 141-164.

M. von Albrecht, *Geschichte der römischen Literatur von Andronicus bis Boethius*, München, Saur, 1994, II p. 1353-1377.

L. Alfonsi, « Boezio poeta », *Antiquitas*, 9, 1954, p. 4-13.

J.S. Allen, *The Despoliation of Egypt in Pre-Rabbinic, Rabbinic and Patristic Traditions*, Leiden, Brill, 2008.

M.T. d'Alverny, *Alain de Lille. Textes inédits*, Paris, Vrin, 1965.

J.-M. André, « *Otium* chez Cicéron, ou le drame de la retraite impossible », dans AAVV, *Association G. Budé. Actes du Congrès de Lyon, 8-13 Septembre 1958*, Paris, Les Belles Lettres, 1960, p. 300-304.

J.M. André, « L'héritage aristotélicien à Rome des origines à l'ère antonine », dans Y. Lehmann (éd.), *Aristoteles romanus. La réception de la science aristotélicienne dans l'Empire gréco-romain*, Turnhout, Brepols, 2013, p. 1-57.

J. P. Anton, « Some Observations on Aristotle's Theory of Categories », *Diotima*, 3, 1975, p. 66-81.

J. P. Anton, « On the Meaning of *katêgoria* in Aristotle's Categories », dans J.P. Anton et A. Preus (éd.), *Aristotle's Ontology*, Albany, State University of New York Press, 1992, p. 3-18.

M. Asztalos, « Boethius as a Transmitter of Greek Logic to the Latin West : the *Categories* », *Harvard Studies in Classical Philology*, 95, 1993, p. 367-407.

C. Auvray-Assayas, *Cicéron. La nature des dieux*, Paris, Les Belles Lettres, 2002.

R.S. Bagnall, A. Cameron, S.R. Schwartz et K.A. Worp, *Consuls of the Later Roman Empire*, Atlanta, Scholar Press, 1987.

- B. Bakhouché et A. Galonnier (éd.), *Lectures médiévales et renaissantes du Timée de Platon*, Louvain, Peeters, 2016.
- H. Baltussen, « Cicero's Translation of Greek Philosophy. Personal Mission or Public Service ? », dans S. McElduff et E. Sciarrino (éd.), *Complicating the History of Western Translation. The Ancient Mediterranean in Perspective*, Manchester, St. Jerome Pub, 2011, p. 37-47.
- W. Bark, « Theodoric vs. Boethius. Vindication and Apology », *American Historical Review*, 39, 1944, p. 410-426.
- R. Bartlett, « Aristocracy and Asceticism. The Letters of Ennodius and the Gallic and Italian Churches », dans R.W. Mathisen et D. Shanzer (éd.), *Society and Culture in Late Antique Gaul. Revisiting the Sources*, Aldershot, Ashgate, 2001, p. 201-216.
- J. Barnes, « Boethius and the Study of Logic », dans M. Gibson (éd.), *Boethius His Life, Thought and Influence*, Oxford, Blackwell, 1981, p. 73-89.
- J. Barnes, « Imperial Plato », *Apeiron*, 26, 1993, p. 129-151.
- J. Barnes, « Roman Aristotle », dans J. Barnes et M. Griffin (éd.), *Philosophia Togata II. Plato and Aristotle at Rome*, Oxford, Clarendon Press, 1997, p. 1-69.
- J. Barnes, « Peripatetic Logic. 100BC - 200BC », *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, 50, 2007, p. 531-546.
- J. Barnes, « Les Catégories et les catégories », dans O. Bruun et L. Corti (éd.), *Les Catégories et leur histoire*, Paris, Vrin, 2005, p. 11-80.
- J. Barnes, *Truth, etc.*, Oxford, Clarendon Press, 2007.
- J. Barnes, « Aristotle's Categories and "categories" », dans *Logical Matters*, Oxford, Clarendon Press, 2012, p. 187-265.
- P.F. Beatrice, « The Treasures of the Egyptians. A Chapter in the History of Patristic Exegesis and Late Antique Culture », *Studia Patristica*, 39, 2006, p. 159-183.
- G. Bednarz, *De syntaxi Boethii*, Striegau, Ph. Tschörner, 1892-1910.
- G. Bednarz, *De universo orationis colore et syntaxi Boethii*, Bratislava, Wilhelm Koebner, 1883.
- C. Berner, « Les raisons de traduire. Quelques réflexions à partir de Schleiermacher », dans C. Berner et T. Milliaressi (éd.), *La traduction. Philosophie et tradition*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2011, p. 41-56.
- W. Berschin, *Griechisch-lateinisches Mittelalter. Von Hieronymus zu Nikolaus von Kues*, Bern, A. Francke Verlag, 1980.
- O. Bertolini, « L'aristocrazia senatoria e il senato di Roma come forza politica sotto i regni di Odoacre e di Teodorico », dans C. Galassi Paluzzi (éd.), *Atti del primo Congresso nazionale di studi romani*, Roma, Istituto di Studi Romani, 1920, I, p. 466-475.
- M. Bettini, *Vertere. Un'antropologia della traduzione nella cultura antica*, Torino, Einaudi, 2012.
- P. Beullens et P. de Leemans, « Aristote à Paris. Le système de la *pecia* et les traductions de Guillaume de Moerbeke », *Recherches de théologie et philosophie médiévales*, 75, 2008, p. 87-135.
- L. Bianchi, « Interpréter Aristote par Aristote. Parcours de l'herméneutique philosophique à la Renaissance », *Methodos*, 2, 2002, p. 1-19.
- J. Bidez, « Boèce et Porphyre », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 66, 1922, p. 346-350.

- J. Bidez, « Boèce et Porphyre », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 2, 1923, p. 189-201.
- J. Bidez, « Arethas de Césarée, éditeur et scholiaste », *Byzantion*, 9, 1934, p. 391-408.
- T. Bienkowski, « De Ciceronis prooemiis », *Meander*, 14, 1959, p. 283-290.
- O. Bird, « The Formalizing of the Topics in Mediaeval Logic », *Notre Dame Journal of Formal Logic*, 1, 1960, p. 138-149.
- A. Bisogno, « Platone come luogo storiografico da Cicerone ad Agostino », dans M. Borriello et A.M. Vitale (éd.), *Princeps philosophorum. Platone nell'Occidente tardo-antico, medievale e umanistico*, Roma, Città Nuova, 2016, p. 205-257.
- S. Blackwood, *The Consolation of Boethius as Poetic Liturgy*, Oxford, Oxford University Press, 2015.
- S. Bobzien, « Some Elements of Propositional Logic in Ammonius », dans H. Linneweber-Lammerskitten et G. Mohr (éd.), *Interpretation und Argument*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2002, p. 103-119.
- R. Bodéüs, « Introduction », *Aristote. [Catégories]*, Paris, Les Belles Lettres, 2001 p. XI-CLXXXVII.
- R. Bodéüs, *Porphyre. Commentaire aux Catégories d'Aristote*, Paris, Vrin, 2008.
- M. Bonelli, *Alessandro di Afrodisia e la metafisica come scienza dimostrativa*, Napoli, Bibliopolis, 2002.
- H. Bonitz, « Über die Kategorien des Aristoteles », *Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse*, 5, 1853, p. 591-645.
- R. Bonnaud, « L'éducation scientifique de Boèce », *Speculum*, 4, 1929, p. 198-206.
- F. Bossier et C. Steel, « Priscianus Lydus en de "In de anima" van Pseudo(?)-Simplicius », *Tijdschrift voor Filosofie*, 34, 1972, p. 761-822.
- P. Bourgain, « Le sens de la langue et des langues chez Roger Bacon », dans G. Contamine (éd.), *Traduction et traducteurs au Moyen Age*, Paris, Editions du Centre national de la recherche scientifique, 1989, p. 317-331.
- P. Boyancé, « Cum dignitate otium », *Revue des études anciennes*, 43, 1948, p. 5-22
- J. Brams, « Guillaume de Moerbeke et Aristote », dans J. Hamesse et M. Fattori (éd.), *Traductions et traducteurs de l'Antiquité tardive au XIVe siècle*, Louvain-la-Neuve, Publications de l'Institut d'Etudes Médiévales, 1990, p. 317-336.
- J. Brams, « Guillaume de Moerbeke et le commentaire de Simplicius sur la Physique », dans R. Beyers, J. Brams, D. Sacré et K. Verrycken (éd.), *Tradition et traduction : les textes philosophiques et scientifiques grecs au Moyen Age latin*, Leuven, Leuven University Press, 1999, p. 265-279.
- J. Brams et P. de Leemans, « The Aristoteles Latinus Project. A Survey », *Revista Portuguesa de Historia do Livro e da Edição*, 24, 2009, p. 105-122.
- S. Brandt, « Prolegomena », dans *Anicii Manlii Severini Boethii in Isagogen Porphyrii commenta*, Vienna, F. Tempsky, 1906, p. VII-LXXXVI.
- A.P. Bravo Garcia, « Aretas. Semblanza de un erudito bizantino », *Erytheia*, 6, 1985, p. 241-254.
- J. Brunschwig, « L'Organon. Tradition grecque », dans R. Goulet (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques. I : Aba(m)mon à Axiothéa*, Paris, Editions du Centre national de la recherche scientifique, 1989, p. 482-502.
- J. Brunschwig, « Sur quelques malentendus concernant la logique d'Aristote », in G. Hahn, M.A. Sinaceur éd., *Penser avec Aristote*, Paris, Erès, 1991, p. 423-427.

- J. Brunschwig, « Nos questions aux Grecs sont-elles des questions romaines ? », dans R.-P. Droit (éd.), *Les Grecs, les Romains et nous. L'Antiquité est-elle moderne ?*, Paris, Le Monde Éditions, 1991, p. 36-56.
- D. Caluori, « Rhetoric and Platonism in Fifth-Century Athens », dans R.C. Fowler (éd.), *Plato in the Third Sophistic*, Berlin, Walter de Gruyter, 2014, p. 57-72.
- G. Cambiano, « Filosofia greca e identità romana in Cicerone e Seneca », dans M. Citroni (éd.), *Letteratura e civitas. Transizioni dalla Repubblica all'Impero*, Pisa, ETS, 2012, p. 231-244.
- M. Capone Ciollaro, « Ammonio e Boezio. I proemi dei commenti all'Isagoge di Porfirio », *KOINONIA*, 18, 1994, p. 39-57.
- L. Cardullo, « La νοερά θεωρία di Giamblico come chiave di lettura delle *Categorie* di Aristotele : alcuni esempi », *Syllecta Classica*, 8, 1997, p. 79-94.
- L. Cardullo, « Creazionismo, eternalismo e causalità del primo principio. Platone, Aristotele e alcuni interpreti neoplatonici », *Annali della facoltà di Scienze della formazione dell'Università degli studi di Catania*, 9, 2010, p. 17-74.
- R. Carton, « Le christianisme et l'augustinisme de Boèce », *Revue de philosophie*, 30, 1930, p. 573-659.
- H. Castritius, « Korruption im ostgotischen Italien », dans W. Schuller (éd.), *Korruption im Altertum*, Munich, Oldenbourg, 1982, p. 215-238.
- H. Chadwick, *Boethius. The Consolations of Music, Logic, Theology, and Philosophy*, Oxford, Oxford University Press, 1981.
- R. Chiaradonna, « The Categories and the Status of the Physical World. Plotinus and the Neo-Platonic Commentators », *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, 83, 2004, p. 121-136.
- R. Chiaradonna, « Interpretazione filosofica e ricezione del corpus. Il caso di Aristotele (100 a.C. - 200 d.C.) », dans L. del Corso, P. Pecere (éd.), *Philosophy and the Books. From Antiquity to the 21th Century / Il libro filosofico dall'Antichità al XXI secolo, Quaestio*, 11, 2011, p. 83-114.
- R. Chiaradonna, « Alexander, Boethus and the Other Peripatetics. The Theory of Universals in the Aristotelian Commentators », dans R. Chiaradonna et G. Galluzzo (éd.), *Universals in Ancient Philosophy*, Pisa, Edizioni della Normale, 2013, p. 299-328.
- C.M. Chin, « The Grammarian's Spoils. *De Doctrina Christiana* and the Contexts of Literary Education », dans K. Pollmann et M. Vessey (éd.), *Augustine and the Disciplines from Cassiciacum to Confessions*, Oxford, Oxford University Press, 2005, p. 167-183.
- J. Chomarat, « Lorenzo Valla », *Vita Latina*, 130-131, 1993, p. 53-57.
- D. Conso, « Remarques sur la terminologie du *Liber Peri Hermenias* et de la tradition logique de langue latine antérieure à Boèce », *Latomus*, 60, 2001, p. 944-961.
- V. Cordonnier et C. Steel, « Guillaume de Moerbeke traducteur du *Liber de bona fortuna* et de l'*Ethique à Eudème* », dans A.M.I. van Oppenraay (éd.), *The Letter Before the Spirit. The Importance of the Text Editions for the Study of the Reception of Aristotle*, Leiden, Brill, 2012, p. 401-446.
- M. Correia, « Philoponus on the Nature of Logic », *Apeiron*, 37, 2004, p. 247-258.
- P. Courcelle, « Boèce et l'école d'Alexandrie », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 52, 1935, p. 185-223.
- P. Courcelle, « Etude critique sur les commentaires de la *Consolation* de Boèce (IX^e-XV^e) siècles », *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age*, 14, 1939, p. 5-140.

- P. Courcelle, *La Consolation de Philosophie dans la tradition littéraire. Antécédents et postérité de Boèce*, Paris, Etudes Augustiniennes, 1967.
- A. Crabbe, « Literary Design in the *De Consolatione Philosophiae* », dans M. Gibson (éd.), *Boethius His Life, Thought and Influence*, Oxford, Blackwell, 1981, p. 237-274.
- L. Cracco Ruggini, « Gli Anicii a Roma e provincia », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, 100, 1988, p. 69-85.
- L. Cracco Ruggini, « Il Senato fra due crisi (III-VI secolo) », dans E. Gabba (éd.), *Il Senato nella Storia. Il Senato nell'età Romana*, Roma, Istituto poligrafico e Zecca dello Stato, I, 1998, p. 223-375.
- L. Cracco Ruggini, « Cassiodorus and the Practical Sciences », dans AAVV, *Vivarium in Context*, Vicenza, Centre for Mediaeval Studies Leonard Boyle, 2008, p. 23-53.
- R.D. Crouse, « *Semina rationum*. St Augustine and Boethius », *Dionysius*, 4, 1980, p. 75-86.
- T.F. Curley, « The Consolation of Philosophy as a Work of Literature », *American Journal of Philology*, 108, 1987, p. 343-367.
- G.J.P. o'Daly, *The Poetry of Boethius*, London, Duckworth, 1991.
- W. C. Dampier, *A History of Science and its Relations with Philosophy and Religion*, Cambridge, Cambridge University Press, 1929.
- S. Delcomminette, « Catégories, prédication et relation », *Anais de Filosofia Classica*, 3, 2009, p. 30-49.
- T. Deman, *Le traitement scientifique de la morale chrétienne selon Saint Augustin*, Montréal, Institut d'Etudes médiévales - Paris, Vrin, 1957.
- J. Dillon, « Iamblichus' νοεῖν ἡμεῖς of Aristotle's *Categories* », *Syllecta Classica*, 8, 1997, p. 65-77.
- A.C. Dionisotti, « Philosophie grecque et tradition latine », dans J. Hamesse (éd.), *Aux origines du lexique philosophique européen. L'influence de la « latinitas »*, Louvain-la-Neuve, Fédération internationale des instituts d'études médiévales, 1997, p. 41-57.
- G. Dobesch, « Caesars Urteil über Ciceros Bedeutung. Gedanken zu Cic. *Brut.* 253 und Plin. *N.h.* 7, 117 », *Tyche*, 17, 2002, p. 39-62.
- B.G. Dod, « Aristoteles Latinus », dans N. Kretzmann, A. Kenny et J. Pinborg (éd.), *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy. From the Rediscovery of Aristotle to the Disintegration of Scholasticism (1100-1600)*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, p. 45-79.
- A. Donas, « *Bibliographia Boethiana I* », *Memorabilia*, 13, 2011, p. 285-334.
- A. Donas, « *Bibliographia Boethiana II* », *Memorabilia*, 14, 2012, p. 162-192.
- A. Donato, *Boethius Consolation of Philosophy as a Product of Late Antiquity*, London, Bloomsbury, 2013.
- H. Dörrie, *Der Platonismus in der Antike. Grundlagen - System - Entwicklung*, Stuttgart, Frommann-Holzboog, 1987-1993.
- P. Dronke, « *Vita Boethii*. From the Early Testimonies to Boecis », dans D. Walz (éd.), *Scripturus vitam. Lateinische Biographie von der Antike bis in die Gegenwart*, Heidelberg, Mattes, 2002, p. 287-294.
- H.J. Drossaart Lulofs, « Neleus of Scepsis and the Fate of the Library of the Peripatos », dans R. Beyers, J. Brams, D. Sacré et K. Verrycken (éd.), *Tradition et traduction : les textes philosophiques et scientifiques grecs au Moyen Age latin*, Leuven, Leuven University Press, 1999, p. 9-24.

- M. Dubuisson, « *Graecus, Graeculus, Graecari*. L'emploi péjoratif du nom des Grecs en Latin », dans S. Said (éd.), *ΕΛΛΗΝΙΣΜΟΣ. Quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque*, Leiden, Brill, 1991, p. 315-335.
- F. Dupont, « Rome ou l'altérité incluse », *Rue Descartes*, 37, 2002, p. 41-54.
- F. Dupont, « L'altérité incluse. L'identité romaine dans sa relation à la Grèce », dans F. Dupont et E. Valette-Cagnac (éd.), *Façons de parler grec à Rome*, Paris, Belin, 2005, p. 255-277.
- E. Dupréel, « Aristote et le traité des *Catégories* », *Archiv für Geschichte der Philosophie*, 22, 1909, p. 230-251.
- I. Düring, « Notes on the History of the Transmission of Aristotle's Writings », *Goteborgs Hogskolas Arsskrift*, 56, 1950, p. 37-70.
- I. Düring, *Aristotle in the Ancient Biographical Tradition*, Göteborg, Göteborgs Universitets Arsskrift, 1957.
- S. Ebbesen, « Roger Bacon and the Fools of his Time », *Cahiers de l'Institut du Moyen Age Grec et Latin*, 3, 1970, p. 40-44.
- S. Ebbesen, « Review Article. Union Academique Internationale Corpus Philosophorum Medii Aevi. Academiaram consociatarum auspiciis et consilio editum. *Aristoteles Latinus VI I-3 De Sophisticis Elenchis Translatio Boethii, Fragmenta Translationis Iacobi, et Recensio Guillelmi de Moerbeke*, Edidit Bernardus G Dod, Leiden (E. J. Brill) & Bruxelles (Desclee de Brouwer), 1975 Pp XLII + 152 », *Vivarium*, 17, 1979, p. 69-80.
- S. Ebbesen, *Commentators and Commentaries on Aristotle's Sophistici Elenchi*, Leiden, Brill, 1981.
- S. Ebbesen, « Ancient Scholastic Logic as the Source of Medieval Scholastic Logic », dans N. Kretzmann, A. Kenny et J. Pinborg (éd.), *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy. From the Rediscovery of Aristotle to the Disintegration of Scholasticism (1100-1600)*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, p. 101-127.
- S. Ebbesen, « Boethius as an Aristotelian Scholar », dans J. Wiesner (éd.), *Aristoteles. Werke und Wirkung*, Berlin, Walter de Gruyter, 1987, p. 286-311.
- S. Ebbesen, « Porphyry's Legacy to Logic. A Reconstruction », dans R. Sorabji (éd.), *Aristotle Transformed. The Ancient Commentators and Their Influence*, London, Duckworth, 1990, p. 141-172.
- S. Ebbesen, « Boethius as an Aristotelian Commentator » dans R. Sorabji (éd.), *Aristotle Transformed. The Ancient Commentators and Their Influence*, London, Duckworth, 1990, p. 373-391.
- S. Ebbesen, « The Theory of *loci* in Antiquity and the Middle Ages », dans K. Jacobi (éd.), *Argumentationstheorie. Scholastische Forschungen zu den logischen und semantischen Regeln korrekten Folgerns*, Leiden, Brill, 1993, p. 15-39.
- S. Ebbesen, « Boethius on the Metaphysics of Words », dans A. Galonnier (éd.), *Boèce ou la chaîne des savoirs*, Leuven, Peeters, 2003, p. 257-275.
- S. Ebbesen, « Theories of Language in the Hellenistic Age and in the Twelfth and Thirteenth Centuries », dans D. Frede et B. Inwood (éd.), *Language and Learning. Philosophy of Language in the Hellenistic Age*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 299-319.
- S. Ebbesen, « The Tradition of Ancient Logic-cum-Grammar in the Middle Ages – What's the Problem ? », *Vivarium*, 45, 2007, p. 136-152.
- S. Ebbesen, « Boethius on Aristotle », *Greek-Latin Philosophical Interaction. Collected Essays of Sten Ebbesen. Volume 1*, Aldershot, Ashgate, 2008, p. 107-113.

- S. Ebbesen, « The Aristotelian Commentator », dans J. Marenbon (éd.), *The Cambridge Companion to Boethius*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 34-55.
- S. Ebbesen, « Boethius as a Translator and Aristotelian Commentator », dans J. Lössl et J.W. Watt (éd.), *Interpreting the Bible and Aristotle in Late Antiquity*, Aldershot, Ashgate, 2011, p. 121- 133.
- A. Erskine, « Cicero and the Shaping of Hellenistic Philosophy », *Hermathena*, 175, 2003, p. 5-15.
- C. Evangelidou, *Aristotle's Categories and Porphyry*, Leiden, Brill, 1988.
- M. Federspiel, « Sur un théorème de Jamblique (In Nic., 52.28 - 55.5) et de Boèce (Instit. Mus., II, 9) », *Les études classiques*, 69, 2001, p. 141-170.
- D. Feeney, « *Una cum scriptore meo*. Poetry, Principate and the Traditions of Literary History in the Epistle to Augustus », dans T. Woodman et D. Feeney, *Traditions and Contexts in the Poetry of Horace*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 172-187.
- E. Fenzi, « *Translatio studii e imperialismo culturale* », dans J. San José Lera (éd.), *La fractura historiográfica. Las investigaciones de Edad Media y Renacimiento desde el tercer milenio*, Salamanca, Seminario de Estudios Medievales y Renacentistas, 2008, p. 19-121.
- E. Fenzi, « *Translatio studii e translatio imperii*. Appunti per un percorso », *Interfaces*, 1, 2015, p. 170-208.
- P. Ferrarino, « “Quadrivium” (Quadrivio di sei arti ? – La caverna platonica) », *Atti del Congresso internazionale di studi Varroniani*, Rieti, Centro di studi varroniani, 1976, II, p. 359-364.
- J.-L. Ferrary, *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique, de la seconde guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate*, Rome, Ecole française de Rome, 1988.
- A.J. Festugière, « L'ordre de lecture des dialogues de Platon aux Ve/VIe siècles », *Museum Helveticum*, 26, 1969, p. 281-296.
- K.L. Flannery, *Ways into the Logic of Alexander of Aphrodisias*, Leiden, Brill, 1995.
- T. Fögen, *Patrii sermonis egestas. Einstellungen lateinischer Autoren zu ihrer Muttersprache*, München-Leipzig, K.G. Saur Verlag, 2000.
- G. Folliet, « La *Spoliatio Aegyptiorum* (Exode 3:21-23 ; 11:2-3 ; 12:35-36). Les Interprétations de cette image chez les Pères et autres écrivains ecclésiastiques », *Traditio*, 57, 2002, p. 1-48.
- M. Frede, « The Title, Unity and Authenticity of the Aristotelian *Categories* », *Essays in Ancient Philosophy*, Oxford, Clarendon Press, 1987, p. 11-28.
- J. Freudenthal, « Die durch Averroes erhaltenen Fragmente Alexanders zur Metaphysik des Aristoteles untersucht und übersetzt, *Abhandlungen der königlichen Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Aus dem Jahre 1884. Philosophisch-historische Abhandlungen*, p. 1-134.
- L.E. Frizzell, « “Spoils from Egypt”, between Jews and Gnostics », dans W.E. Helleman (éd.), *Hellenization Revisited. Shaping a Christian Response within the Greco-Roman World*, Lanham, University Press of America, 1994, p. 383-394.
- T. Fuhrer, « “Usus iustus – usus christianus”. Augustinus zum “rechten” Umgang mit paganem Bildungswissen », dans C. Mayer, C. Müller et G. Förster (éd.), *Augustinus. Bildung – Wissen – Weisheit*, Würzburg, Echter, 2011, p. 49-68.
- G. Gadamer, « Le problème herméneutique », *Archives de Philosophie*, 33, 1970, p. 3-27.
- A. Galonnier, « Le statut contrasté de la philosophie chez Boèce », *Archives d'Histoire Doctrinale et Littéraire du Moyen Âge*, 67, 2000, p. 51-69.

- A. Galonnier, *Boèce. Opuscula sacra*, Louvain, Peeters, 2007.
- A. Galonnier, « L'idéal culturel de Boèce entre savoir des textes et textes du savoir », *Chôra*, 11, 2013, p. 245-262.
- F. Gasti, « L'oro degli Egizi. Cultura classica e *paideia* cristiana », *Athenaeum*, 80, 1992, p. 311-329.
- L. Gazziero, « “Οἰκείως τῆ λογικῆ πραγματεία” (*Simplicii in Aristotelis categorias commentarium*, 12.11). Contraintes disciplinaires – anciennes et modernes – de l'interprétation logique des *Catégories* d'Aristote », dans V. Brière et J.

NOTES

1. On aurait pu aussi bien évoquer – dans le domaine des arts libéraux – Archimède (et Eutocius), Apollonius de Perga, Héron d'Alexandrie, Ptolémée et même Galien. Pour une liste complète des traductions philosophiques et scientifiques de Guillaume de Moerbeke, cf. W. Vanhamel, « Bibliographie de Guillaume de Moerbeke », dans J. Brams et W. Vanhamel (éd.), *Guillaume de Moerbeke. Recueil d'études à l'occasion du 700^e anniversaire de sa mort (1286)*, Leuven, University Press, 1989, p. 301-383. En plus de ce volume, qui a fait date dans les études moerbekiennes et auquel on se référera aussi pour la bibliographie antérieure, mentionnons quelques titres plus récents : J. Brams, « Guillaume de Moerbeke et Aristote », dans J. Hamesse et M. Fattori (éd.), *Traductions et traducteurs de l'Antiquité tardive au XIV^e siècle*, Louvain-la-Neuve, Publications de l'Institut d'Etudes Médiévales, 1990, p. 317-336 et « Guillaume de Moerbeke et le commentaire de Simplicius sur la *Physique* », dans R. Beyers, J. Brams, D. Sacré et K. Verrycken (éd.), *Tradition et traduction : les textes philosophiques et scientifiques grecs au Moyen Age latin*, Leuven, Leuven University Press, 1999, p. 265-279 ; P. Beullens et P. de Leemans, « Aristote à Paris. Le système de la *pecia* et les traductions de Guillaume de Moerbeke », *Recherches de théologie et philosophie médiévales*, 75, 2008, p. 87-135 ; V. Cordonnier et C. Steel, « Guillaume de Moerbeke traducteur du *Liber de bona fortuna* et de l'*Ethique* à Eudème », dans A.M.I. van Oppenraay (éd.), *The Letter Before the Spirit. The Importance of the Text Editions for the Study of the Reception of Aristotle*, Leiden, Brill, 2012, p. 401-446. Particulièrement intéressant est le cas des écrits dont l'original grec est perdu et qui ne nous sont donc parvenus que grâce aux traductions de Guillaume de Moerbeke (cf. la rétroversion, *minor*, de C. Steel et F. Rumbach, « The Final Section of Proclus' *Commentary on the Parmenides*. A Greek Retroversion of the Latin Translation », *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale*, 7, 1997, p. 211-267 et, *maior*, dans Procli in Platonis *Parmenidem libri septimi finis ex interpretatione Guillelmi graece redditus*, C. Steel (éd.), Oxford, Oxford University Press, 2009 ; pour une étude d'ensemble des traductions de Proclus par Guillaume de Moerbeke, cf. C. Steel, « William of Moerbeke Translator of Proclus », dans S. Gersh (éd.), *Interpreting Proclus. From Antiquity to the Renaissance*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, p. 247-263 et pour le commentaire au *Parménide* de Platon plus particulièrement, cf. C. Luna, « L'utilizzazione di una traduzione greco-latina medievale per la costituzione del testo greco : la traduzione di Guglielmo di Moerbeke del commento di Proclo *In Parmenidem*, *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale*, 20, 2009, p. 449-546 et 21, 2010, p. 475-555).
2. La pique de P. Bourgain, « Le sens de la langue et des langues chez Roger Bacon », dans G. Contamine (éd.), *Traduction et traducteurs au Moyen Age*, Paris, Editions du Centre national de la recherche scientifique, 1989, p. 331 résume bien l'agacement de certains lecteurs vis-à-vis des outrances du Docteur admirable, puisqu'il conclut que sa contribution la plus marquante à l'histoire de la traduction semble avoir consisté à dire du mal des traducteurs. Le problème, autrement complexe, a été souvent étudié, notamment depuis que M. Grabmann, *Forschungen über die lateinischen Aristotelesübersetzungen des XIII. Jahrhunderts*, Münster, Verlag der

Aschendorffschen Buchhandlung, 1916, p. 56-73 a recensé et discuté les textes où Roger Bacon exprime ses vues en la matière. Rappelons en particulier L. Thorndike, *A History of Magic and Experimental Science*, New York, Columbia University Press, 1923, II, p. 633-649 ; C.B. Vandewalle, « Roger Bacon dans l'histoire de la philologie », *La France franciscaine*, 11, 1928, p. 315-409 et 12, 1929, p. 45-90 et 161-220 ; S.D. Wingate, *The Mediaeval Latin versions of the Aristotelian Scientific Corpus, with Special Reference to the Biological Works*, London, Courier Press, 1931, p. 112-119 ; P.G. Théry, « Note sur l'aventure "bélénienne" de Roger Bacon », *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age*, 18, 1951, p. 131-140 ; P. Lardet, « Un lecteur de Jérôme au XIII^{ème} siècle. Langues et traductions chez Roger Bacon », dans Y.-M. Duval (éd.), *Jérôme entre l'Occident et l'Orient*, Paris, Etudes Augustiniennes, 1988, p. 445-463 ; R. Lemay, « Roger Bacon's Attitude Toward the Latin Translations and Translators of the Twelfth and Thirteenth Century », dans J. Hackett (éd.), *Roger Bacon and the Sciences. Commemorative Essays*, Leiden, Brill, 1997, p. 25-47 ; O. Rignani, « Ruggero Bacone su traduttori e traduzioni », *Doctor virtualis*, 7, 2007, p. 203-220 ; I. Rosier-Catach, « Sur l'unité et la diversité linguistique. Roger Bacon, Boèce de Dacie et Dante », dans A. Musco (éd.), *Universalità della Ragione. Pluralità delle Filosofie nel Medioevo*, Palermo, Officina di Studi Medievali, 2012, I, p. 310-317 ; A. Power, « The Importance of Greeks in Latin Thought. The Evidence of Roger Bacon », dans R. Gertwagen et E. Jeffreys (éd.), *Shipping, Trade and Crusade in the Medieval Mediterranean*, London, Ashgate, 2012, p. 351-378.

3. Cf. *Laurentii Vallae disputationes dialecticae*, II, 11, 82 (« in romana gravitate ac severitate natus et qui eloquens videri voluit ») et *Laurentii Vallae de linguae latinae elegantia*, VI, 34, 744.27-28 (« ut Boethius voluit, qui nos barbare loqui docuit »). Au sujet de l'appréciation, très critique, de Valla vis-à-vis de Boèce (que partagent, au demeurant, certains de nos contemporains, tels que A.C. Dionisotti, « Philosophie grecque et tradition latine », dans J. Hamesse (éd.), *Aux origines du lexique philosophique européen. L'influence de la « latinitas »*, Louvain-la-Neuve, Fédération internationale des instituts d'études médiévales, 1997, p. 53), cf. J. Chomarat, « Lorenzo Valla », *Vita Latina*, 130-131, 1993, p. 53-57 ; M. Regoliosi, « "Mercatura optimarum artium". La traduzione secondo Lorenzo Valla », dans J. Hamesse (éd.), *Les traducteurs au travail : leurs manuscrits et leurs méthodes*, Turnhout, Brepols, 2001, p. 449-470 ; S. Pagliaroli, « Lorenzo Valla e il commento di Boezio al *Περὶ ἑρμηνείας* di Aristotele », *Studi medievali e umanistici*, 3, 2005, p. 147-163.

4. L'épistolographie ennodienne, qui n'a pas toujours rencontré la faveur des historiens de la latinité tardive, a bénéficié de l'intérêt renouvelé pour cette littérature (cf. notamment A. Petrucci, « Comunicazione scritta ed epistolarità », dans *Comunicare e significare nell'alto medioevo*, Spoleto, Centro italiano di studi sull'Alto Medioevo, 2005, p. 57-83), et fait désormais l'objet d'une réévaluation et pour ce qui est de sa valeur documentaire (cf. R. Bartlett, « Aristocracy and Asceticism. The Letters of Ennodius and the Gallic and Italian Churches », dans R.W. Mathisen et D. Shanzer (éd.), *Society and Culture in Late Antique Gaul. Revisiting the Sources*, Aldershot, Ashgate, 2001, p. 201-216 ; S.A.H. Kennell, « Ennodius the Epistolographer », dans E. d'Angelo (éd.), *Atti della seconda Giornata Ennodiana. Napoli, 8-9 ottobre 2001*, Napoli, F. Giannini, 2003, p. 109-126) et pour ce qui est de ses qualités littéraires (cf. S. Gioanni, « Introduction », *Ennode de Pavie. Lettres (livres I et II)*, Paris, Les Belles Lettres, 2006, p. XCVI-CXXXIII).

5. Au sujet du corpus des lettres que Théodoric a adressées à Boèce via Cassiodore, cf. U. Pizzani, « Le lettere di Teodorico a Boezio e la mediazione culturale di Cassiodoro », *Cassiodorus*, 4, 1998, p. 141-161. La lettre dont nous avons tiré le passage cité a été récemment étudiée, en détail et très finement, par M. Lejbowicz, « "Cassiodorii Euclides". Eléments de bibliographie boécienne », dans A. Galonnier (éd.), *Boèce ou la chaîne des savoirs*, Leuven, Peeters, 2003, p. 317-326.

6. Cf. le classique S. Ebbesen, « Roger Bacon and the Fools of his Time », *Cahiers de l'Institut du Moyen Age Grec et Latin*, 3, 1970, p. 40-44, ainsi que la récente mise au point d'A. Power, *Roger Bacon and the Defence of Christendom*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012, p. 45-47).

7. Sur les aspects techniques du recours à l'expertise de Boèce cf. U. Pizzani, « Boezio "consulente tecnico" al servizio dei re barbarici », *Romanobarbarica*, 3, 1978, p. 189-242 et L. Cracco Ruggini,

« Cassiodorus and the Practical Sciences », dans AAVV, *Vivarium in Context*, Vicenza, Centre for Mediaeval Studies Leonard Boyle, 2008, p. 34-35.

8. Le dossier est brièvement étudié et mis en perspective dans le chapitre « Living in a Material World » de S.A.H. Kennell, *Magnus Felix Ennodius. A Gentleman of the Church*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2000, p. 108-111. On accordera – avec P. Dronke, « *Vita Boethii. From the Early Testimonies to Boecius* », dans D. Walz (éd.), *Scripturus vitam. Lateinische Biographie von der Antike bis in die Gegenwart*, Heidelberg, Mattes, 2002, p. 287-294 – le bénéfice du doute à l'Ennode épigrammatique qui, dans son *De Boethio spatha cincto*, 249, se moquait de l'acier de celui-ci, trempé – faut-il croire – aux combats de Venus plutôt que de Mars (« in Venerem constans linque Mavortis opem [en te maintenant ferme dans les œuvres de Venus, abandonne tout effort martial] »).

9. On trouvera un aperçu des éditions du corpus boécien dans J. Magee et J. Marenbon, « Appendix : Boethius' Works », dans J. Marenbon (éd.), *The Cambridge Companion to Boethius*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 303-310. La littérature secondaire a, en revanche, atteint et dépassé le seuil où la masse « critique » entraîne l'apparition de répertoires bibliographiques spécialisés, parmi lesquels on signalera celui, pionnier et monumental, de L. Obertello, *Severino Boezio*, Genova, Accademia ligure di scienze e lettere, 1974 (le deuxième tome tout entier), ainsi que ceux de J. Gruber, à savoir « Boethius 1925-1998 (Teil I) », *Lustrum*, 39, 1997, p. 307-383 ; « Boethius 1925-1998 (Teil II) », *Lustrum*, 40, 1998, p. 199-259 ; « 20 Jahre Boethius-Forschung », *Schriften zur Gregorianik-Forschung*, 1, 2002, p. 12-33 ; « Forschungsbericht Boethius 1925-1998 (Schluß) », *Lustrum*, 52, 2010, p. 161-180. Rappelons les bibliographies thématiques éditées par D.K. Kranz, « Boethius, Anicius Manlius Severinus », *Biographisch-Bibliographisches Kirchenlexikon*, Nordhausen, Bautz, 2005, XXIV, p. 259-310 ; P.E. Phillips, « Anicius Manlius Severinus Boethius. A Chronology and Selected Annotated Bibliography », dans N.H. Kaylor et P.E. Phillips (éd.), *A Companion to Boethius in the Middle Ages*, Leiden, Brill, 2012, p. 551-589 ; ainsi que et surtout A. Donas, « *Bibliographia Boethiana I* », *Memorabilia*, 13, 2011, p. 285-334 et « *Bibliographia Boethiana II* », *Memorabilia*, 14, 2012, p. 162-192. Parmi les études plus récentes, deux en particulier recoupent la matière brassée dans ces quelques pages : T. Böhm, T. Jürgasch et A. Kirchner (éd.), *Boethius as a Paradigm of Late Ancient Thought*, Berlin, Walter de Gruyter, 2014 (tout spécialement pour ce qui est des études de F. Troncarelli et J. Marenbon, à savoir « Boethius from Late Antiquity to the Early Middle Ages » et « Boethius' Unparadigmatic Originality and its Implications for Medieval Philosophy », p. 213-229 et p. 231-244 respectivement), ainsi que C. Vogel, *Boethius' Übersetzungsprojekt. Philosophische Grundlagen und didaktische Methoden eines spätantiken Wissenstransfers*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2016 (monographie sortie cependant trop tard pour pouvoir en tenir compte ici).

10. J. Brunschwig, « Nos questions aux Grecs sont-elles des questions romaines ? », dans R.-P. Droit (éd.), *Les Grecs, les Romains et nous. L'Antiquité est-elle moderne ?*, Paris, Le Monde Éditions, 1991, p. 36-56 a consacré de belles pages aux risques que nous fait courir un usage un tant soit peu cavalier de ces désignations, moins rigides qu'on le croirait de prime abord.

11. Cf. encore récemment L. Nauta, « A Humanist Reading of Boethius' *Consolatio philosophiae* », dans L. Nauta et A. Vanderjagt (éd.), *Between Demonstration and Imagination. Essays in the History of Science and Philosophy Presented to John D. North*, Leiden, Brill, 1999, p. 325 : « Valla has famously called Boethius the "last of the Romans, first of the scholastics" », repris dans M. Goris et L. Nauta, « The Study of Boethius' *Consolatio* in the Low Countries around 1500 », dans F. Akkerman, A. Vanderjagt et A.H. van der Laan (éd.), *Northern Humanism in European Context, 1469-1625. From the « Adwert Academy » to Ubbo Emmius*, Leiden, Brill, 1999, p. 125, ou A. Kenny, *Medieval Philosophy*, Oxford, Clarendon Press, 2005, p. 22-23. Fait exception E.A. Synan, « Boethius, Valla and Gibson », *The Modern Schoolman*, 69, 1992, p. 475-491. Sous la forme « der letzte Römer, der erste Scholastiker » la célèbre épithète figure pour la première fois dans M. Grabmann, *Die Geschichte der scholastischen Methode. Nach gedruckten und ungedruckten Quellen. Erster Band : Die*

scholastische Methode von ihren ersten Anfängen in der Väterliteratur bis zum Beginn des 12. Jahrhunderts, Berlin, Akademie Verlag, 1909 (c'est même l'intitulé de tout un chapitre, qui court sur plusieurs pages, à savoir p. 148-173). Avant Martin Grabmann, E. Gibbon, *The Decline and Fall of the Roman Empire*, Londres, Strahan & Cadell, 1788, IV, p. 33 avait bien écrit que « the senator Boethius is the last of the Romans whom Cato or Tully could have acknowledged for their countryman » ; L. Schmitz avait utilisé la même expression pour faire de Boèce le trait d'union entre le monde ancien et le médiéval : « Being the last Roman of any note who understood the language and studied the literature of Greece, and living on the boundary of the ancient and modern world, he is one of the most important links between them » (A.P. Stanley, « Boethius », dans W. Smith (éd.), *A Dictionary of Greek and Roman Biography and Mythology*, London, Murray, 1873, I, p. 497). Après Grabmann, E.K. Rand, *Founders of the Middle Ages*, Cambridge, Harvard University Press, 1928, p. 135-180 comptera, parmi les pères fondateurs du Moyen Age, « Boethius, the first of the Scholastics ». Le double label (et ses variantes, telle « the last Roman and the first schoolman » qu'on peut lire, *e.g.*, dans H. Liebeschütz, « Boethius and the Legacy of Antiquity », dans A.H. Armstrong (éd.), *The Cambridge History of Later Greek and Early Medieval Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1967, p. 538) s'imposera très vite et sera couramment utilisée, même en dehors du domaine de spécialité de l'histoire de la philosophie (cf. W. C. Dampier, *A History of Science and its Relations with Philosophy and Religion*, Cambridge, Cambridge University Press, 1929, p. 67). On retrouve cette symétrie jusque dans la division du travail exégétique, dont J. Magee, « Boethius, Last of the Romans », *Carmina philosophiae*, 16, 2007, p. 1-22 et P. King, « Boethius, the First of Scholastics », *Carmina philosophiae*, 16, 2007, p. 23-50 constituent l'exemple le plus remarquable.

12. Cf., *e.g.*, H. Chadwick, *Boethius. The Consolations of Music, Logic, Theology, and Philosophy*, Oxford, Oxford University Press, 1981, p. 69.

13. L'expression est empruntée à A. Viscardi, « Boezio e la conservazione e trasmissione dell'eredità del pensiero antico », dans AAVV, *I Goti in Occidente. Problemi*, Spoleto, Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, 1956, p. 322-323. La figure traditionnelle de Boèce – homme de savoir et de pouvoir conscient d'être le dernier rempart d'un monde qui mourra avec lui (cf., *e.g.*, J. Shiel, « Boethius the Hellenist », *History Today*, 14, 1964, p. 678-686) – a été largement remise en question dans l'historiographie récente (cf., entre autres, J. Marenbon, *Boethius*, Oxford, Oxford University Press, 2003, p. 7 et J. Moorhead, « Boethius' Life and the World of Late Antique Philosophy », dans J. Marenbon (éd.), *The Cambridge Companion to Boethius*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 15-16 et 31-32).

14. Il s'agit, comme chacun sait, du principal repère chronologique – le plus précis aussi puisqu'il est le seul absolu (cf. A.H.M. Jones, J.R. Martindale, J. Morris, *The Prosopography of the Later Roman Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980, II, p. 234 pour l'office de « consul sine collega », ainsi que R.S. Bagnall, A. Cameron, S.R. Schwartz et K.A. Worp, *Consuls of the Later Roman Empire*, Atlanta, Scholar Press, 1987, p. 554-555 pour les sources) – sur lequel se sont réglés les nombreux efforts visant à déterminer la succession des écrits de Boèce (pour un état de la question à ses différentes époques on se reportera d'abord à L.M. de Rijk, « On the Chronology of Boethius' Work of Logic », *Vivarium*, 2, 1964, p. 1-49 et p. 125-161 qui retrace l'histoire du débat depuis H. Usener et E.K. Rand jusqu'à J. Shiel ; puis à l'« Introduction » de J. Magee à *Anicii Manlii Severini Boethii de divisione liber*, p. XVII-XXXIII et A. Galonnier, *Boèce. Opuscula sacra*, Louvain, Peeters, 2007, p. 121-135 pour les développements ultérieurs). La question de la chronologie de l'œuvre de Boèce a connu son lot de rebondissements. Sans être majeur, le plus récent, dû à la plume de M. Asztalos (cf. « Boethius as a Transmitter of Greek Logic to the Latin West: the Categories », *Harvard Studies in Classical Philology*, 95, 1993, p. 369-371), concerne l'ordre dans lequel Boèce aurait rédigé des textes que nous allons évoquer, à savoir sa traduction de l'*Eisagôgê* de Porphyre et le commentaire qu'il lui a consacré (le second), d'une part, et, d'autre part, sa traduction des *Catégories* d'Aristote et le commentaire qui l'accompagne (le seul qui nous soit

parvenu, bien qu'il soit possible – comme l'a suggéré P. Hadot, « Un fragment du commentaire perdu de Boèce sur les *Catégories* d'Aristote dans le *codex bernensis* 363 », *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age*, 26, 1959, p. 11-27 – que Boèce en ait écrit un deuxième). Dans la mesure où le programme de naturalisation de la culture grecque est en germe dans ce que l'on peut tenir pour le tout premier ouvrage auquel il se soit attelé (Boèce lui-même, dans la lettre de dédicace de l'*Anicii Manlii Severini Boethii de institutione arithmetica*, prie Symmaque d'accorder sa faveur à la traduction latine du manuel de Nicomaque de Gérase qu'il présente comme les « prémices de son travail », comme il l'écrit en 4, 3.25-26 : « laboris mei primitia doctissimo iudicio consecrabis »), une appréciation d'ensemble de ses résultats est à l'abri du reproche de projeter rétrospectivement un dessein que son auteur n'avait pas à un moment donné de son parcours : sinon le programme (dont on peut douter – comme le faisait déjà A. Kappelmacher, « Die schriftstellerische Plan des Boethius », *Wiener Studien*, 46, 1928, p. 215-225 – qu'il fût arrêté dès le départ), du moins la vision dont ce programme est l'expression concrète se place bien en amont des vicissitudes par lesquelles est passée sa réalisation. Le parcours lui-même étant par ailleurs remarquablement cohérent (ou plutôt conforme au curriculum philosophique tardo-ancien), d'éventuels ajustements chronologiques ne sont pas pour bouleverser radicalement l'idée que nous pouvons nous en faire.

15. Au tout début de son adaptation de l'opuscule de Nicomaque de Gérase, Boèce plaçait déjà les efforts qu'il a prodigués à cet effet sous les auspices de l'enrichissement des lettres romaines (*Anicii Manlii Severini Boethii de arithmetica*, 1, 1.8-10 : « ea quae ex Graecarum opulentia litterarum in Romanae orationis thesaurum sumpta conveximus [les richesses que j'ai empruntées à l'opulence des lettres grecques pour les verser au trésor de la culture romaine] »). En dressant un dernier bilan de son activité d'écrivain, il affirmera encore : « hanc igitur auctoritatem secutus, quod a te inter secreta otia didiceram transferre in actum publicae administrationis optavi [obéissant donc à ton autorité, ce que j'avais appris de toi à l'écart de la vie publique, j'ai choisi de le mettre en pratique dans l'administration publique (trad. J.-Y. Guillaumin, *Boèce. La consolation de philosophie*, Paris, Les Belles Lettres, 2002, p. 26)] » (*Anicii Manlii Severini Boethii de consolatione philosophiae*, I, 4 12.22-24).

16. Sur la portée programmatique des préambules cicéroniens on se reportera, en premier lieu, à la quatrième partie de la thèse de doctorat de M. Ruch, *Le Prooemium philosophique chez Cicéron*, Strasbourg, Faculté des Lettres de Strasbourg, 1958, p. 325-408 ; un texte à peu près contemporain de T. Bienkowski, « De Ciceronis prooemiis », *Meander*, 14, 1959, p. 283-290 traite de manière très concise la même matière que l'on trouvera présentée aussi dans P.L. Schmidt, « Cicero's Place in Roman Philosophy. A Study of His Prefaces », *The Classical Journal*, 74, 1978, p. 115-127.

17. On se reportera à H. Baltussen, « Cicero's Translation of Greek Philosophy. Personal Mission or Public Service ? », dans S. McElduff et E. Sciarrino (éd.), *Complicating the History of Western Translation. The Ancient Mediterranean in Perspective*, Manchester, St. Jerome Pub, 2011, p. 37-47 pour une autre dimension – plus personnelle (en l'occurrence, consolatrice) – de la philosophie chez Cicéron.

18. P. Boyancé, « *Cum dignitate otium* », *Revue des études anciennes*, 43, 1948, p. 5-22 ; J.-M. André, « *Otium* chez Cicéron, ou le drame de la retraite impossible », dans AAVV, *Association G. Budé. Actes du Congrès de Lyon, 8-13 Septembre 1958*, Paris, Les Belles Lettres, 1960, p. 300-304 ; C. Lévy, « Philosophical Life versus Political Life. An Impossible Choice for Cicero ? », dans W. Nicgorski (éd.), *Cicero's Practical Philosophy*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 2012, p. 58-78.

19. Sur les particularités du passage de Pline cf. R.E. Wolverson, « The Encomium of Cicero in Pliny the Elder », dans C. Henderson (éd.), *Classical Medieval and Renaissance Studies in Honor of Berthold Louis Ullman*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 1964, I, p. 159-164 ainsi que T.T. Travillian, *Pliny the Elder. The Natural History. Book VII*, London, Bloomsbury, 2015, p. 32-33 (sur la syntaxe très elliptique du passage). Pour une étude de l'appréciation littéraire de Cicéron de la

part de César, on lira G. Dobesch, « Caesars Urteil über Ciceros Bedeutung. Gedanken zu Cic. Brut. 253 und Plin. N.h. 7, 117 », *Tyche*, 17, 2002, p. 39-62 (en particulier, p. 51-62).

20. Si tant est que la citation était tirée des *Anticatores* plutôt que de la dédicace du *De analogia* – sur les deux scénarios antagonistes et sur l'avantage tout relatif du second en termes de plausibilité, cf. K. Volk et J.E.G. Zetzler, « Laurel, Tongue and Glory (Cicero, *De consulatu suo* Fr. 6 Soubiran) », *Classical Quarterly*, 65, 2015, p. 213-220 – le tribut de César était d'autant plus significatif qu'il devait se lire dans un contexte passablement critique à l'égard de son destinataire : « quibus omnibus generibus usus est nimis impudenter Caesar contra Catonem meum [César a utilisé sans vergogne tous ces expédients contre mon Caton] » (*Marci Tullii Ciceronis topica*, 94, 166.6-7) écrira Cicéron pour dénoncer les procédés de César dont il célébrait, par ailleurs, les exploits militaires, en particulier l'annexion de la Gaule (cf. *Marci Tullii Ciceronis oratio de provinciis consularibus*, XIII, 15.313- XIV, 16.342). Sur le Cato de Cicéron et sur les *Anticatores* de César (c'est le titre reporté par *Plutarchi vita Caesaris*, 54.6.4) qui ont en commun de ne pas être passés à la postérité, cf. respectivement W. Kierdorf, « Ciceros Cato. Überlegungen zu einer verlorenen Schrift Ciceros », *Rheinisches Museum für Philologie*, 121, 1978, p. 167-184 et H.J. Tschiedel, *Caesars Anticato. Eine Untersuchung der Testimonien und Fragmente*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1981.

21. Au sujet de l'épître augustéenne d'Horace et des appréciations qu'il porte sur les anciens et les archaïsants, d'une part, et les modernes, d'autre part, cf. notamment D. Feeney, « *Una cum scriptore meo*. Poetry, Principate and the Traditions of Literary History in the Epistle to Augustus », dans T. Woodman et D. Feeney, *Traditions and Contexts in the Poetry of Horace*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 172-187.

22. Au sujet de la *rusticitas*, cf. pour commencer A. Wallace-Hadrill, « To Be Roman, Go Greek. Thoughts on Hellenization at Rome », *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, 71, 1998, p. 79-91, de même que – pour une mise en garde contre les dangers de son identification trop rapide d'avec la *latinitas* tout court – F. Dupont, « L'altérité incluse. L'identité romaine dans sa relation à la Grèce », dans F. Dupont et E. Valette-Cagnac (éd.), *Façons de parler grec à Rome*, Paris, Belin, 2005, p. 255-277 (en particulier, p. 270-272), qui reprend, en la développant, une étude du même titre, « Rome ou l'altérité incluse », *Rue Descartes*, 37, 2002, p. 41-54.

23. Quelle que fût la loyauté de Boèce vis-à-vis de l'autorité de Théodoric roi des Goths (dont on a d'ailleurs pu douter à plus d'une reprise, parfois de manière non entièrement dépourvue de vraisemblance : cf. e.g. W. Bark, « Theodoric vs. Boethius. Vindication and Apology », *American Historical Review*, 39, 1944, p. 423-426), il y a tout lieu de croire – au vu des souvenirs amers dont est ponctué le récit de son infortune au début de sa dernière fatigue littéraire (cf. *Anicii Manlii Severini Boethii de consolatione philosophiae*, I, 4, 13.30 - 18.162) – que Boèce ne se faisait guère d'illusions quant au fait que ses efforts visant à contrecarrer la rapacité des profiteurs et autres *palatinae canes* ainsi que – et surtout – son attachement au sénat romain relevaient du baroud d'honneur et de la résistance face aux excès des nouveaux maîtres. Au sujet de la situation politique du temps de Boèce et des rapports de force très inégaux qu'entretenaient le pouvoir goth et le leadership sénatorial, on mentionnera une synthèse récente, à savoir C. Radtki, « The Senate at Rome in Ostrogothic Italy », dans J.J. Arnold, M. Shane Bjornlie et K. Sessa (éd.), *A Companion to Ostrogothic Italy*, Leiden, Brill, 2016, p. 121-146, et quelques lectures essentielles : O. Bertolini, « L'aristocrazia senatoria e il senato di Roma come forza politica sotto i regni di Odoacre e di Teodorico », dans C. Galassi Paluzzi (éd.), *Atti del primo Congresso nazionale di studi romani*, Roma, Istituto di Studi Romani, 1920, I, p. 466-475 ; G.B. Picotti, « Il Senato romano e il processo di Boezio », *Archivio storico italiano*, 15, 1931, p. 205-228 ; J. Moorhead, « Boethius and Romans in Ostrogothic Service », *Historia. Zeitschrift für Alte Geschichte*, 27, 1978, p. 604-612 ; W. Berschin, *Griechisch-lateinisches Mittelalter. Von Hieronymus zu Nikolaus von Kues*, Bern, A. Francke Verlag, 1980 (notamment le cinquième chapitre, consacré à la situation culturelle de l'Italie sous la domination des Goths, p. 97-108) ; H. Castritius, « Korruption im ostgotischen

Italien », dans W. Schuller (éd.), *Korruption im Altertum*, Munich, Oldenbourg, 1982, p. 215-238 ; L. Cracco Ruggini, « Il Senato fra due crisi (III-VI secolo) », dans E. Gabba (éd.), *Il Senato nella Storia. Il Senato nell'età Romana*, Roma, Istituto poligrafico e Zecca dello Stato, I, 1998, p. 223-375).

24. Il est toujours délicat d'assimiler des transmissions dont les itinéraires, les filières ou encore les commanditaires et les destinataires n'ont pas toujours été les mêmes. Il n'en reste pas moins cependant que leur dynamique présente des éléments de continuité (liés, pour l'essentiel, à la traduction et à l'exégèse des textes anciens) qui font de la *translatio studii* quelque chose comme le paradigme médiéval de la transmission du savoir : « nous présupposons ici une certaine conception du Moyen Age et de l'histoire de la philosophie médiévale. On peut la résumer d'une formule, *translatio studiorum* » écrivait Alain de Libera au début de *La querelle des universaux*, Paris, Seuil, 1996, p. 12 reprenant une notion qui lui était déjà chère (on signalera notamment *Penser au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1991, p. 13-14 et, surtout, le rôle régulateur que ce thème joue dans son introduction à *La philosophie médiévale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1993, p. xiii-xvi et p. 1-8) et à laquelle il donnera un développement remarquable par la suite (entre autres, dans « Philosophie médiévale et échanges entre les deux rives de la Méditerranée », dans AAVV, *Les civilisations dans le regard de l'autre*, Paris, Unesco, 2002, p. 29-41 ; « Lost in translation », *La Pensée de midi*, 26, 2008, p. 139-147). Si Alain de Libera demeure le grand spécialiste du phénomène et son théoricien le plus accompli (qu'il suffise de rappeler ici l'utilisation qu'il en a fait dans le démantèlement de mythes historiographiques, parfois tenaces, comme celui de la « crise de la scolastique »), mentionnons deux contributions pionnières à ce dossier : A.G. Jongkees, « *Translatio studii* : les avatars d'un thème médiéval », dans AAVV, *Miscellanea medievalia in memoriam Jan Frederik Niermeyer*, Groningen, Wolters, 1967, p. 41-51 ; E. Jeauneau, *Translatio studii. The Transmission of Learning. A Gilsonian Theme*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1995. Puisque le motif de la *translatio imperii* non seulement fera un retour spectaculaire au Moyen Age dès l'époque carolingienne, mais encore sera étroitement solidaire de celui de la *translatio studii*, évoquons au moins W. Goetz, *Translatio Imperii. Ein Beitrag zur Geschichte des Geschichtsdenkens und der politischen Theorien im Mittelalter und in der frühen Neuzeit*, Tübingen, Mohr, 1958, ainsi que, parmi les travaux plus récents, deux articles d'E. Fenzi, à savoir « *Translatio studii e imperialismo culturale* », dans J. San José Lera (éd.), *La fractura historiografica. Las investigaciones de Edad Media y Renacimiento desde el tercer milenio*, Salamanca, Seminario de Estudios Medievales y Renacentistas, 2008, p. 19-121, de même que « *Translatio studii e translatio imperii. Appunti per un percorso* », *Interfaces*, 1, 2015, p. 170-208.

25.

En adoptant – majoritairement – le paradigme du pillage (ou sa variante deutéronomique, non moins pittoresque, du rapt de la « belle captive »), l'intelligentsia chrétienne n'inventait pas grand-chose, sinon qu'elle appelait à faire main basse sur les trésors du monde gréco-romain au moment de se rendre maître des lieux plutôt qu'au moment de les quitter (*Biblia Hebraica Stuttgartensia*, Shêmot, 3.21-22, 11.2-3 et 12.36).

26. Le dossier des sources a été instruit à maintes reprises : cf. e.g. Z.P. Thundy, « *Sources of Spoliatio Aegyptiorum* », *Annuaire Mediaevale*, 21, 1981, p. 77-90 et G. Folliet, « *La Spoliatio Aegyptiorum* (Exode 3:21-23 ; 11:2-3 ; 12:35-36). Les Interprétations de cette image chez les Pères et autres écrivains ecclésiastiques », *Traditio*, 57, 2002, p. 1-48. Pour une attention tout particulière au domaine de la philosophie, qui demeure l'horizon de cette opération de récupération, cf. le chapitre « Transposition chrétienne de la philosophie » dans le dernier ouvrage de T. Deman, *Le traitement scientifique de la morale chrétienne selon Saint Augustin*, Montréal, Institut d'Etudes médiévales - Paris, Vrin, 1957, p. 51-57.

27.

Tout étrange que cela puisse paraître de prime abord, d'aucuns continuent de lui donner raison et, comme l'a fait P. Griffith, « *Seeking Egyptian Gold. A Fundamental Metaphor for the Christian Intellectual Life*

in a Religiously Diverse Age », *The Cresset*, 63, 2000, p. 5-16, considèrent qu'un tel modèle peut encore inspirer les savants chrétiens du troisième millénaire.

28. La cinquante-troisième des *Aurelii Augustini de diversis quaestionibus octoginta tribus* est justement intitulée « De auro et argento quod Israelitae ab Aegyptiis acceperunt ».

29. De la vaste littérature que le sujet a suscitée, posons quelques points de repère récents pour entamer le mouvement rétrograde du bibliomane, à savoir F. Gasti, « L'oro degli Egizi. Cultura classica e *paideia* cristiana », *Athenaeum*, 80, 1992, p. 311-329, L.E. Frizzell, « "Spoils from Egypt", between Jews and Gnostics », dans W.E. Helleman (éd.), *Hellenization Revisited. Shaping a Christian Response within the Greco-Roman World*, Lanham, University Press of America, 1994, p. 383-394 ; P.F. Beatrice, « The Treasures of the Egyptians. A Chapter in the History of Patristic Exegesis and Late Antique Culture », *Studia Patristica*, 39, 2006, p. 159-183 et, surtout, la monographie de J.S. Allen, *The Despoliation of Egypt in Pre-Rabbinic, Rabbinic and Patristic Traditions*, Leiden, Brill, 2008. Pour le motif de la *spoliatio Aegyptiorum* chez Augustin, cf. plus particulièrement R. Holte, *Béatitude et sagesse. Saint Augustin et le problème de la fin de l'homme dans la philosophie ancienne*, Paris, Etudes augustiniennes, 1962, p. 111-124 L.M.J. Verheijen, « Le *De doctrina christiana* de saint Augustin. Un manuel d'herméneutique et d'expression chrétienne avec, en II 19 (29) 42 (63), une charte fondamentale pour une culture chrétienne », *Augustiniana*, 24, 1974, p. 10-20, C.M. Chin, « The Grammarian's Spoils. *De Doctrina Christiana* and the Contexts of Literary Education », dans K. Pollmann et M. Vessey (éd.), *Augustine and the Disciplines from Cassiciacum to Confessions*, Oxford, Oxford University Press, 2005, p. 167-183 et T. Fuhrer, « "Usus iustus - usus christianus". Augustinus zum "rechten" Umgang mit paganem Bildungswissen », dans C. Mayer, C. Müller et G. Förster (éd.), *Augustinus. Bildung - Wissen - Weisheit*, Würzburg, Echter, 2011, p. 49-68.

30. C'est Boèce lui-même qui rend hommage à Augustin en demandant à Symmaque – auquel le traité est dédié – de considérer quels fruits ont porté les idées que les écrits du bienheureux ont semées dans son esprit : « vobis tamen etiam illud inspiciendum est : an ex beati Augustini scriptis semina rationum aliquos in nos venientia fructus extulerint [il vous faut considérer attentivement si des germes de raisonnements, semés en moi par les écrits du bienheureux Augustin, n'ont pas produit quelques fruits (trad. A. Tisserand, *Boèce. Traités théologiques*, Paris, Flammarion, 2000, p. 139)] » (*Anicii Manlii Severini Boethii de trinitate*, 13, 166.29 - 167.32). Sur Boèce théologien on se référera en premier lieu à la monographie d'A. Tisserand, *Pars Theologica. Logique et théologie chez Boèce*, Paris, Vrin, 2008 ; pour ce qui est de son dialogue avec Augustin, on lira, en plus de la contribution classique de R. Carton, « Le christianisme et l'augustinisme de Boèce », *Revue de philosophie*, 30, 1930, p. 573-659, R.D. Crouse, « *Semina rationum*. St Augustine and Boethius », *Dionysius*, 4, 1980, p. 75-86.

31. Faisant preuve d'un sens aigu de la formule, Boèce a introduit le terme *dequadrivium* pour désigner la division canonique des mathématiques en arithmétique, musique, géométrie et astronomie. Il s'agit – comme on sait – d'une des contributions les plus marquantes de son inventivité lexicale au vocabulaire savant latin : la chose est fort ancienne (au moins aussi ancienne que le curriculum des écoles athéniennes où les enfants apprenaient – si l'on en croit la pique du personnage éponyme dans

Platonis Protagoras, 318d 10 - 318e 5 – les λογισμοί, ἡ ἀστρονομία, ἀγεωμετρία et ἀμουσική

), mais le nom sous lequel tout le Moyen Age la connaît lui a bien été conféré par Boèce. De la vaste littérature sur la préhistoire du

quadrivium

(nous laisserons ici de côté celle, encore plus imposante, consacrée à sa postérité médiévale) on rappellera au moins P.

Rajna, « Le denominazione *Trivium Quadrivium* », *Studi medievali*, 1, 1928, p. 4-36

; l'appendice « The Origin of the Quadrivium » dans P. Merlan, *From Platonism to Neoplatonism*

, La Haye, M. Nijhoff, 1953, p. 78-85 ; L. Obertello, « Boezio, le scienze del quadrivio e la cultura medievale », *Atti dell'Accademia Ligure di Scienze e Lettere*, 28, 1971, p. 152-170 ;

R. Giaccone, « Arti liberali e classificazione delle scienze. L'esempio di Boezio e Cassiodoro », *Aevum*, 48 1974, p. 58-72 ; P. Ferrarino, « "Quadrivium" (Quadrivio di sei arti ? - La caverna platonica) », *Atti del Congresso internazionale di studi Varroniani*, Rieti, Centro di studi varroniani, 1976, II, p. 359-364 ; U. Pizzani, « Il quadrivium boeziano e i suoi problemi », dans L. Obertello (éd.), *Atti del Congresso internazionale di studi boeziani*, Roma, Herder, 1981, p. 211-226 ; J.-Y. Guillaumin, « Le terme quadrivium de Boèce et ses aspects moraux », *L'antiquité classique*, 59, 1990, p. 139-148.

32. Les prologues de Nicomaque et de ses exégètes ont été mis en perspective par J. Mansfeld, *Prolegomena Mathematica from Apollonius of Perga to Late Neoplatonism*

, Leiden, Brill, 1998, p. 82-91 (qui omet, cependant, toute référence à Boèce !) auquel on se reportera pour les premiers éléments de bibliographie primaire et secondaire ; signalons seulement, ici, la nouvelle édition, traduction (et réhabilitation !) de la partie « nicomaquienne »

de la somme pythagoricienne de Jamblique

(*Iamblich in Nicomachi arithmetica*, N. Vinel (éd.), Pisa, Fabrizio Serra editore, 2014

), ainsi que la traduction italienne du commentaire de Jean Philopon (G.R. Giardina,

Giovanni Filopono matematico tra neopitagorismo e neoplatonismo. Commentario alla

Introduzione aritmetica di Nicomaco di Gerasa, Catania, CUECM, 1999

). Pour une première reconnaissance des rapports entre Boèce et cette tradition des mathématiques grecques demeure fondamentale la section « Boethius and Nichomachus »

(rédigée par F.E. Robbins) de l'Introduction, « *Studies in Greek Mathematics* » (p. 132-137), à

M.L. D'Ooge,

Nicomachus of Gerasa. Introduction to Arithmetic

, New York, MacMillan, 1926 ; on se référera aussi à G. d'Onofrio, *Fons scientiae*.

La dialettica nell'Occidente tardo-antico, Napoli, Liguori, 1986

, p. 125-135, de même qu'à deux études préparatoires de l'éditeur du traité de Boèce, à savoir, J.-Y. Guillaumin, « Le statut des mathématiques chez Boèce »,

Revue des Etudes Anciennes, 92, 1990, p. 121-126 et « La structure du chapitre 1.4 de l'

Institution Arithmétique de Boèce et le cours d'Ammonios sur Nicomaque »,

Revue d'histoire des sciences

, 47, 1994, p. 249-258, ainsi qu'à M. Federspiel, « Sur un théorème de Jamblique (*In Nic.*

, 52.28 - 55.5) et de Boèce (*Instit. Mus.*, II, 9) », *Les études classiques*, 69, 2001, p. 141-170 et

P. Paolucci, « Boezio traduttore di Nicomaco nel *De institutione arithmetica* », *Athenaeum*

, 1, 2005, p. 227-242.

33. *Anicii Manlii Severini Boethii de institutione arithmetica*, I, 8, 8.25 - 11.2. Cf.

Asclepii in Nicomachi Geraseni Pythagorei introductionem commentaria, 33, 30.20-79 et

Ioannis Philoponi in Nicomachi introductionem arithmetica commentarii, 34.13-49.

34. S

ur le système tardo-antique des arts libéraux et leur subordination à la philosophie, on lira au moins les monographies de

F. Kühnert, *Allgemeinbildung und Fachbildung in der Antike*, Berlin, Akademik Verlag, 1961 et d'

I. Hadot, *Arts libéraux et philosophie dans la pensée antique*, Paris, Etudes Augustiniennes, 1984 (en particulier, p. 68-69 et 206-207) et, concernant plus particulièrement Boèce, les essais rassemblés

par M. Masi, *Boethius and the Liberal Arts*, Berne, Peter Lang, 1981.

35. Cf. e.g. *Anicii Manlii Severini Boethii de hypotheticis syllogismis*, I, 1, 205.1-2 : « cum in omnibus philosophiae disciplinis ediscendis atque tractandis summum in vita positum solamen existimem, etc. [comme, à mon sens, apprendre et pratiquer toutes les disciplines philosophiques constitue le plus grand confort dans notre vie, etc.] ».

36. Quel que soit son degré de familiarité avec la scolastique tardo-antique, le lecteur ne sera pas surpris de découvrir que c'est au même endroit - à savoir dans les prolégomènes à l'exégèse de l'*Εἰσαγωγή* de Porphyre - que les commentateurs de l'Antiquité tardive se livrent à cette figure obligée de leur programme qui consiste à expliquer ce qu'est la philosophie en général (de la très

vaste littérature consacrée aux *schēmata eisagōgika* on retiendra tout particulièrement, pour l'attention qu'ils portent à Boèce : E.A. Quain, « The Medieval *Accessus ad Auctores* », *Traditio*, 3, 1945, p. 243-256, M. Plezia, *De commentariis isagogicis*, Cracovie, Polska Academia Umiejtnosci, 1949, p. 9-30 et, surtout, C. Militello, *I Commentari all'Isagoge di Porfirio tra V e VI secolo*, Acireale, Bonanno editore, 2010, p. 53-84). La définition étymologique de la philosophie – « est enim philosophia amor et studium et amicitia quodammodo sapientiae [la philosophie est l'amour pour, l'étude de et, en quelque sorte, l'attachement à la sagesse] » (*Anicii Manlii Severini Boethii in Isagogen Porphyrii commentum. Editio prima*, I, 3, 7.12-13) – que Boèce adopte ne présente aucune nouveauté. Comme G. d'Onofrio, « La scala ricamata. La *Philosophiae Divisio* di Severino Boezio, tra essere e conoscere », dans G. d'Onofrio (éd.), *La divisione della filosofia e le sue ragioni. Lettura di testi medievali (VI-XIII secolo)*, Avagliano, Cava de' Tirreni, 2001, p. 34 l'a montré textes à la main, on peut faire remonter l'idée que la philosophie est l'étude de (*studium*), l'amour pour (*amor*), ou encore l'aspiration à (*adfectatio*) la sagesse à Cicéron, Sénèque et Augustin. Il s'agit, en effet, comme le rappelle A. Galonnier, « Le statut contrasté de la philosophie chez Boèce », *Archives d'Histoire Doctrinale et Littéraire du Moyen Âge*, 67, 2000, p. 52, d'un « truisme sans âge, ne serait-ce qu'en raison de ce qu'il correspond à la simple transposition latine du terme grec ». C'est donc plutôt du côté de la conception de la *sapientia* dont la philosophie est la passion qu'il convient de se tourner pour saisir la spécificité de la philosophie chez Boèce (le problème est abordé de manière thématique dans G. d'Onofrio, « “Cernens omnia notio” (*Cons.*, V, iv, 17). Boezio e il mutamento dei modelli epistemologico-conoscitivi fra tarda antichità e alto medioevo », dans M.L. Silvestre et M. Squillante (éd.), *Mutatio rerum. Letteratura Filosofia Scienza tra tardo antico e altomedioevo*, Napoli, La Città del Sole, 1997, p. 185-218). De fait, immédiatement après avoir rappelé sa définition, Boèce enchaîne : « sapientiae vero non huius quae in artibus quibusdam et in aliqua fabrilis scientia notitiaque versatur, sed illius sapientiae, quae nullius indigens, vivax mens, et sola rerum primaeva ratio est [*<amour pour, étude de et attachement à>* la sagesse qui n'est pas celle qui préside à l'un des arts ou à l'un des savoirs techniques, mais de la sagesse qui, n'ayant besoin de rien, est l'intelligence vivante, principe unique et primordial des choses] » (*Anicii Manlii Severini Boethii in Isagogen Porphyrii commentum. Editio prima*, I, 3, 7.13-16). D'où l'inflexion ultimement théologique que la philosophie de Boèce et celle des commentateurs se trouvent partager, chez les uns dans les termes d'une assimilation de l'homme au divin tant dans la sphère de la contemplation que dans celle de l'action (cf. *Ammonii in Porphyrii Isagogen*, 3.7-9, 13-14 et 16-19 : « ἔστι δὲ καὶ τοιοῦτος ὀρισμὸς ἀπὸ τοῦ τέλους ὁ λέγων “φιλοσοφία ἐστὶ ὁμοίωσις θεῷ κατὰ τὸ δυνατόν ἀνθρώπῳ”. οὕτω γὰρ ὁ Πλάτων ὠρίσατο. ὁ γὰρ θεὸς διττὰς ἔχει τὰς ἐνεργείας, τὰς μὲν γνωστικὰς, καθ' ἃς τὰ πάντα γινώσκει, [...], τὰς δὲ προνοητικὰς τῶν καταδεεστέρων, καθ' ἃς τοῦ κόσμου ὅλου προνοεῖται, [...]. ὁ δὲ φιλόσοφος κατ' ἄμφω βούλεται ἐξομοιοῦν ἑαυτὸν τῷ θεῷ· βούλεται γὰρ καὶ θεωρητῆς εἶναι τῶν πάντων (πάντα γὰρ ἐπισκέπτεται), καὶ μέντοι καὶ πρόνοιαν τῶν καταδεεστέρων ποιεῖται (ὁ γὰρ τοι πολιτικὸς φιλόσοφος δικάζει καὶ νόμους τίθεισιν)· ὥστε εἰκότως ἡ φιλοσοφία ὁμοίωσις ἐστὶ θεῷ [il y a aussi cette définition de la philosophie qui s'énonce à partir de sa finalité : “la philosophie est une assimilation au divin pour autant que la nature humaine en est capable”. C'est ainsi que Platon définissait la philosophie. De fait, deux types d'actes appartiennent au dieu : l'un a trait à la connaissance et c'est par son biais que le dieu connaît tout. (...). L'autre a trait à la providence au sujet des choses d'ici-bas et c'est par son biais que le dieu prévoit tout ce qui se passe dans l'univers. (...). Le philosophe s'efforce de s'assimiler au dieu aussi bien dans un cas que dans l'autre : il s'efforce de connaître toutes choses (de fait, il étudie tout) et il s'efforce de prévoir à l'avance ce qui se passe dans le monde ici-bas (de fait, le philosophe politique établit les normes de la justice et arrête les lois. C'est donc à juste titre que la philosophie est une assimilation au divin] »), chez l'autre, dans les termes d'une proximité qui confère à l'homme une valeur divine, à ses pensées leur vérité et à ses actions leur probité (cf. *Anicii Manlii Severini Boethii in Isagogen Porphyrii commentum. Editio prima*, I, 3, 7.16-23 : « est autem hic amor sapientiae intellegentis

animi ab illa pura sapientia illuminatio et quodammodo ad se ipsam retractio atque advocatio, ut videatur studium sapientiae studium divinitatis et purae mentis illius amicitia. Haec igitur sapientia cuncto equidem animarum generi meritum suae divinitatis imponit et ad propriam naturae vim puritatemque reducit. Hinc nascitur speculationum cogitationumque veritas et sancta puraque actuum castimonia [cet amour de la sagesse est aussi une illumination de l'âme intellectuelle par cette pure sagesse et, en quelque sorte, un retrait en soi-même et un appel. L'effort en vue de la sagesse paraît ainsi coïncider avec celui qui est en vue de la divinité et de l'amitié de son esprit pur. Cette sagesse confère donc à ce genre d'âme tout entier le mérite de sa divinité et l'amène à la puissance et à la pureté propres à sa nature. De là surgissent la vérité des pensées spéculatives ainsi que la sainte et pure chasteté des actions] ». Il est intéressant de remarquer que cette proximité de vues se trahit jusque dans le choix lui-même des mots que Boèce utilise pour désigner les objets de la philosophie et ses divisions, mots que Boèce a tantôt laissé en Grec, tantôt forgés lui-même (cf. respectivement *Anicii Manlii Severini Boethii in Isagogen Porphyrii commentum. Editio prima*, I, 3, 8.13-19 : « est enim intellectibile quod unum atque idem per se in propria semper divinitate consistens nullis umquam sensibus sed sola tantum mente intellectuque capitur. Quae res ad speculationem dei atque ad animi incorporalitem considerationemque verae philosophiae indagazione componitur : quam partem Graeci θεολογίαν nominant [est intelligible ce dont l'unité et l'identité à soi dans son éternelle divinité ne se laisse saisir que par l'esprit et l'intellect et jamais par les sens. De telles réalités que contemple le dieu et la réflexion de l'âme dégagée de tout lien avec la corporéité fournissent sa matière à l'investigation de cette partie de la vraie philosophie que les Grecs appellent θεολογίαν] » et 8.9-13 : « tunc interpellavit Fabius miratusque est, quid hoc novi sermonis esset, quod unam speculativae partem intellectibilem nominassem. νοητά, inquam, quoniam Latino sermone numquam dictum repperi, intellectibilia egomet mea verbi compositione vocavi [Fabius m'arrêta alors, surpris par l'expression inédite "intellectuelle" que j'avais employé pour désigner l'une des parties de la philosophie spéculative. Puisque νοητά, dis-je, n'a pas d'équivalents connus en Latin, je l'ai rendu par une expression que j'ai forgée moi-même] »).

37. Cf. G. d'Onofrio, « Boezio filosofo », dans A. Galonnier (éd.), *Boèce ou la chaîne des savoirs*, Leuven, Peeters, 2003, p. 393, note 25.

38. Cf. *Anicii Manlii Severini Boethii de consolatione philosophiae*, II, 3, 8, 35.24-32, que nous lisons dans le droit fil de l'interprétation proposée par S. Ebbesen, « Boethius on the Metaphysics of Words », dans A. Galonnier (éd.), *Boèce ou la chaîne des savoirs*, Leuven, Peeters, 2003, p. 257.

39. Au sujet du mépris de Proclus pour l'enseignement de la rhétorique, on peut se reporter à un passage de *Marini Proclus sive de felicitate*, 11, 13.1-4 (« ὑπερφρονήσας δὲ κἀνταῦθα τῶν ῥητορικῶν διατριβῶν, καίτοι περιμάχητος τοῖς ῥητορικοῖς γενόμενος, ὡς δὴ καὶ ἐπ' αὐτὸ τοῦτο ἦκων, ἐντυγχάνει πρῶτω τῶν φιλοσόφων Συριανῶ τῷ Φιλοξένου [ayant dédaigné, à Athènes aussi, les écoles de rhétorique, bien qu'il fût vivement sollicité par les élèves des rhéteurs, comme s'il n'était venu que pour étudier la rhétorique, Proclus vient trouver, en premier, parmi les professeurs de philosophie, Syrianus fils de Philoxène (trad. H.D. Saffrey et A.-P. Segonds, *Marinus. Proclus ou sur le bonheur*, Paris, Les Belles Lettres, 2001, p. 13)] »). Damascius, qui partagera le même choix de style de vie philosophique, aura lui aussi une piètre opinion de la rhétorique, comme il ressort d'un fragment autobiographique de son *Histoire philosophique* : « ὡς ἡ ἀσχολία τοῦ ῥητορεῦναι δεινῆ, στρέφουσα μὲν περὶ στόμα καὶ γλῶτταν τὴν ὅλην μου σπουδῆν, ἀποστρέφουσα δὲ τῆς ψυχῆς καὶ τῶν ἀποκαθαιρόντων αὐτὴν μακαρίων τε καὶ θεοφιλῶν ἀκουσμάτων. Ταῦτα δ' ἐννοῶν, φησὶν ὁ συγγραφεὺς, ἐνίστε διεκοπτόμην τῶν ῥητορικῶν ἐξηγήσεων [car l'étude de l'art oratoire m'était dure : elle concentrait toute mon attention sur ma bouche et sur ma langue et elle la détournait de mon âme et des enseignements bienheureux et divins qui la purifient. Ces réflexions, dit l'auteur, m'arrachaient de temps à autre des commentaires des rhéteurs (trad. R. Henry, *Photius. Bibliothèque (Codices 242-245)*, Paris, Les Belles Lettres, 1971, p. 43)] » (*Damascii historia philosophica*, 137b). A en croire ce même Damascius,

dernier diadoque de l'École d'Athènes, cela fut tout aussi bien le cas de son maître Isidore qui se serait, de plus, exprimé sur le sujet dans des termes où les mots, les pensées et les choses se trouvent dans un rapport de dépendance les uns par rapport aux autres qui n'est pas sans évoquer le souci du concret qui se dégage de [T15]: « καὶ μὴν καὶ ἐν ταῖς ἐξηγήσεσιν ἐνδεέστερος τῷ λόγῳ ἢ ὥστε ἐρμηνεύειν τὰ δοκοῦντα ἀποχρώντως. Οὐ μὴν οὐδὲ ἐνταῦθα ἀβοήθητος ἦν ὑπὸ τῆς φύσεως καὶ τῆς ἄλλης μελέτης, ἀλλὰ κατεβάλλετο μὲν σπουδῆν πρὸς τὴν σαφήνειαν, τὴν δὲ τῶν ὀνομάτων εὐρυθμίαν ἀφιεῖς ἑτέροις, πρὸς ἐπίδειξιν εἶχετο τῶν πραγμάτων, οὐ λόγους τὸ πλεόν ἢ νοήσεις φθεγγόμενος, οὐδὲ νοήσεις μᾶλλον ἢ τὰς οὐσίας αὐτῶν τῶν πραγμάτων ἄγων εἰς φῶς [d'ailleurs, dans ses commentaires, il parlait trop peu pour expliquer suffisamment ses opinions. Pourtant, dans ce domaine-là non plus, il ne manquait pas de dons naturels ni de pratique ; mais il mettait tous ses soins à la poursuite de la clarté et, laissant à d'autres les heureux agencements de mots, il s'attachait à mettre les faits en relief et, le plus souvent, ce n'étaient pas des phrases qu'il faisait entendre mais des pensées et encore moins des pensées que les essences mêmes des choses qu'il mettait en lumière (trad. R. Henry, *Photius. Bibliothèque (Codices 242-245)*, p. 49)] » (*Damascii historia philosophica*, 37d). Pour une première approche de la place de la rhétorique dans l'univers intellectuel des maîtres néoplatoniciens, on consultera l'étude récente de D. Caluori, « Rhetoric and Platonism in Fifth-Century Athens », dans R.C. Fowler (éd.), *Plato in the Third Sophistic*, Berlin, Walter de Gruyter, 2014, p. 57-72.

40. On a remarqué – à juste titre – que le recours constant de Cicéron à des exemples tirés de la sphère juridique est tendanciellement évacué dans le commentaire de Boèce (cf. F. Mariani Zini, « Les topiques oubliés de Cicéron », dans J. Biard et F. Mariani Zini (éd.), *Les Lieux de l'argumentation. Histoire du syllogisme topique d'Aristote à Leibniz*, Turnhout, Brepols, 2009, p. 78).

41. Il n'est pas – a priori – très plausible de parler d'oubli plutôt que de rejet, comme le fait F. Mariani Zini, « Les topiques oubliés de Cicéron », *passim*. De fait, il s'agit bel et bien d'un parti pris que Boèce est prêt à défendre contre la susceptibilité traditionnelle d'une partie au moins de ses lecteurs. (Sans tenir leur avis en grande estime, Boèce est néanmoins prêt à leur reconnaître un certain pouvoir de nuisance). Il s'excuse même d'avoir été trop sobre dans son exposé, de peur d'encourir leur querulence, comme on peut le lire immédiatement après [T15], à savoir : « quae longe aliter de his ipsis in proprio sapientium tractatu disputare solet, neque ita cursim ut nos. Quae si, ut in illorum libris solet, prolixius disserenda sumpsissem, quis ferret insolentium hominum temeritatem profectus suos culpae volentium [quibus profectibus proficerent], si studiosi potius quam querili esse mallent ? Sed his contentioneibus neque antiqua caruit aetas, nec nos ita delicati sumus, ut quibus patientia doctissimorum hominum saepius obstitit, ferre nolimus, dum et pluribus prodesse possimus et sapientium iudicia consequamur. Ad quem finem hic noster labor et totius operis summa contendit [alors que nous expédions ces matières rapidement, elles sont au contraire traitées de manière bien différente par les savants dans leurs écrits. Mais si j'en avais fait autant et que j'avais développé ces points à la façon des auteurs que je viens d'évoquer, qui aurait pu supporter l'outrecuidance de ces hommes arrogants qui accusent volontiers leur progrès si tant est qu'ils préfèrent s'instruire plutôt que râler ? Or, l'époque ancienne n'était pas non plus à l'abri de ces dissensions et non ne sommes pas délicats au point de ne pas pouvoir supporter ce que la patience d'hommes très sages a souvent souffert, du moins aussi longtemps que nous pouvons nous rendre utiles à nos lecteurs et que nous suivons l'opinion des sages. Tel est l'objectif de nos efforts et ce vers quoi tend notre ouvrage tout entier] » (*Anicii Manlii Severini Boethii in Ciceronis topica commentarium*, VI, 377.26-35). Il n'est pas aisé d'identifier précisément les cercles de lettrés qui pouvaient se cambrer face aux nouveautés « grecques » de Boèce. Une première piste – à creuser – est celle que suggérait déjà P. Riché, *Education et culture dans l'Occident barbare. VIe-VIIIe siècles*, Paris, Seuil, 1962, p. 65-68 (reprise dans P. Riché, *Les écoles et l'enseignement dans l'Occident chrétien de la fin du Ve siècle au milieu du XIe siècle*, Paris, Aubier-Montaigne, 1979, p. 14-16), à savoir la rivalité – qui a marqué,

dans une certaine mesure au moins, le contexte socio-culturel de l'époque – entre « d'un côté, le cercle du sénateur Faustus, de l'autre, celui du sénateur Symmaque ».

42. La postérité de la topique de Boèce est un chapitre de logique médiévale qui a passionné les spécialistes. N.J. Green-Pedersen, *The Tradition of the Topics in the Middle Ages*, München, Philosophia Verlag, 1984 demeure le point de départ incontournable pour étudier l'histoire du corpus afférant (l'aficionado, tout comme le simple curieux, trouveront dans « The Topics in Medieval Logic », *Argumentation*, 1, 1987, p. 407-417 du même auteur une synthèse de première main de l'évolution de ce corpus). Les études que S. Ebbesen a consacrées à la théorie médiévale des lieux comptent parmi ses meilleurs millésimes (« The Theory of loci in Antiquity and the Middle Ages », dans K. Jacobi (éd.), *Argumentationstheorie. Scholastische Forschungen zu den logischen und semantischen Regeln korrekten Folgerns*, Leiden, Brill, 1993, p. 15-39, en particulier, porte sur l'évolution à laquelle nous faisons allusion ici). Pour avoir traduit en Anglais aussi bien le commentaire de Boèce aux *Topiques* de Cicéron que son opuscule sur les différences topiques (E. Stump, *Boethius' de topicis differentiis*, Ithaca, Cornell University Press, 1978 et E. Stump, *Boethius' in Ciceronis topica*, Ithaca, Cornell University Press, 1988), E. Stump s'avère un guide précieux (cf. « Boethius' Theory of topics and its Place in Early Scholastic Logic », dans L. Obertello (éd.), *Atti del Congresso internazionale di studi boeziani*, Roma, Herder, 1981, p. 249-262 et « Topics. Their development and absorption into consequences », dans N. Kretzmann, A. Kenny et J. Pinborg (éd.), *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy. From the Rediscovery of Aristotle to the Disintegration of Scholasticism (1100-1600)*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, p. 273-299, ainsi que E. Stump, *Dialectic and its Place in the Development of Medieval Logic*, Ithaca, Cornell University Press, 1989, p. 31-56). L'étude pionnière de J. Pinborg, « Topik und Syllogistik im Mittelalter », dans F. Hoffmann, L. Scheffczyk et K. Feiereis (éd.), *Sapienter ordinare*, Leipzig, Sankt Benno Verlag, 1969, p. 157-178 présente – comme c'est toujours le cas avec Jan Pinborg – un intérêt qui est tout sauf d'antiquaire. On peut dire la même chose d'O. Bird, « The Formalizing of the Topics in Mediaeval Logic », *Notre Dame Journal of Formal Logic*, 1, 1960, p. 138-149 et de M.C. Leff, « Boethius and the History of Medieval Rhetoric », *Central States Speech Journal*, 25.2, 1974, p. 135-141 (dont on lira aussi « The Logician's Rhetoric : Boethius, *De differentiis topicis*, Book IV », dans J.J. Murphy (éd.), *Medieval Eloquence. Studies in the Theory and Practice of Medieval Rhetoric*, Berkeley, University of California Press, 1978, p. 3-24).

43. Il est dès lors tout à fait naturel que la rhétorique soit ramenée à la portion congrue. De fait, comme le signale Boèce de manière on ne peut plus explicite (cf. *e.g.* *Anicii Manlii Severini Boethii de topicis differentiis*, I, 5, 9.18 - 10.10, IV, 1, 71.14 - 72.6 et IV, 11-12, 90.25 - 92.9), la rhétorique reçoit de la dialectique les lieux dont elle se sert pour régler des questions dont l'intérêt est purement contingent, en ce qu'il dépend de toute une série de circonstances extrinsèques (liées aux personnes, aux lieux, au temps, aux événements débattus, aux sujets traités, etc.).

44. Il est assez manifeste qu'en [T15] la polysémie de la « fides », fort riche chez Cicéron, où elle couvrait – pour reprendre le relevé de F. Mariani Zini, « Crédibilité, croyance, confiance, Le legs de la tradition romaine », *Revue de métaphysique et de morale*, 66, 2010, p. 181 – « croyance, crédibilité, confiance, crédit, loyauté, attestation, certitude », se fixe sur ce dernier terme, celui de la certitude épistémique.

45. Une citation – dit-on – vaut mille mots... encore faut-il bien la choisir. Ce devait être le sentiment du réviseur ancien des *Institutions* de Cassiodore (l'auteur de la *recensio secunda*) chez qui on ne trouve pas de trace des sections 15 et 16 du chapitre trois (« de dialectica ») du deuxième livre (« saecularium litterarum ») où Cassiodore – peut-être bien, comme le suggère P. Hadot, *Marius Victorinus. Recherches sur sa vie et ses œuvres*, Paris, Etudes augustiniennes, 1971, p. 125, s'inspirant du commentaire de Marius Victorinus – empruntait quelques généralités aux *Topiques* de Cicéron. Il leur a substitué, entre autres passages de l'opuscule sur les différences topiques mais en le reprenant mot-à-mot, le propos de Boèce qui amarre le raisonnement topique aux principes de la démonstration : « restat nunc quid sit locus aperire. Locus namque

est, ut M. Tullio placet, argumenti sedes. Cuius definitionis quae sit vis, paucis absolvam. Argumenti enim sedes partim maxima propositio intelligi potest, partim propositionis maximae differentia. Nam cum sint aliae propositiones, quae cum per se notae sint, tum nihil ulterius habeant, quo demonstrantur, atque hae maxime et principales vocentur, sintque aliae quarum fidem primae ac maximae suppleant propositiones, necesse est ut omnium, quae dubitantur, illae antiquissimam teneant probationem, quae ita aliis fidem facere possint, ut ipsis nihil queat notius inveniri. Nam si argumentum est, quod rei dubiae faciat fidem idque notius ac probabilius esse oportet, quam illud quod probatur, necesse est ut argumentis omnibus illa maximam [26] fidem tribuant, quae ita per se nota sunt, ut aliena probatione non egeant. Sed huiusmodi propositio aliquotiens quidem intra argumenti ambitum continetur, aliquotiens vero extra posita, argumenti vires supplet ac perficit [il nous reste à expliquer ce qu'est un lieu. Or, comme le veut Cicéron, un lieu est la matrice d'un argument. J'expliquerai brièvement quel est le sens de cette définition : on peut entendre la matrice d'un argument tantôt comme un axiome, tantôt comme sa différence. Il y a des propositions connues en vertu d'elles-mêmes, qui ne dépendent d'aucune autre au moyen de laquelle on les démontrerait. On appelle ces propositions axiomatiques et fondamentales. Il y a aussi d'autres propositions dont la crédibilité repose sur celles que l'on a évoquées en premier, à savoir les propositions axiomatiques. Il est dès lors nécessaire que, de toutes les propositions que l'on peut discuter, les axiomes soient les tout premiers à être validés, afin qu'ils puissent fonder la crédibilité des autres propositions et qu'il ne soit possible de découvrir rien qui soit plus connu qu'eux. Aussi, si un argument est ce qui produit de l'assurance concernant quelque chose dont on peut douter, il faut qu'il soit plus connu et plus crédible que ce que l'on prouve par son biais. Il est dès lors nécessaire que tous les arguments soient maximalelement tributaires des propositions qui sont connues par elles-mêmes et qui ne nécessitent pas d'être prouvées au moyen d'autres arguments. Une proposition de telle nature, c'est-à-dire un axiome, parfois fait partie de l'argument, parfois est présupposé par l'argument qu'elle complète et lui confère sa force de l'extérieur] (*Anicii Manlii Severini Boethii de topicis differentiis*, II, 3, 25.7 - 26.4).

46. On a entrepris de prouver cette hypothèse à plus d'une reprise. La démonstration qu'on lira dans le chapitre « Axiomatic Topic » de S. Ebbesen, *Commentators and Commentaries on Aristotle's Sophistici Elenchi*, Leiden, Brill, 1981, I, p. 106-126 est exemplaire (cf. aussi la section « The Theory of Inference in the Literature on the Topics », dans S. Ebbesen, « Ancient Scholastic Logic as the Source of Medieval Scholastic Logic », dans N. Kretzmann, A. Kenny et J. Pinborg (éd.), *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy. From the Rediscovery of Aristotle to the Disintegration of Scholasticism (1100-1600)*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, p. 111-118) et s'illustre par son sens de la formule (que nous lui avons d'ailleurs empruntée). Elle a cela de captivant qu'elle repose sur un recoupement de la tradition arabe (en l'espèce du commentaire moyen d'Averroès aux *Topiques* d'Aristote) et latine (le commentaire de Boèce à Cicéron et son traité sur les différences topiques). On lira les textes en Arabe rassemblés et traduits par A. Hasnawi, « Boèce, Averroès et Abu al-Barakat al-Baghdadi, témoins des écrits de Themistius sur les *Topiques* d'Aristote », *Arabic Sciences and Philosophy*, 17, 2007, p. 234-265 (cf. notamment T.1, p. 235, tiré du commentaire dit « moyen » d'Averroès aux *Topica* d'Aristote, *Averrois Cordubensis Commentarium medium in Aristotelis topica*, 62.9-10 : « quant à Themistius, il affirme que le lieu est la prémisse universelle qui est la plus appropriée au syllogisme. Et il affirme que la prémisse qui a cette caractéristique tantôt est utilisée elle-même dans le syllogisme, et tantôt c'est sa signification et sa force qui sont utilisées ») et les textes Latins dans E. Stump, « Boethius' Works on the *Topics* », *Vivarium*, 12, 1974, p. 77-93 qui – peut-être à la suite d'une suggestion de C. Prantl, *Geschichte der Logik im Abendlande*, Leipzig, Hirzel, 1855, I, p. 641, note 96 – les a rapprochés la première (cf. notamment *Anicii Manlii Severini Boethii de topicis differentiis*, II, 3, 27.7-9 et 26.2-4 : « universales et maximae propositiones loci dictae sunt, quoniam ipsae sunt quae continent ceteras propositiones et per eas fit consequens et rata conclusio. [...] Sed huiusmodi propositio

aliquotiens quidem intra argumenti ambitum continetur, aliquotiens vero extra posita argumenti vires supplet ac perficit [on appelle “lieux” les propositions universelles et axiomatiques du fait qu’elles contiennent les autres propositions dont la conclusion découle et est validé à partir des premières. (...). Une proposition de telle nature, c’est-à-dire un axiome, parfois fait partie de l’argument, parfois est présupposé par l’argument qu’elle complète et lui confère sa force de l’extérieur] »).

47. Pour autant qu’il soit possible d’en reconstituer les vestiges, comme l’a fait – minutieusement – P. Hadot, *Marius Victorinus. Recherches sur sa vie et ses œuvres*, Paris, Etudes augustiniennes, 1971, p. 115-141 et 313-321 en recoupant les témoignages de Martianus Capella, Boèce et Cassiodore, tel semble bien avoir été le cas du commentaire de Marius Victorinus, aujourd’hui perdu.

48. Lorsque Cicéron fait vibrer la corde patriotique, ce que les Romains n’ont pas inventé tout court, ils l’ont amélioré, pour peu qu’ils l’aient trouvé à leur goût bien entendu : « cum omnium artium quae ad rectam vivendi viam pertinerent, ratio et studio sapientiae quae philosophia dicitur contineretur, hoc mihi Latinis litteris inlustrandum putavi, non quia philosophia Graecis et litteris et doctoribus percipi non posset, sed meum semper iudicium fuit omnia nostros aut invenisse per se sapientius quam Graecos aut accepta ab illis fecisse meliora, [comme la théorie et l’enseignement de toutes les doctrines qui traitent des règles de vie font partie de l’étude de la sagesse, appelée philosophie, j’ai pensé que je devais exposer ces questions en latin : non que la philosophie ne puisse être abordée dans des textes grecs et auprès de maîtres grecs, mais j’ai toujours estimé que nous autres, Romains, dans nos créations propres, avons montré davantage de sagesse que les Grecs ; quant à l’héritage qu’ils nous ont légué, du moins pour ce que nous avons jugé digne de nos efforts, nous l’avons perfectionné (trad. M.-D. Joffre, « La version latine au Baccalauréat », *Vita Latina*, 121, 1991, p. 44)] » (*Marci Tullii Ciceronis tusculanae disputationes*, I, 1).

49. Cicéron – qui était bien placé pour le savoir (cf. *Marci Tullii Ciceronis epistulae ad familiares*, I, 1, 28 : « non enim me hoc iam dicere pudebit, praesertim in ea vita atque iis rebus gestis in quibus non potest residere inertiae aut levitatis ulla suspicio, nos ea quae consecuti simus iis studiis et artibus esse adeptos quae sint nobis Graeciae monumentis disciplinisque tradita [de fait à cette heure je ne rougis pas de dire, surtout fort de la vie que je mène et de l’action que j’ai conduite, où ne peut subsister aucun soupçon de paresse ou de légèreté, que tout ce que nous avons obtenu nous l’avons atteint grâce aux études et aux arts qui nous ont été transmis par les œuvres et les enseignements de la Grèce (trad. F. Prost, *Cicéron. Lettres à Quintus*, 1 et 2, <http://www.tulliana.eu/>)] ») – écrivait dans la première des deux lettres qu’il adressait à son frère Quintus au moment où le gouvernement de la Grèce était l’une des prérogatives de son office : « cum vero ei generi hominum praesimus non modo in quo ipsa sit sed etiam a quo ad alios pervenisse putetur humanitas, certe iis eam potissimum tribuere debemus, a quibus accepimus [puisque nous gouvernons non seulement une race d’hommes chez qui se trouve la civilisation, mais celle à partir de laquelle on pense que la civilisation est parvenue aux autres, c’est assurément à ces hommes entre tous que nous avons le devoir de rapporter les fruits de cette civilisation que nous avons reçue d’eux (trad. F. Prost, *Cicéron. Lettres à Quintus*, 1 et 2)] » (*Marci Tullii Ciceronis epistulae ad familiares*, I, 1, 27). Sur le bilan du proconsulat du frère cadet de Cicéron – peut-être bien moins médiocre que ce que l’on a pu croire (cf., e.g., T.P. Wiseman, « The Ambitions of Q. Cicero », *Journal of Roman Studies*, 56, 1966, p. 118-125) – on se référera à A.H. Mamoojee, « Le proconsulat de Q. Cicéron en Asie », *Echos du monde classique*, 13, 1994, p. 23-50. Pour ce qui est de l’attitude à la fois critique (dans la deuxième lettre) et apologétique (dans la première) de l’aîné (Marcus Tullius lui-même), on lira F. Prost, « Quintus Cicéron tyran d’Asie ? », dans L. Boulègue, H. Casanova-Robin et C. Lévy (éd.), *Le Tyran et sa postérité dans la littérature latine de l’Antiquité à la Renaissance*, Paris, Garnier, 2013, p. 69-85, ainsi que – dans une perspective plus spéculative – « La réprobation dans les deux premières lettres de Cicéron à son frère Quintus, gouverneur d’Asie. Une comparaison avec Plutarque, *Comment distinguer l’ami du flatteur* », dans A. Queyrel Bottineau

(éd.), *La représentation négative de l'autre dans l'antiquité. Hostilité, réprobation, dépréciation*, Dijon, Editions universitaires de Dijon, 2014, p.177-186. Pour replacer dans son contexte la correspondance de Cicéron à son frère demeure fondamental J.-L. Ferrary, *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique, de la seconde guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate*, Rome, Ecole française de Rome, 1988 (cf., en l'occurrence p. 511-516), qui analyse l'évolution politique et culturelle des rapports gréco-romains tant du point de vue des élites romaines (cf., en particulier, p. 1-218) que de celui des intellectuels de langue et culture grecque (p. 219-294).

50. Il s'agit là, sinon du noyau de la notion cicéronienne d'*humanitas* tout court, du moins de son acception fondamentale (comme le remarquait déjà Aulu Gelle qui, dans ses *Aulii Gellii noctes atticae*, XIII, 17 la rattachait, en se faisant fort de l'exemple de Cicéron précisément, à la παιδεία plutôt qu'à la φιλανθρωπία). Cf. à ce sujet A. Novara, « *Humanitas* et le sens de l'aventure de la civilisation », *Les idées romaines sur le progrès d'après les écrivains de la République*, Paris, Les Belles Lettres, 1982, I, p. 165-197, ainsi que l'article éponyme de F. Prost, « *Humanitas* : originalité d'un concept cicéronien », *L'Art du Comprendre*, 15, 2006, p. 31-46 (en particulier p. 38-43) et la mise au point récente de P. Vesperini, « Le sens d'*humanitas* à Rome », *Mélanges de l'École française de Rome - Antiquité*, 127, 2015 (<http://mefra.revues.org/2768>). On lira, pour ce qui est de son antonyme (*ferus*, *feritas*), les « Quelques remarques sur l'emploi de *ferus* chez Cicéron » de S. Gérard dans M.-C. Charpentier (éd.), *Les espaces du sauvage dans le monde antique. Approches et définitions*, Besançon, Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité, 2004, p. 11-20.

51. Sur les ambiguïtés du philhellénisme de Cicéron et, en particulier, sur sa dimension éminemment utilitaire, on lira la note de B. Rochette, « Sur φιλέλλην chez Cicéron (*Ad Att.*, I, 15, 1) », *L'antiquité classique*, 68, 1999, p. 263-266. Au sujet des « Grecs » de Cicéron, M.A. Trouard, *Cicero's Attitude towards the Greeks*, Chicago, The University of Chicago, 1942, présente l'avantage de réunir l'essentiel des passages où l'auteur les mentionne (cf. en particulier p. 1-59), H. Guite, « Cicero's Attitude to the Greeks », *Greece & Rome*, 9, 1962, p. 142-159 le désavantage d'exagérer sa postérité (au point d'occulter celle de Boèce dont on ne soupçonnerait pas l'existence en le lisant, cf. notamment la conclusion de l'essai, p. 159). Sur l'aversion pour ainsi dire ethnique entre Romains et Grecs, cf. le classique H. Hunger, *Graeculus perfidus / Ἰταλὸς ἰταμός. Il senso dell'alterità nei rapporti greco-romani ed italo-bizantini*, Roma, Unione internazionale degli istituti di archeologia storia e storia dell'arte in Roma, 1987 et M. Dubuisson, « *Graecus, Graeculus, Graecari*. L'emploi péjoratif du nom des Grecs en Latin », dans S. Said (éd.), ἙΛΛΗΝΙΣΜΟΣ. *Quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque*, Leiden, Brill, 1991, p. 315-335.

52. Après un premier accueil plutôt favorable (cf. notamment L. Minio-Paluello, « Les traductions et les commentaires aristotéliens de Boèce », *Studia Patristica*, 64, 1957, p. 358-365 et, quelques années plus tard, P. Hadot, « Les commentaires de Boèce et de Porphyre sur les *Catégories* d'Aristote », *Annuaire de l'École pratique des hautes études. Section des sciences religieuses*, 93, 1984-1985, p. 335-337), une première série de réserves à l'encontre de l'idée que Boèce dépendrait en tout et pour tout d'un corpus de scholies pour ses commentaires d'Aristote (et de Porphyre) a été émise par C.J. de Vogel, « Boethiana I », *Vivarium*, 9, 1971, p. 49-66 et E. Stump, « Boethius' Works on the *Topics* », *Vivarium*, 12, 1974, p. 77-93. S. Ebbesen, « Boethius as an Aristotelian Scholar », dans J. Wiesner (éd.), *Aristoteles. Werke und Wirkung*, Berlin, Walter de Gruyter, 1987, p. 286-311 a – sinon définitivement (comme le remarquait, par exemple, J. Magee, *Boethius on Signification and Mind*, Leiden, Brill, 1989, p. 3 reprenant mot à mot un propos de Sten Ebbesen (p. 289) : aussi longtemps que l'on n'aura pas sous les yeux le manuscrit en question – et rien ne nous encourage à croire qu'il en survit une copie quelque part et qu'elle soit tout aussi richement annotée que les codices plus tardifs auxquels on a pu la rapprocher – la thèse ne se laisse pas plus prouver que réfuter) – du moins décisivement compromis la plausibilité d'une telle hypothèse, dont l'économie s'accorde mal avec les ressources matérielles et les relations dont un homme dans la position de Boèce se trouvait disposer directement ou par procuration familiale. De fait,

non seulement Boèce était issu d'une des familles les plus en vue de l'aristocratie sénatoriale du Bas-Empire – fortune et gloire avaient souri aux Anicii, convertis très tôt au Christianisme, au cours de trois générations au moins avant la naissance de Boèce (cf., au sujet de leur ascension, G. Zecchini, « La politica degli Anicii nel V secolo », dans L. Obertello (éd.), *Atti del Congresso Internazionale di Studi boeziani*, Roma, Herder, 1981, p. 123-140 et L. Cracco Ruggini, « Gli Anicii a Roma e provincia », *Mélanges de l'École Française de Rome*, 100, 1988, p. 69-85 ; cf., pour ce qui est de leur image auprès des contemporains de Boèce, A. Momigliano, « Gli Anicii e la storiografia latina del VI sec. d.C. », *Rendiconti dell'Accademia dei Lincei. Classe di Scienze morali, storiche e filologiche*, 9, 1956, p. 279-297) – mais encore et surtout il fut étroitement lié à l'une de figures les plus emblématiques de la culture gréco-romaine de son temps, Quintus Aurelius Memmius Symmachus, auquel – en Orient – Priscien de Césarée et – en Occident – Boèce lui-même avaient dédié quelque cinq traités : le *De figuris numerorum*, le *De arte metrica* et le *De rhetorica* (cf. *Prisciani libri minores*, I, 3.1-8), de même que le *De institutione arithmetica* et le *De trinitate* (cf. note 10 et note 22 ci-dessus) respectivement.

53. On peut la lire dans sa formulation originale dans J. Shiel, « Boethius' Commentaries on Aristotle », reprise, avec un postscriptum, dans M. Fuhrmann et J. Gruber (éd.), *Boethius*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1984, p. 155-183 ; dans une version quelque peu remaniée dans R. Sorabji (éd.), *Aristotle Transformed. The Ancient Commentators and Their Influence*, London, Duckworth, 1990, p. 349-372. Signalons également deux études de cas, à savoir « Boethius and Eudemus », *Vivarium*, 12, 1974, p. 14-17 et « The Greek Copy of Porphyry's *Isagoge* used by Boethius », dans J. Wiesner (éd.), *Aristoteles. Werk und Wirkung*, Berlin, W. de Gruyter, 1987, II, p. 312-340. Rappelons, en passant, que d'autres historiens se sont fait l'écho de la ligne interprétative inaugurée par J. Shiel, qu'ils ont prolongée dans d'autres domaines, tout particulièrement dans celui de la culture musicale de Boèce. Cela a eu pour conséquence – fort prévisible au demeurant – que les débats autour des sources auxquelles Boèce – *homo*, sinon *unius codicis*, du moins *unius libri* – aurait tour à tour puisé la matière première de ses écrits – débats initialement circonscrits au volet proprement « aristotélicien » de son œuvre – se sont poursuivis bien au-delà. Pour reprendre le cas des sources musicales de Boèce, on trouvera chez A. Karpati, « Translation or Compilation ? Contributions to the Analysis of Sources of Boethius' *De institutione musica* », *Studia Musicologica Academiae Scientiarum Hungaricae*, 29, 1987, p. 5-33 un bilan relativement ancien mais correct des positions défendues au cours de ce débat. Sans reléguer dans l'ombre les liens avec le monde de la musique de langue latine (cf. en ce sens U. Pizzani, « Du rapport entre le *De musica* de S. Augustin et le *De institutione musica* de Boèce », dans A. Galonnier (éd.), *Boèce ou la chaîne des savoirs*, Leuven, Peeters, 2003, p. 357-377, dont les conclusions demeurent cependant de simples hypothèses), un point fait – plus ou moins (et davantage plus que moins) – l'unanimité, à savoir que – unique ou multiple qu'elle soit par ailleurs – la matrice des matériaux organisés par Boèce trahit une origine et un solide enracinement dans la tradition musicale grecque. Si les efforts – parfois ouvertement apologétiques – d'H. Potiron, *Boèce. Théoricien de la musique grecque*, Paris, Bloud et Gay, 1961 ont été différemment appréciés, le diagnostic qu'il livrait dans la conclusion de sa monographie apparaît essentiellement exact : « Boèce parle de musique comme un grec » (p. 171).

54. Tel serait – d'après J. Shiel, « Boethius' Commentaries on Aristotle », *Mediaeval and Renaissance Studies*, 4, 1958, p. 234 – le sens d'une remarque de Boèce lui-même qui – au tout début du sixième et dernier livre de son deuxième commentaire au *Peri hermeneias* d'Aristote – se rejouissait d'être tout près d'achever un labeur exégétique long de deux ans : « nam et plurimorum sunt in unum coacervatae sententiae et duorum ferme annorum spatium continuo commentandi sudore consumpsimus » (*Anicii Manlii Severini Boethii in Aristotelis peri hermeneias commentarium. Editio secunda*, VI, 421.3-5), que J. Shiel traduit (dans la version de 1990, p. 361) : « for there are scholia of numerous points heaped up all together and so I have spent almost two years in a constant sweat of writing comments ».

55. E. Watts, « Doctrine, Anecdote, and Action. Reconsidering the Social History of the Last Platonists (c. 430 - c. 550 C.E.) », *Classical Philology*, 106, 2011, p. 226-244. Puisqu'en bonne jurisprudence on ne prouve pas une négative (il n'y eut pas d'école de Boèce et celui-ci n'entretint pas non plus des liens directs avec les écoles grecques contemporaines) et que l'éventuel séjour attique ou égyptien d'un jeune, voire tout jeune Boèce ne ferait qu'abonder dans le sens de la thèse « orientale » que nous défendons ici (Boèce penseur grec de langue latine), on laissera pour le moment de côté la question de savoir si, à un moment ou à un autre, Boèce a effectivement puisé son savoir auprès des maîtres néoplatoniciens eux-mêmes, que ce soit à Athènes (thèse ressuscitée, chez les modernes, par R. Bonnaud, « L'éducation scientifique de Boèce », *Speculum*, 4, 1929, p. 198-206), ou bien à Alexandrie (thèse avancée par P. Courcelle, « Boèce et l'école d'Alexandrie », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 52, 1935, p. 185-223), si ce n'est aux deux endroits à la fois (solution de compromis proposée par C.J. de Vogel dans « Boethiana I », *Vivarium*, 9, 1971, p. 49-51 et presque aussitôt retractée dans « Boethiana II », *Vivarium*, 10, 1972, p. 37).

56. Cf., e.g., *Marci Tullii Ciceronis academicorum reliquiae*, I, 3 : « quid enim causae est cur poetas Latinos Graecis litteris eruditi legant, philosophos non legant

? an quia delectat Ennius Pacuvius, Accius multi alii, qui non verba sed vim Graecorum

expresserunt poetarum - quanto magis philosophi

delectabunt, si ut illi Aeschylum Sophoclem Euripidem sic

hi Platonem imitentur Aristotelem Theophrastum

[pour quelle raison, en effet, les gens versés dans les lettres grecques liraient-ils les poètes latins et non les philosophes latins ? Est-ce parce qu'ils sont charmés par Ennius, Pacuvius, Accius et tant d'autres qui ont reproduit non les mots, mais la pensée des poètes grecs ? Mais combien les philosophes leur plairaient-ils davantage, si, comme ces poètes ont imité Eschyle, Sophocle,

Euripide, ils imitent Platon, Aristote, Théophraste (trad.

J. Kany-Turpin, *Cicéron. Les Académiques*, Paris, Flammarion, 2010, p. 87)] ». On se reportera à C. Lévy, « Du grec au latin », dans J.-F. Mattéi (éd.), *Le discours philosophique*, Paris, PUF, 1998, p. 1245-1254 pour une première exploration de l'épaisseur de l'« interprétation » romaine des textes grecs et, pour un traitement plus approfondi, à deux monographies récentes, à savoir M. Bettini, *Vertere. Un'antropologia della traduzione nella cultura antica*, Torino, Einaudi, 2012 (qui cite le passage de Cicéron que nous venons de rappeler à deux reprises, p. 36 et p. 76), ainsi que S. McElduff (éd.), *Roman Theories of Translation. Surpassing the Source*, London, Routledge, 2013 (cf., en particulier, pour Cicéron, p. 108-121).

57. Sans être le seul exemple, le mélange d'admiration et de frustration que Boèce éprouve à l'égard de l'expression τὰ δὲ περίξ, utilisée par Aristote pour opposer le forme verbale du présent à celle des autres temps, qu'il considérait comme des flexions de la première, en dit long sur son état d'âme de traducteur, tout comme sur le mal qu'il s'est donné pour venir à bout des difficultés ponctuelles qu'il rencontrait : « et novo admirabilique sermone usus est : quod conplectitur. Et nos id quantum Latinitas passa est transferre diu multumque laborantes hoc solo potuimus, Graeca vero oratione luculentius dictum est. Ita [71] enim habet τὰ δὲ τὸν περίξ. quod qui Graecae linguae peritus est quantum melius Graeca oratione sonet agnoscit [Aristote tourne ici son propos de manière à la fois nouvelle et remarquable : "ceux qui sont autour". En dépit de toute la peine que nous nous sommes donnés, nous n'avons rien trouvé de mieux à proposer comme traduction qui respecte le bon usage en Latin. En Grec τὰ δὲ τὸν περίξ est une expression plus élégante. Tous ceux qui connaissent la langue n'ont qu'à l'entendre pour apprécier à quel point elle sonne mieux] » (*Anicii Manlii Severini Boethii in Aristotelis peri hermeneias commentarium. Editio secunda*, I, 3, 70.20 - 71.3).

58. C'est une revendication chère à Cicéron, comme il le signale lui-même : « Ego autem satis mirari non queo, unde hoc sit tam insolens domesticarum rerum fastidium. Non est omnino hic docendi locus ; saepe disserui Latinam linguam non modo non inopem, ut vulgo putarent, sed

locupletiore etiam esse quam Graecam [d'où vient cet extraordinaire dédain pour les productions domestiques ? ce n'est nullement le lieu d'une démonstration en la matière, mais voici mon sentiment, celui que j'ai souvent exprimé : la langue latine, loin d'être pauvre, comme on le croit généralement, est encore plus riche que la langue grecque (trad. J. Kany-Turpin, *Cicéron. Fins des biens et des maux*, p. 53)] » (*Marci Tullii Ciceronis de finibus bonorum et malorum*, I, 10) et « et quoniam saepe diximus, et quidem cum aliqua querela non Graecorum modo, sed eorum etiam qui se Graecos magis quam nostros haberi volunt, nos non modo non vinci a Graecis verborum copia, sed esse in ea etiam superiores [je l'ai souvent dit, non sans quelque protestation de la part des Grecs mais aussi de ceux d'entre nous qui veulent passer pour des Grecs plutôt que pour des Romains : loin d'être inférieurs aux Grecs par la richesse du vocabulaire, nous leur sommes même supérieurs (trad. J. Kany-Turpin, *Cicéron. Fins des biens et des maux*, p. 142)] » (*Marci Tullii Ciceronis de finibus bonorum et malorum*, III, 5). A côté de Lucrèce, Quintilien et Aulu Gelle (Sénèque fait figure de grand absent), T. Fögen, *Patrii sermonis egestas. Einstellungen lateinischer Autoren zu ihrer Muttersprache*, München-Leipzig, K.G. Saur Verlag, 2000, a consacré un chapitre à Cicéron (cf. p. 77-141), auquel on peut se reporter pour un encadrement général du thème toujours très présent dans l'esprit des écrivains romains.

59. Aussi Cicéron ne cache point sa satisfaction lorsqu'on n'a pas à chercher ses mots en Latin : « ut scias me intellegere, primum idem esse dico voluptatem quod ille ἡδονήν. Et quidem saepe quaerimus verbum Latinum par Graeco et quod idem valeat ; hic nihil fuit quod quaereremus. Nullum inveniri verbum potest quod magis idem declaret Latine quod Graece quam declarat voluptas [pour que tu saches que je comprends, j'affirme d'abord ceci : *voluptas* est identique à ἡδονή. Souvent nous sommes à la recherche d'un mot latin équivalent au mot grec et qui ait la même signification que lui. Mais là, nul besoin de recherche ! Impossible de trouver un mot plus apte que *voluptas* à manifester la même idée en Latin et en Grec (trad. J. Kany-Turpin, *Cicéron. Fins des biens et des maux*, p. 89)] » (*Marci Tullii Ciceronis de finibus bonorum et malorum*, II, 13). Surtout, Cicéron se félicite lorsqu'il en trouve en Latin plus que le Grec n'en offre de son côté : « Haec duo <scilicet labor et dolor> Graeci illi, quorum copiosior est lingua quam nostra, uno nomine appellat. [...] Aliud est enim laborare, aliud dolere. O verborum inops interdum, quibus abundare te semper putas, Graecia ! [les Grecs, dont la langue est plus riche que la nôtre, n'ont qu'un seul mot pour signifier la peine et la douleur. (...). Or, peiner et éprouver de la douleur sont deux choses différentes. O Grèce que les mots te manquent parfois, alors que tu penses en avoir toujours en abondance !] » (*Marci Tullii Ciceronis tusculanae disputationes*, II, 35).

60. On pourrait reprocher à l'affirmation d'être à la fois trop restrictive (en ce qu'elle fait à la philosophie la part du lion) et indûment sélective (en ce qu'elle privilégie certaines orientations philosophiques aux dépens d'autres). Après avoir fait allusion plus haut au tropisme philosophique des disciplines mathématiques (cf. [T14]) ainsi qu'à la subordination de l'*ars dicendi* à l'*ars intelligendi* (cf. [T15] ci-dessus), je laisserai à la philosophie le soin de se défendre elle-même contre la première accusation vis-à-vis des autres disciplines. Ce qu'elle est parfaitement capable de faire chez Boèce, peut-être même trop capable comme le suggère le traitement fort expéditif que Philosophie réserve aux « scenicae meretriculae » (un euphémisme pour le chœur des Muses) réunies au chevet de Boèce, dont elle revendique pour soi toute l'attention pour l'avoir elle-même nourri au sein et avoir fait de lui un homme (*Anicii Manlii Severini Boethii de consolatione philosophiae*, I, 2, 8.4-6 : « tune ille es, ait, qui nostro quondam lacte nutritus, nostris educatus alimentis in virilis animi robur evaseras ? »). La deuxième accusation est plus sérieuse. Pourtant, même si en matière de goûts et de pratiques philosophiques il est assez futile d'exprimer des préférences (encore qu'elles portent sur une période plus ancienne, les réserves méthodologiques qui ont amené P. Vesperi, *La Philosophia et ses pratiques d'Emmius à Cicéron*, Roma, Ecole française de Rome, 2012, p. 1-24 à abandonner jusqu'à la dénomination unique de « philosophie » pour faire apparaître la diversité rebelle de ses pratiques sont à prendre très au sérieux), pour peu que l'on juge l'arbre à ses fruits, on ne pourra que se ranger à l'avis de Sten

Ebbesen qui saluait l'influence très salutaire de Boèce sur l'évolution médiévale d'un domaine philosophique au moins – mais combien fondamental et, en l'espèce, combien novateur aux mains des Latins à venir – celui de la logique, dont Boèce aurait décisivement contribué à préserver la sobriété en résistant à la tentation de suivre des courants interprétatifs à l'inspiration, certes profonde, mais passablement absconse. Jamblique étant l'un des coupables aux yeux d'Ebbesen qui, après avoir cité un fragment – transmis par *Simplicii in Aristotelis categorias commentarium*, 135.10-26 – sur les arcanes de la procession supposée générer la quantité continue et discrète, mets les points sur les i : « by keeping, for the most part, a clear distinction between the pedestrian and the profound level of interpretation, and by only handing the first down to posterity, Boethius greatly contributed to the sanity of medieval logic. Contrast this passage from Iamblichus : [...]. By not giving the early medieval logicians a Pythagorean commentary on the *Categorias* Boethius saved them from being led astray by such gibberish » (S. Ebbesen, « Boethius as an Aristotelian Scholar », p. 308). Comme Jamblique n'était ni le seul ni le plus lu parmi les maîtres néoplatoniciens dont les Latins pouvaient s'inspirer, on complétera le premier diagnostic par un deuxième, auquel la prose – toujours inspirée – de Sten Ebbesen a donné des ailes : « the medieval West inherited from late antiquity numerous texts that could help send people off on fanciful Neoplatonic stratospheric flights. The fact that Boethius provided them with a proper set of down-to-earth, but still interesting, logic books ensured that quite a few preferred safer and saner flights closer to the surface of mother earth, or at least tried to secure proper ground support before lifting off » (S. Ebbesen, « Boethius on Aristotle », *Greek-Latin Philosophical Interaction. Collected Essays of Sten Ebbesen. Volume 1*, Aldershot, Ashgate, 2008, p. 113).

61. Si tant est que le projet de Boèce soit en soi réalisable et même si d'autres caresseront le rêve de mettre Platon et Aristote d'accord (tel semblerait avoir été le cas de Bernard de Chartres, si l'on croit un témoin fort bien renseigné, *Ioannis Saresberiensis Metalogicon*, II, 17, 83 : « egerunt operosius Bernardus Carnotensis et auditores eius ut componerent inter Aristotelem et Platonem, sed eos tarde venisse arbitror et laborasse in vanum ut reconciliarent qui, quando in vita licuit, dissenserunt [Bernard de Chartres et ses disciples ont beaucoup œuvré à réconcilier Aristote et Platon, mais il m'est avis qu'ils sont venus trop tard et qu'ils se sont donnés du mal en vain pour rabibocher des morts qui, aussi longtemps qu'ils vécurent, étaient en désaccord] »), le Moyen Age latin tout entier ne suffira pas à le mener à bien, du moins dans sa forme la plus ambitieuse, précisément celle qu'on vient de lire en [T22]. En ce sens, le déséquilibre entre la postérité d'Aristote et celle de Platon constitue le point sur lequel les médiévaux ont accusé le plus de retard sur la voie tracée par Boèce. Cette disproportion se reflète au niveau de la littérature secondaire. Puisque nous reviendrons sur l'Aristote des Latins et que c'est surtout Platon qui a souffert des aléas de la transmission des corpus, rappelons les quelques études que l'on ne saurait contourner pour peu que l'on souhaite se faire une idée un tant soit peu précise de la fortune médiévale de Platon : R. Klibansky, *The continuity of the Platonic Tradition during the Middle Ages (with a New Preface and Four Supplementary Chapters) together with Plato's Parmenides in the Middle Ages and the Renaissance (with a new introduction and preface)*, Millwood, Kraus International Publications, 1981, qui reprend l'étude classique de 1939 ; T. Gregory, « The Platonic Inheritance », dans P. Dronke (éd.), *A History of Twelfth-Century Western Philosophy*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1988, p. 54-80 ; C. Steel, « Plato latinus », dans J. Hamesse et M. Fattori (éd.), *Traductions et traducteurs de l'Antiquité tardive au XIVe siècle*, Louvain-la-Neuve, Publications de l'Institut d'Etudes Médiévales, 1990, p. 301-316 ; J. McEvoy, « Présence et absence de Platon au Moyen Age », dans A. Etienne et A. Neschke (éd.), *Images de Platon et lectures de ses œuvres. Les interprétations de Platon à travers les siècles*, Louvain, Peeters, 1997, p. 79-97. Dans la mesure où le *Timée* – dans la traduction, partielle, de Calcidius – a joué un rôle majeur dans le platonisme médiéval, on mentionnera au moins l'édition de référence, à savoir B. Bakhouché, *Calcidius. Commentaire au Timée de Platon*, Paris, Vrin, 2011 et un recueil tout récent sur sa

réception au Moyen Age, à savoir B. Bakhouché et A. Galonnier (éd.), *Lectures médiévales et renaissantes du Timée de Platon*, Louvain, Peeters, 2016 (des études recueillies par A. Neschke-Hentschke (éd.), *Le Timée de Platon. Contributions à l'histoire de sa réception*, Louvain, Peeters, 2000, seule celle de Z. Kaluza, « L'organisation politique de la cité dans un commentaire anonyme du Timée de 1363 », p. 141-171 portait sur le Moyen Age).

62. Le réflexe du médiéviste – et il s'agit, en général, d'un bon réflexe – est de faire de Boèce l'initiateur de tendances que l'on rencontrera beaucoup plus tard, à partir du moment où ses traductions d'Aristote et ses commentaires commenceront à refaire surface dans le monde latin. Il est cependant discutable d'identifier chez lui les débuts du clivage entre traduction et exégèse, comme l'a fait L. Bianchi, « Interpréter Aristote par Aristote. Parcours de l'herméneutique philosophique à la Renaissance », *Methodos*, 2, 2002, p. 5 : « A l'intérieur de la tradition aristotélécienne, depuis Boèce, une nette distinction s'est affirmée entre les *interpretes* (les traducteurs) et les *expositores* ou *commentatores* (les commentateurs) ». Paradoxalement, c'est pour les mêmes raisons pour lesquelles L. Bianchi s'efforce de montrer que ce clivage sera surmonté par les philologues de la Renaissance : tout comme ces derniers (mais on pourrait naturellement raisonner ici *a fortiori*), Boèce avait les moyens de réunir dans sa personne aussi bien les compétences du traducteur que celles du commentateur !

63. Un contemporain de Boèce, Cassiodore, faisait pourtant de la distinction entre, d'une part, la traduction des autorités (l'« auctoritas librorum ») et, d'autre part, leur exégèse (les « expositiones diversorum librorum ») le principe matériel de la constitution du corpus dialectique qu'il léguait à ses moines (dans un quartier du monde et à une époque, soit dit au passage, où la survie du savoir était devenue un sujet réel de préoccupation et un enjeu tout sauf symbolique) : « auctoritatem vero eorum librorum in unum codicem non incompetenter fortasse collegi, ut quicquid ad dialecticam pertinet, in una congesione codicis clauderetur, expositiones itaque diversorum librorum, quoniam erant multiplices, sequestratim in codicibus fecimus scribi ; quos in una vobis bibliotheca Domino praestante dereliqui [j'ai rassemblé – à bon escient, me semble-t-il – les livres de l'auteur dans un seul manuscrit, afin que tout ce qui a trait à la dialectique soit contenu dans un codex unique. En revanche, les commentaires aux différents traités, comme il y en avait plusieurs, je les ai fait copier dans différents manuscrits. Avec l'aide de Dieu, je vous ai légué tous ces livres comme une seule collection] » (*Magni Aurelii Cassiodori institutiones*, R.A.B. Mynors (éd.), Oxford, Clarendon Press, 1961, II, 3, 18, 129.5-11).

64. La (première) formule est empruntée au titre d'un chapitre de G. Steiner, *After Babel. Aspects of Language and Translation*, Oxford, Oxford University Press, 1975, à savoir « Understanding as Translation », p. 1-50, mais l'idée ou le mot d'ordre sont clairement formulés dans G. Gadamer, « Le problème herméneutique », *Archives de Philosophie*, 33, 1970, p. 24 pour qui « la traduction est le modèle de l'interprétation ». De la très vaste littérature consacrée à cet aspect de la tradition herméneutique, on mentionnera ici seulement C. Berner, « Les raisons de traduire. Quelques réflexions à partir de Schleiermacher », dans C. Berner et T. Milliaressi (éd.), *La traduction. Philosophie et tradition*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2011, p. 41-56 qui a le mérite – à nos yeux primordial – de faire la part des situations où « comprendre, c'est traduire » (p. 48) et de celles où « comprendre, ce <n> est <pas> traduire » (p. 43).

65. Même s'il est fort peu probable que le « cum verbum verbo expressum comparatumque reddiderim » traduise, en [T23], un quelconque souci de faire justice à la « dimension syntactique » de la traduction, par laquelle Boèce aurait veillé à ce que « Grec et Latin soient en quelque sorte en bijection interlinguistique » (p. 14), nous sommes plus que disposés à accueillir – comme nous allons le faire – la suggestion d'A. Svenbro, « Théoriser la traduction à la fin de l'Antiquité et au début du Moyen Age. Quelques glissements sémantiques », dans B. Bortolussi, M. Keller, S. Minon et L. Sznajder, *Traduire, transposer, transmettre dans l'Antiquité gréco-romaine*, Paris, Editions Picard, 2009, p. 13-14 concernant le « contraste » entre la « conception romaine traditionnelle de l'acte de traduire » et celle qui se dégage de cette page de Boèce. On

remarquera, tout au plus, qu'A. Svenbro a davantage raison qu'elle ne le croit. De fait, il est plus naturel de lire le vœu par lequel Boèce achève la présentation de son programme – « nihil in Graecorum litteris amplius desideretur » – comme le reflet de sa ὕβρις (c'est pourquoi nous avons traduit « rien ne sera plus à rechercher du côté des Lettres Grecques »), plutôt que de sa modestie intellectuelle (comme le pense A. Svenbro qui traduit assez librement « rien de plus ne fait défaut que ce qui fait défaut dans les textes des Grecs »). Puisque la clause, telle que nous la traduisons, constitue la clé de voûte de la lecture proposée ici, la nuance mérite d'être au moins signalée.

66. On peut se faire une idée relativement précise de la prolifération d'études consacrées aux commentateurs anciens (tout particulièrement ceux d'Aristote) à partir des trois répertoires bibliographiques liés à l'« Ancient Commentators on Aristotle Project » dirigé par Richard Sorabji (<http://www.ancientcommentators.org.uk/>, les bibliographies sont accessibles sur le site sous l'onglet éponyme) : 1. R. Sorabji (éd.), *Aristotle Transformed. The Ancient Commentators and Their Influence*, London, Duckworth, 1990, p. 485-524. 2. J. Sellars, « The Aristotelian Commentators. A Bibliographical Guide », *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, 83, 2004, p. 239-268. 3. R. Sorabji (éd.), *Aristotle Re-Interpreted*, London, Bloomsbury, 2016, p. 595-623.

67. A une exception majeure près (à savoir Cicéron, pour lequel les titres de littérature secondaire consacrés à ce sujet sont aussi abondants que ceux qui traitent des autres aspects de son œuvre), la tout première phase de la transmission des corpus platonicien et aristotélicien a été – relativement – moins étudiée dans le monde romain que dans le monde grec. En plus de la moisson d'informations que l'on peut glaner dans les fresques monumentales de H. Dörrie, *Der Platonismus in der Antike. Grundlagen - System - Entwicklung*, Stuttgart, Frommann-Holzboog, 1987-1993 et P. Moraux, *Der Aristotelismus bei den Griechen von Andronikos bis Alexander von Aphrodisias*, Berlin, W. de Gruyter, 1973-2001, on lira, entre autres, (A) pour ce qui est de la réception latine de Platon : J. Barnes, « Imperial Plato », *Apeiron*, 26, 1993, p. 129-151, D. Sedley, « Plato's Auctoritas and the Rebirth of the Commentary Tradition », dans J. Barnes et M. Griffin (éd.), *Philosophia Togata. Plato and Aristotle at Rome*, Oxford, Oxford University Press, 1997, p. 110-129 (qui attire l'attention – ce qui mérite d'être signalé – sur la solution de continuité linguistique entre le Grec de Platon et d'Aristote et celui de la κοινή διάλεκτος hellénistique et, surtout, post-hellénistique) et A. Bisogno, « Platone come luogo storiografico da Cicerone ad Agostino », dans M. Borriello et A.M. Vitale (éd.), *Platone nell'Occidente tardo-antico, medievale e umanistico*, Roma, Città Nuova, 2016, p. 205-257, de même que (B) pour ce qui est de la réception latine d'Aristote : H.B. Gottschalk, « Aristotelian philosophy in the Roman World from the time of Cicero to the end of the Second Century AD », *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II, 36.2, 1987, p. 1089-1100 ; J. Barnes, « Roman Aristotle », dans J. Barnes et M. Griffin (éd.), *Philosophia Togata II. Plato and Aristotle at Rome*, Oxford, Clarendon Press, 1997, p. 1-69, J.M. André, « L'héritage aristotélicien à Rome des origines à l'ère antonine », dans Y. Lehmann (éd.), *Aristoteles romanus. La réception de la science aristotélicienne dans l'Empire gréco-romain*, Turnhout, Brepols, 2013, p. 1-57 et F. Tutrone « Libraries and Intellectual Debate in the Late Republic. The Case of the Aristotelian Corpus », dans J. König, K. Oikonomopoulou et G. Woolf (éd.), *Ancient Libraries*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013, p. 152-166. (Cf. la note 90 pour d'autres indications bibliographiques). Pour une reconnaissance pour ainsi dire conjointe, on se reportera à M. Hatzimichali, « The Texts of Plato and Aristotle in the First Century BC », dans M. Schofield (éd.), *Aristotle, Plato and Pythagoreanism in the First Century BC. New Directions for Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013, p. 1-27. Dans un tout autre registre : maniés avec un œil à la chronologie, deux tableaux synoptiques – B.G. Dod, « Aristoteles Latinus », dans N. Kretzmann, A. Kenny et J. Pinborg (éd.), *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy. From the Rediscovery of Aristotle to the Disintegration of Scholasticism (1100-1600)*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, p. 75-79 et M. Trizio, « Greek Philosophical Works Translated into Latin », dans R. Pasnau (éd.), *The Cambridge History of Medieval Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, II, p. 798-801 – permettent de se faire rapidement

une idée – *a minima*... les traductions n’ayant pas survécu, comme celles de Victorinus (qui, comme le rappelle *Magni Aurelii Cassiodori institutiones*, II, 3, 18, 128.16-17, a traduit aussi bien les *Catégories* que le *Peri hermeneias*) n’étant pas mentionnées – des travaux entrepris en amont du projet de Boèce. Pour le point de vue de Boèce lui-même sur ces productions, on peut se fier à S. Ebbesen, « Boethius as an Aristotelian Commentator », p. 373-374 qui en fait le point de départ de sa discussion. On intégrera aussi les éléments par lesquels S. Ebbesen a complété ce tableau dans deux études plus récentes, à savoir « The Aristotelian Commentator », dans J. Marenbon (éd.), *The Cambridge Companion to Boethius*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 34-55 et « Boethius as a Translator and Aristotelian Commentator », dans J. Lössl et J.W. Watt (éd.), *Interpreting the Bible and Aristotle in Late Antiquity*, Aldershot, Ashgate, 2011, p. 121- 133. Si chaque texte mériterait une discussion, rappelons au moins – à titre d’exemple, puisque exemplaire – la question de la connaissance que Boèce a pu avoir du *Peri hermeneias* d’Apulée de Madaure. Connaissance en la rigueur des termes possible, mais qui – au vu de la nature des convergences entre les deux auteurs – s’explique plus aisément par la dépendance commune à des sources grecques (qu’on peut d’ailleurs, pour la plupart, identifier comme l’a fait M.W. Sullivan, *Apuleian Logic. The Nature, Sources and Influence of Apuleius’s Peri Hermeneias*, Amsterdam, North-Holland, 1967, p. 209-228). C’est pourquoi – au lieu de postuler une familiarité directe de Boèce avec l’opuscule d’Apulée, dont, qui plus est, Boèce ne s’inspire pas pour sa terminologie (cf. D. Conso, « Remarques sur la terminologie du *Liber Peri Hermenias* et de la tradition logique de langue latine antérieure à Boèce », *Latomus*, 60, 2001, p. 944-948) – il est plus prudent de remonter le fil des parallèles chez les commentateurs de l’Antiquité tardive et suivre – à l’instar de J. Magee, « On the Composition and Sources of Boethius’ Second *Peri Hermeneias* Commentary », *Vivarium*, 48, 2010, p. 9, note 9 et de C. Thomsen Thörnqvist, « Bridging the Beginner’s Gap. Apuleius, Boethius, and Porphyry on the Categorical Syllogism », dans B. Bydén et C. Thomsen Thörnqvist (éd.), *The Aristotelian Tradition. Aristotle’s Works on Logic and Metaphysics and Their Reception in the Middle Ages*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 2017, p. 228-248 – l’hypothèse de J. Isaac, *Le Peri hermeneias en Occident de Boèce à Saint Thomas. Histoire littéraire d’un traité d’Aristote*, Paris, Vrin, 1953, p. 29 pour qui Boèce « sans connaître Apulée » présente des similarités avec celui-ci du fait de partager des matériaux issus de la même tradition exégétique.

68. Comme le remarquait déjà H. Usener, Anecdoton Holderi. *Ein Beitrag zur Geschichte Roms in ostgothischer Zeit*, Bonn, C. Georg, 1877, p. 61, suivi par S. Brandt, « Prolegomena », *Anicii Manlii Severini Boethii in Isagogen Porphyrii commenta*, Wien, F. Tempsky, 1906, p. XIV, le changement dans la désignation du destinataire du traité (Chrysaorios qui devient, sous la plume de Victorinus, Menantius) n’est peut-être pas innocente. Le fait que Victorinus en revendique la paternité dans son opuscule sur les définitions – « iam uno libro et de hiis quinque rebus plenissime disputavimus [nous avons déjà amplement discuté ces cinq choses dans un livre] » (*Gaii Marii Victorini de definitionibus*, 9.13-14) – permet de régler la question de savoir s’il a effectivement prétendu en être l’auteur plutôt que le traducteur.

69. En se mesurant aux *Topiques* de Cicéron – texte que Victorinus avait copieusement commenté avant lui – Boèce expédie certaines de ses idées comme déraisonnables, d’autres comme triviales ou hors sujet. Deux exemples suffiront à prendre la mesure de l’aversion que Boèce lui vouait : « ponit etiam Victorinus inter differentias definitionum illam quoque quae per quamdam laudem fieri potest, ut Lex est mens, et animus, et consilium, et sententia civitatis. Quod maxime ratione caret. Non enim laudis modus illi faciet differentiam. Illa enim consideranda sunt quae in definitione ponuntur, non quo animo constituta sunt [Victorinus compte également, parmi les différences dans le domaine des définitions, celles que l’on introduit moyennant un éloge. Par exemple: “la loi est l’esprit, l’âme, la sagesse et la conscience de l’état”. Ce qui est parfaitement absurde. En effet, ce n’est pas le fait de s’exprimer de manière élogieuse qui fait la différence. Il faut considérer ce que l’on pose dans la définition et non point la façon dont l’esprit est disposé à son égard] » (*Anicii Manlii Severini Boethii in Ciceronis topica commentarium*, III, 326.32-37); «

relinquamus quidem eos locos quos Victorinus frustra atque inconvenienter interserit, velut eos qui corpora concludunt [laissons de côté les lieux que, mal à propos et en vain, Victorinus a ajoutés de sa propre initiative, tels les lieux qui incluent des réalités corporelles] » (*Anicii Manlii Severini Boethii in Ciceronis topica commentarium*, VI, 377.8-9).

70. Si l'on prend comme point de repère macroscopique l'édition moderne du texte en question (point de départ arbitraire peut-être, mais confortablement à portée de main et, de plus, aussi fiable qu'un philologue du grand siècle de la philologie allemande peut l'être), à savoir *Anicii Manlii Severini Boethii in Isagogen Porphyrii commentum. Editio prima*, S. Brandt (éd.), Vienna, F. Tempsky, 1906, il suffira de se reporter à l'index, p. 354 pour la liste des autres griefs de Boèce: « Victorino culpa vel emendatio 35,5. Obscuritas 94, 11. A Victorino videtur erratum 64, 8. Quod Victorinus intellexisse minus videtur 95, 14 - 96, 2 etc. ». Depuis, les remarques malveillantes de Boèce à l'égard de Victorinus ont été abondamment étudiées : cf., e.g., J. Isaac, *Le Peri hermeneias en Occident de Boèce à Saint Thomas. Histoire littéraire d'un traité d'Aristote*, p. 18; L. Adamo, « Boezio e Mario Vittorino traduttori e interpreti dell'Isagoge di Porfirio », *Rivista critica di storia della filosofia*, 22, 1967, p. 160-164 ; L. Obertello, *Severino Boezio*, I, p. 218 et p. 548, note 11 ; J. Magee, « Boethius, Last of the Romans », p. 13 ; A. Galonnier, « L'idéal culturel de Boèce entre savoir des textes et textes du savoir », p. 253-258.

71. Certains l'ont même accusée d'extravagance. Encore récemment, à propos de ce même texte ([T22]), A. Galonnier, « Le statut contrasté de la philosophie chez Boèce », p. 56 se disait – par exemple – « frappé par la naïveté irréaliste de l'intention ». Ce qui pourrait susciter un réflexe d'adhésion d'autant plus fort que l'empressement de Boèce à multiplier les exposés parallèles peut facilement donner le vertige : « est quidem libri huius (*De interpretatione* apud Latinos, apud Graecos vero Περὶ Ἑρμηνείας inscribitur) obscura orationis series obscurissimis adiecta sententiis atque ideo non hunc magnis expedissem [251] voluminibus, nisi etiam nihil labori concedens quam pote planissime quod in prima editione altitudinis et subtilitatis omiseram secunda commentatione conplerem. Sed danda est prolixitati venia et operis longitudo libri obscuritate pensanda est. Sunt tamen gradus apud nos satisficientes lectorum et diligentiae et fastidio cupientium facillime magna cognoscere. Huius enim libri post has geminas commentationes quoddam brevarium facimus, ita ut in quibusdam et fere in omnibus Aristotelis ipsius verbis utamur, tantum quod ille brevitate dixit obscure nos aliquibus additis dilucidiorum seriem adiectione faciamus, ut quasi inter textus breviter commentationisque diffusionem medius ingrediatur stilus diffuse dicta colligens et angustissime scripta diffundens [la doctrine de ce livre (que les Latins appellent *De interpretatione*, alors que chez les Grecs il va sous le titre de Περὶ Ἑρμηνείας) est obscure et l'ordre dans lequel sont présentées ses thèses est fort enchevêtré. Je ne lui aurais d'ailleurs pas consacré des très longs développements si ce n'est afin d'achever d'expliquer aussi clairement que possible et au prix de beaucoup de travail ce que j'avais omis de prendre en considération dans mon premier commentaire en raison de sa profondeur et de sa difficulté. C'est pourquoi il faut excuser ma prolixité et la taille de mon commentaire en la comparant à l'obscurité du traité <d'Aristote>. Nous avons de quoi satisfaire à plusieurs niveaux l'assiduité et la peine des lecteurs qui souhaitent s'instruire aisément sur des sujets importants. De fait, après l'avoir commenté à deux reprises, nous rédigerons un abrégé du traité de l'interprétation en utilisant à peu près partout les mots d'Aristote lui-même, sauf là où il nous faudra éclaircir, en les développant, les obscurités de sa brièveté. Aussi, entre la concision du texte et la prolixité du commentaire, nous proposerons un exposé intermédiaire, qui livrera de manière ramassée ce qui a été longuement développé et développera ce qui a été écrit de manière trop ramassée] » (*Anicii Manlii Severini Boethii in Aristotelis peri hermeneias commentarium. Editio secunda*, IV, 250.20 - 251.15 ; cf., pour la mise en place du double registre exégétique qui explique pourquoi Boèce prévoyait d'écrire deux séries de commentaires, *Anicii Manlii Severini Boethii in Aristotelis peri hermeneias commentarium. Editio prima*, I, 31.6 - 32.3). N'oublions pas, cependant, qu'une telle impression est due, en partie au moins, à des habitudes de lecture et

d'écriture – les nôtres – passablement anachroniques. Après tout, Marinus nous apprend qu'il n'avait pas fallu plus que deux ans à Syrianus pour apprendre à Proclus tout Aristote (cf. *Marini Proclus sive de felicitate*, 13, 15.1- 16.3 : « οὔτε δύο ὅλοις πάσας αὐτῶ [16] τὰς Ἀριστοτέλους συνανέγω πραγματείας, λογικάς, ἠθικάς, πολιτικάς, φυσικάς καὶ τὴν ὑπὲρ ταύτας θεολογικὴν ἐπιστήμην [en moins de deux années complètes, Syrianus lut avec lui tous les traités d'Aristote, ceux de logique, de morale, de politique, de physique et celui qui les dépasse tous, sur la science théologique (trad. H.D. Saffrey et A.-P. Segonds, *Marinus. Proclus ou sur le bonheur*, p. 15)] »). D'après un calcul approximatif certes – de son propre aveu d'ailleurs – mais plutôt ingénieux (basé sur le nombre moyen de πράξεις par commentaire chez Olympiodore), L.G. Westerink estimait que le cursus platonicien du curriculum de l'École d'Alexandrie devait prendre quelque trois années pour être mené à bien (cf. L.G. Westerink, *The Greek Commentaries on Plato's Phaedo*, Amsterdam, North-Holland, 1976, I, p. 25-26). Il n'est donc pas tout à fait invraisemblable que Boèce ait considéré son entreprise comme un effort de longue haleine sans doute, mais néanmoins réalisable à l'échelle humaine.

72. On doit à Philippe Hoffmann l'étude la plus fouillée de ce à quoi pouvait ressembler l'emploi du temps des commentateurs de l'Antiquité tardive et, tout particulièrement, de la routine professionnelle de Proclus : « Bibliothèques et formes du livre à la fin de l'antiquité. Le témoignage de la littérature néoplatonicienne des Ve et VIe siècles », dans G. Prato (éd.), *I manoscritti greci tra riflessione e dibattito*, Firenze, Gonnelli, 2000, p. 601-632 et « Les bibliothèques philosophiques d'après le témoignage de la littérature néoplatonicienne des Ve et VIe siècles », dans C. D'Ancona (éd.), *The Libraries of the Neoplatonists*, Leiden, Brill, 2007, p. 135-153.

73. Dans le cadre d'une discussion portant, précisément, sur l'accord, sinon apparent, du moins réel entre Platon et Aristote ainsi que sur le fait que, même là où leurs vues ne se laissent pas concilier, Aristote suit l'exemple de Platon lui-même qui encourageait à se soucier moins de qui soutient quoi que de la vérité de ce qu'on soutient soi-même, Olympiodore rendait hommage à Ammonius et à son exigence de tout fonder en raison : « περὶ δὲ Ἀριστοτέλους λεκτέον ὅτι πρῶτον μὲν οὐδὲν διαφωνεῖ πρὸς Πλάτωνα, ἀλλὰ κατὰ τὸ φαινόμενον· δεύτερον δέ, εἰ καὶ διαφωνεῖ, πάλιν ὠφεληθεὶς ἐκ Πλάτωνος. φησὶ γὰρ ἐν Ἀλκιβιάδῃ ὅτι “εἰ μὴ σὺ σαυτοῦ λέγοντος ἀκούσης, ἄλλω λέγοντι μηδέποτε πιστεύσης”· καὶ πάλιν ἐν τῷ Φαίδωνί φησιν ὅτι “Σωκράτους μὲν ὀλίγον ὑμῖν μελέτω, τῆς δὲ ἀληθείας πολὺ”. ὥστε αὐτὸς ὁ Πλάτων κελεύει μὴ πείθεσθαι αὐτῶ ἀπλῶς καὶ ὡς ἔτυχεν, ἀλλὰ ζητεῖν. “ἀμέλει” φησὶν ὁ φιλόσοφος Ἀμμώνιος ὅτι “εἰ καὶ κακῶς ἐποίησα, ἀλλ’ οὐκ ὄν ποτὲ λέγοντί τι καὶ φάσκοντι ὅτι ‘Πλάτων ἔφη’ εἶπον ὅτι “οὐκ ἔφη μὲν οὕτως, ὅμως (ίληκοι μοι ὁ Πλάτων) εἰ καὶ εἶπεν οὕτως οὐ πείθομαι, εἰ μὴ μετὰ ἀποδείξεως” [au sujet d'Aristote il faut dire d'abord qu'il n'est en rien en désaccord avec Platon, sinon en apparence, ensuite que, si tant est qu'il soit en désaccord, il est encore secouru <en cela> par Platon. Ce dernier écrit, en effet, dans l'*Alcibiade* <114e 7-9>, “si tu ne t'entends pas le dire toi-même, ne crois en aucun cas ce qu'un autre dit” et encore, dans le *Phédon* <91c 1-2>, “ne vous souciez guère de Socrate et beaucoup de la vérité”. Aussi, Platon lui-même nous enjoint de ne pas se fier à lui sans plus mais, au contraire, il nous prescrit d'examiner <par nous-même>. Et, d'ailleurs, Ammonius le philosophe disait “J'ai peut-être mal fait, mais à quelqu'un qui professait en affirmant quelque chose : ‘Platon l'a dit’, j'ai répondu : ‘Platon n'a pas parlé ainsi ; et de toute manière – que Platon ne m'en veuille pas – même si c'est ainsi qu'il a parlé, sans démonstration, je ne suis pas persuadé’”] » (*Olympiodori in Platonis Gorgiam commentaria*, 41.9 1-13). Il y a sans doute un fond de vérité dans la revendication du platonisme critique d'Aristote qui, confronté plus d'une fois au choix de sacrifier l'amitié pour ses anciens collègues à l'amour pour la vérité, a toujours fait le choix du philosophe (cf. bien entendu *Aristotelis ethica nicomachea*, I, 4, 1096a 11-17 : « τὸ δὲ καθόλου βέλτιον ἴσως ἐπισκέψασθαι καὶ διαπορῆσαι πῶς λέγεται, καίπερ προσάντους τῆς τοιαύτης ζητήσεως γινομένης διὰ τὸ φίλους ἄνδρας εἰσαγαγεῖν τὰ εἶδη. δόξειε δ' ἂν ἴσως βέλτιον εἶναι καὶ δεῖν ἐπὶ σωτηρίᾳ γε τῆς ἀληθείας καὶ τὰ οἰκεῖα ἀναιρεῖν, ἄλλως τε

καὶ φιλοσόφους ὄντας ἀμφοῖν γὰρ ὄντων φίλων ὅσιον προτιμᾶν τὴν ἀλήθειαν [il vaut peut-être mieux étudier «le bien» en général et résoudre les difficultés liées aux différentes façons de le dire, même si cette tâche est rendue plus difficile par l'amitié pour ceux qui ont introduit les Formes. On estimera aussi qu'il vaut peut-être mieux laisser de côté les liens amicaux lorsqu'il est question de préserver la vérité, tout particulièrement lorsqu'on est entre philosophes. De fait, même si les amis et la vérité nous sont chers, c'est un devoir sacré de préférer la vérité] ». Il est tout aussi certain qu'au moment où Olympiodore écrit, il s'agissait là d'un lieu commun parfaitement codifié, au point d'avoir engendré ses propres *auctoritates Aristotelis*, apocryphes quant à la lettre (la reconstruction de L. Taran, « *Amicus Plato sed magis amica veritas*. From Plato and Aristotle to Cervantes », *Antike und Abendland*, 30, 1984, p. 93-124 est magistrale, encore que peut-être le pluriel φίλοι ἄνδρες (!) dans le texte fait difficilement allusion au seul Platon, comme L. Taran le pense p. 98, d'autant plus qu'Aristote utilise pratiquement partout une forme du pluriel lorsqu'il s'en prend aux partisans des Formes [1] ; cf. aussi la note de H. Guerlac, « Plato and Other Friends », *Journal of the History of Ideas*, 39, 1978, p. 627-633). Il est cependant tout à fait plausible de penser qu'Olympiodore savait très bien de quoi il parlait. Après tout, c'était un homme de bon sens dont la libre adhésion aux dogmes platoniciens ou aristotéliens n'était pas le reflet d'un jeu purement spéculatif. Il s'agissait plutôt – dans certains cas au moins – de choix concrets, assumés dans un contexte de vie et de culture dont Olympiodore mesurait les contraintes et ne se cachait point les risques. Telle est l'impression que l'on retire d'un passage de son commentaire à l'*Alcibiade* – relevé récemment par J.H. Russell, *Athens and Byzantium. Platonic Political Philosophy in Religious Empire*, Louisiana State University (PhD), 2010, p. 123-124 et P. Hoffmann, « Un grief antichrétien chez Proclus : l'ignorance en théologie », dans A. Perrot (éd.), *Les Chrétiens et l'Hellénisme. Identités religieuses et culture grecque dans l'Antiquité tardive*, Paris, Editions Rue d'Ulm, 2012, p. 174-175 – où le vieux motif platonicien de la foule inculte et brutale devient un facteur dont le commentateur doit tenir compte, une réalité surtout qui lui dicte certains de ses choix exégétiques : « καὶ ταῦτα μὲν οἱ ἐξηγηταὶ περὶ τε δαιμόνων καὶ εἰληχότων ἡμεῖς δὲ συμβιβαστικῶς τοῖς παροῦσι ταῦτα πειρασόμεθα διεξελεῖν. Καὶ γὰρ καὶ Σωκράτους κώνειον κατεψηφίσθη ὡς καινὰ δαιμόνια τοῖς νέοις [23] εἰσηγουμένου καὶ θεοῦ νομίζοντος οὐδὲ ἡ πόλις οὐχ ἠγεῖτο θεοῦς. Ῥητέον οὖν εἰληχότα δαίμονα τὸ συνειδὸς ὑπάρχειν, ὅπερ “ἄκρον ἄωτόν” ἐστὶ τῆς ψυχῆς καὶ ἀναμάρτητον ἐν ἡμῖν καὶ ἀκλινής δικαστῆς καὶ μάρτυς τῶν ἐνταῦθα γινομένων τῷ Μίνωϊ καὶ τῷ Σαδαμάνθῳ [ce sont là les choses que les commentateurs ont dit au sujet des démons et des «anges» gardiens. Quant à nous, nous essaierons de les expliquer en accord avec les temps présents. De fait, Socrate aussi fut condamné à «boire» la ciguë car il enseignait aux jeunes gens des démons inconnus et il croyait dans des dieux que l'Etat ne reconnaissait pas. Il nous faut donc dire que le démon qui «nous» est échu est la conscience, précisément la “partie suprême” de l'âme, sans fautes, juge impartial et témoin devant Minos et Rhadamanthe des choses qui se passent ici-bas] » (*Olympiodori in Platonis Alcibiadem commentarii*, 22.14 - 23.4). L'allusion aux temps présents est on ne peut plus transparente : Olympiodore est un intellectuel qui travaille dans un contexte, l'Alexandrie du VI^e siècle, où il ne faisait pas bon d'entendre des voix, notamment des voix de démons et autres esprits familiers. Sur cet aspect de l'œuvre d'Olympiodore, cf. H. Tarrant, « Cultural and Religious Continuity (2). Olympiodorus and the Surrender of Paganism », dans L. Garland (éd.), *Conformity and Non-conformity in Byzantium*, Amsterdam, Hakkert, 1997, p. 181-192 ; F. Renaud, « Tradition et critique. Lecture jumelée de Platon et Aristote chez Olympiodore », *Laval théologique et philosophique*, 64, 2008, p. 89-104 ; M. Griffin, « Pliable Platonism ? Olympiodorus and the Profession of Philosophy in Sixth-Century Alexandria », dans R.C. Fowler (éd.), *Plato in the Third Sophistic*, Berlin, Walter de Gruyter, 2014, p. 73-101 ; F. Renaud et H. Tarrant, *The Platonic Alcibiades I. The Dialogue and its Ancient Reception*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015, p. 190-244. [1]. « Pratiquement partout ». Aristote ne se réfère jamais à Platon, mais toujours à ceux qui disent ou soutiennent qu'il y a des Idées (οἱ τιθέμενοι τὰς ιδέας εἶναι, οἱ τὰς ιδέας λέγοντες, etc.). La seule exception, à savoir *Aristotelis*

metaphysica Lambda, 3, 1070a 18-19 : « διὸ δὴ οὐ κακῶς Πλάτων ἔφη ὅτι εἶδη ἔστιν ὅποσα φύσει [c'est bien pourquoi Platon n'avait pas tort d'affirmer qu'il y a autant d'Idées que de choses par nature] », n'est pas au-dessus de tout soupçon. Il a été suggéré, à partir du lemme en question dans le commentaire d'Averroès, que la mention de Platon ne figurait peut-être pas dans tous manuscrits déjà à l'époque d'Alexandre d'Aphrodise (le « peut-être » est ici de rigueur : un argument *e silentio* valant ce qu'il vaut) : cf. J. Freudenthal, « Die durch Averroes erhaltenen Fragmente Alexanders zur Metaphysik des Aristoteles untersucht und übersetzt, *Abhandlungen der königlichen Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Aus dem Jahre 1884. Philosophisch-historische Abhandlungen*, p. 86 et R. Walzer, « On the Arabic Versions of Books A, a, and L of Aristotle's *Metaphysics* », *Harvard Studies in Classical Philology*, 63, 1958, p. 223).

74. Même si la tournure apologétique de l'anecdote d'Olympiodore reportée ci-dessus est éloquente (un premier scrupule, à savoir « εἰ καὶ κακῶς ἐποίησα », doublé d'une protestation tout aussi parlante, c'est-à-dire « ἰλήκοι μοι ὁ Πλάτων ») et que la profession de foi critique qu'on vient de lire chez Ammonius lui-même est assez formelle, ce serait – croyons-nous – faire injure à son métier que de lire dans ses propos un rejet de toute autorité qui ne soit pas celle du vrai (qui plus est, du vrai que l'on démontre comme tel). Après tout, Ammonius avait un respect très salubre pour ses auteurs, qu'il exprimait sous la forme d'un principe de charité indexé sur la notoriété des sources : « ἔτι δὲ καὶ ταῦτα μαθόντες ἀπιστοῦμεν εἰ χρησιμὸν ἔστι, πρὶν γινῶμεν εἰ γνήσιόν ἔστι τὸ βιβλίον τοῦ παλαιοῦ, ὃν ἴσμεν ἔνδοξον ὄντα, οἷον τοῦ Ἀριστοτέλους ἢ Πλάτωνος· ἐκείνους γὰρ ὑπολαμβάνομεν χρήσιμα πάντα εἰρηκέναι [même si nous savons quels sont l'objet et l'utilité d'un ouvrage, nous ne croirons pas qu'il est utile à moins d'être sûrs que son auteur est un ancien de grand renom, comme l'étaient par exemple Aristote ou Platon. Nous considérons, en effet, que tout ce qu'ils ont écrit est profitable] » (*Ammonii in Porphyrii Isagogen*, 21.17-20). Aussi, il ne se départ pas significativement de l'attitude à la fois conservatrice et cumulative qui est comme la marque de fabrique de la scolastique néoplatonicienne (cf. notamment *Simplicii in Aristotelis categorias commentarium*, 3.10-13 : « εἰ δέ τι καὶ αὐτὸς ἴσχυσα προσθεῖναι, καὶ ὑπὲρ τούτου τοῖς ἀνδράσι τούτοις μετὰ τοὺς θεοὺς χάρις, ὑφ' ὧν χειραγωγούμενος ἢ ἀπορίαν οὐκ ἀπόβλητον ἢ διάρθρωσιν τῶν εἰρημένων ἀξίαν τινὰ τοῦ λόγου προστέθεικα [si j'ai été capable d'ajouter moi aussi quelque chose, grâce en soit rendue également aux dieux et, après eux, à ces hommes qui m'ont conduit par la main pour me permettre d'ajouter telle aporie non négligeable, telle explication des propos d'Aristote qui en vaille la peine (trad. P. Hoffmann, *Simplicius. Commentaire sur les Catégories*, p. 8)] »), attitude davantage portée à s'adosser à des points de vue bien rôdés qu'à les rejeter et en proposer de nouveaux à la place (I. Hadot, *Athenian and Alexandrian Neoplatonism and the Harmonization of Aristotle and Plato*, Leiden, Brill, 2015, p. 26-40 a montré – de façon convaincante – combien il est risqué de parler d'« innovations » dans le cas d'Ammonius en particulier, comme l'ont fait K. Verrycken, « The Metaphysics of Ammonius son of Hermias », dans R. Sorabji (éd.), *Aristotle Transformed. The Ancient Commentators and Their Influence*, London, Duckworth, 1990, p. 199-231 et, dans une moindre mesure, R. Sorabji, « Divine Names and Sordid Deals in Ammonius' Alexandria », dans A. Smith (éd.), *The Philosopher and Society in Late Antiquity*, Swansea, The Classical Press of Wales, 2005, p. 203-214). Cela ne veut pas dire qu'Ammonius aurait professé une chose (l'autonomie souveraine de l'exégète qui ne serait d'aucune obédience sinon celle de la raison démonstrative et de la vérité) et en aurait pratiqué une autre (une interprétation respectueuse des sources et du consensus des exégètes). Cela veut plutôt dire qu'il a exploité – à un degré peut-être inégalé (c'est pourquoi d'ailleurs nous avons évoqué, ne serait-ce que tangentiellement, son cas) – un modèle exégétique dont la souplesse, voire l'élasticité sont d'autant plus remarquables qu'elles se déploient sous couvert d'harmonisation de positions philosophiques que tout semble opposer et qui, de fait, sont pour l'essentiel incompatibles. La stratégie qu'Ammonius développe – entre autres, mais le passage a le mérite d'être à la fois ramassé et clair, dans *Asclepii in Aristotelis metaphysicorum libros A-Z commentaria*, 69.17-27 – pour enrôler Aristote parmi les partisans des

Idées dans le rôle de justicier des dérives de ceux qui auraient mal compris la doctrine platonicienne, illustre à la perfection les déplacements et les recalibrages par lesquels une approche exégétique privilégiant systématiquement les solutions de compromis produit des artefacts exégétiques dont l'extrême sophistication (le mot veut dire ce qu'il veut dire) n'avait pas échappée à des lecteurs moins iréniques, tels Jean Philopon (*Ioannis Philoponi de aeternitate mundi contra Proclum*, 26.26 - 27.7 et 29.2-16) ou Zacharie le scolastique (*Zachariae Scholastici dialogus Ammonius*, 126.946-952). (Pour instruire le dossier, cf. en premier lieu L. Cardullo, « Creazionismo, eternalismo e causalità del primo principio. Platone, Aristotele e alcuni interpreti neoplatonici », *Annali della facoltà di Scienze della formazione dell'Università degli studi di Catania*, 9, 2010, p. 17-74). Tout est – sans doute – dans la démonstration. Comme l'écrira un jour Alain de Lille, à condition de ne pas être à court de raisons, on trouvera toujours moyen de mener l'autorité par le bout du nez : « sed quia auctoritas cereum habet nasum, id est in diversum potest flecti sensum rationibus roborandum est [mais, puisque l'autorité a un nez de cire qu'on peut tourner à droite et à gauche, il faut la consolider par le raisonnement] » (*Alani de insulis de fide catholica*, I, 30, 333a ; pour le traité du maître lillois, qui attend toujours son éditeur, cf. M.T. d'Alverny, *Alain de Lille. Textes inédits*, Paris, Vrin, 1965, p. 156-162 et N.M. Haring, « Alan of Lille's *De fide catholica* or *Contra haereticos* », *Analecta cisterciensia*, 32, 1976, p. 216-237).

75. I. Hadot, « Les introductions aux commentaires exégétiques chez les auteurs néoplatoniciens et les auteurs chrétiens », dans P. Hoffmann, *Simplicius. Commentaire sur les Catégories*, Leiden, Brill, 1990, I, p. 123 a sans doute raison d'affirmer que cette connaissance ne souffrait pas de restrictions : « Ammonius se borne à dire que l'exégète doit connaître parfaitement ce qu'il va expliquer. Il ne faut certainement pas comprendre par là qu'il ne doit connaître que le traité qu'il commencera à commenter, une fois les deux schémas introductifs terminés, c'est-à-dire les *Catégories*, mais toute l'œuvre philosophique d'Aristote qu'il commentera selon le programme des études néoplatoniciennes ».

76. Dans un premier temps, le commentaire avait été attribué à David. A. Busse, son éditeur, prônait cependant sa restitution à Elias sur la base des *certa firmaque argumenta* qu'il avait exposés d'abord dans la préface d'une édition précédente, celle de l'*Eisagôgê* de Porphyre (*Porphyrii Isagoge*, p. XLII-XLIV), puis en introduisant son édition du commentaire (*Eliae (olim Davidis) in Aristotelis categorias commentarium*, p. VII-X). La paternité d'Elias a été rejetée par J.-P. Mahé, dans le deuxième appendice à P. Hoffmann, *Simplicius. Commentaire aux Catégories d'Aristote*, I, à savoir « David l'invincible dans la tradition arménienne », p. 189-207, qui développe l'argumentaire de deux spécialistes de la tradition arménienne (S. Arevsatyan et M. Rapava). Elle a été, en revanche, défendue de manière convaincante par R. Goulet, « Elias », dans R. Goulet (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques. III : d'Eccélos à Juvénal*, Paris, Editions du Centre national de la recherche scientifique, 2000, p. 60-65 que nous suivons ici.

77. Dans son commentaire au dernier livre de la *Physique*, Simplicius donne un exemple concret de la *μεγαλόνοια* aristotélicienne – la double démonstration de l'éternité du monde et du mouvement – tout en l'opposant à la balourdise de son rival de toujours, Jean Philopon : « τῆς μέντοι τοῦ Ἀριστοτέλους μεγαλονοίας ἦν καὶ τὸν κόσμον αἰδίων δεικνύναι καὶ τὴν κίνησιν αὐτὴν ἐφ' ἑαυτῆς καὶ ἀπὸ τῆς οἰκείας φύσεως τὸ αἰδίων ἔχουσαν, ὥσπερ καὶ τὸν χρόνον ἐπιδείξει. μηκύνειν δὲ οὗτος τοὺς ἑαυτοῦ λόγους μηχανώμενος, ἵνα τούτω τοὺς ἀνοήτους ἐκπλήττη, προφανεστέραν ἔτι μᾶλλον τὴν ἑαυτοῦ δυσσυνεσίαν ποιῆ [il seyait bien au génie d'Aristote de démontrer à la fois que l'univers est éternel et que le mouvement lui-même possède l'éternité par soi et par sa propre nature, ainsi qu'il le montre aussi pour ce qui est du temps. Lui, au contraire, en s'ingéniant à traîner en longueur ses arguments pour épater les ignares, ne fait que rendre encore plus manifeste sa propre sottise] » (*Simplicii in Aristotelis physicorum libros octo commentaria*, 1147.5-9). Sur Simplicius et Philopon interprètes de la physique d'Aristote, cf. notamment P. Golitsis, *Les Commentaires de Simplicius et de Jean Philopon à la Physique d'Aristote*, Berlin W. de Gruyter, 2008. Au sujet de l'animosité de Simplicius vis-à-vis de celui qu'il appelait le

«grammairien», cf. P. Hoffmann, « Sur quelques aspects de la polémique de Simplicius contre Jean Philopon. De l'invective à la réaffirmation de la transcendance du Ciel », dans I. Hadot (éd.), *Simplicius. Sa vie, son œuvre, sa survie*, Berlin, W. de Gruyter, 1987, p. 183-224.

78. Tout innocent qu'il soit par ailleurs, le choix de mots (pour la plupart, les plus importants) – qu'on retrouve chez Boèce [T22] – reflète, entre bien des autres, celui d'un des témoignages les plus anciens concernant la lignée exégétique qui a privilégié les traits communs plutôt que les différences entre Platon et Aristote : « τοῦτον γὰρ τὰς τῶν παλαιῶν ἀνδρῶν διακαθάραντα δόξας , καὶ τοὺς ἐκατέρωθεν ἀναφρομένους ἀποσκευασάμενον λήρους, σύμφωνον ἐν τοῖς ἐπικαίροις τε καὶ ἀναγκασιότατοις τῶν δογμάτων Πλάτωνός τε καὶ Ἀριστοτέλους τὴν γνώμην ἀποφῆναι [c'est lui <Ammonius Saccas>, dit-il <Hiéroclès>, qui a ramené à leur pureté les doctrines des anciens philosophes, émondé les pousses superflues qui grandissaient chez l'un et chez l'autre et montré l'accord entre la pensée de Platon et celle d'Aristote sur les questions de doctrine importantes et les plus nécessaires (trad. R. Henry, *Photius. Bibliothèque (Codices 186-222)*, Paris, Les Belles Lettres, 1962, p. 126) » (*Photii bibliotheca (Codices 186-222)*, R. Henry (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 1962, 214, 126.4-8). Retenons ici la – relative – ancienneté du propos, davantage que le bien-fondé de son attribution à Ammonius Saccas par Hiéroclès d'Alexandrie (cf. pour un état de la question relativement récent H.S. Schibli, *Hierocles of Alexandria*, Oxford, Oxford University Press, 2004, p. 26-31 et I. Hadot, *Studies on the Neoplatonist Hierocles*, Philadelphia, American Philosophical Society, 2004, p. 5-14 pour un input plutôt sceptique).

79. A condition d'en faire un simple principe régulateur et, dans notre cas, heuristique – ce qui, soit dit au passage, n'est pas étranger à son archétype kantien, comme le suggère la lettre d'Immanuel Kant à Carl Leonard Reinhold du 31 décembre 1787 (cf. *Kant's Briefwechsel*, R. Reike (éd.), Berlin, G. Reimer, 1900, p. 514-515) – il n'y a rien que de très naturel dans le fait que quelque chose de l'ordre d'un « art des systèmes » – « Ich verstehe unter einer Architektonik die Kunst der Systeme » (I. Kant, *Kritik der reinen Vernunft. Zweite Auflage (1787)*, Berlin, Reimer, 1904, p. 860) – ait dû être à l'œuvre chez Boèce et les autres commentateurs anciens qui, sans exception, concevaient leur programme comme une unité de développement à laquelle se rapportent ses différents volets plutôt que comme une rhapsodie d'efforts non concertés.

80. Comme il se laisse déceler davantage au niveau de la pratique exégétique de Boèce que de son programme, nous ne nous arrêterons pas ici sur un troisième indicateur, le principe d'une lecture strictement interne des corpus. Précisons seulement, au passage, que le « τὰ Ἀριστοτέλους διὰ τῶν Ἀριστοτέλους ἐξηγεῖσθαι » que l'on vient de rencontrer chez Elias est une variante d'un axiome herméneutique qui, en l'état de nos sources, figure pour la première fois chez Porphyre : « ἀξιῶν δὲ ἐγὼ Ὅμηρον ἐξ Ὀμήρου σαφηνίζειν αὐτὸν ἐξηγούμενον ἑαυτὸν ὑπεδείκνυον, ποτὲ μὲν παρακειμένως, ἄλλοτε δ' ἐν ἄλλοις [considérant de mon côté qu'Homère s'explique par Homère, j'ai montré qu'il se comprend à partir de lui-même, tantôt en fonction du contexte immédiat, tantôt en fonction d'autres passages] » (*Porphyrii Quaestionum Homericarum liber I*, 56.3-6). Sur la présence de la maxime chez Aristarque, auquel on la fait remonter traditionnellement, cf. la mise au point récente de R. Nünlist, « What does Ὅμηρον ἐξ Ὀμήρου σαφηνίζειν actually mean ? », *Hermes*, 143, 2015, p. 385-403 (en plus des classiques R. Pfeiffer, *History of Classical Scholarship from the Beginning to the End of the Hellenistic Age*, Oxford, Clarendon, 1968, p. 225-227 ; N.G. Wilson, « An Aristarchean Maxim », *The Classical Review*, 21, 1971, p. 172 ; C. Schäublin, « Homerum ex Homero », *Museum Helveticum*, 34, 1977, p. 221-227 ; J.I. Porter, « Hermeneutic Lines and Circles : Aristarchus and Crates on the Interpretation of Homer », dans R. Lamberton et J.J. Keaney (éd.), *Homer's Ancient Readers. The Hermeneutics of Greek Epic's Earliest Exegetes*, Princeton, Princeton University Press, 1992, p. 70-85 ; F. Montanari, « The Fragments of Hellenistic Scholarship », dans G.W. Most (éd.), *Collecting Fragments*, Göttingen, Vandenhoeck and Ruprecht, 1997, p. 285-287). Nous avons évoqué Porphyre en particulier, en sa double qualité de commentateur et du Philosophe et du Poète, mais sa maxime ne se rencontre pas moins en dehors des Lettres, comme chez Galien qui en faisait sa devise exégétique : « καὶ γὰρ μοι καὶ

νόμος οὗτος ἐξηγήσεως, ἕκαστον τῶν ἀνδρῶν ἐξ ἑαυτοῦ σαφηνίζεσθαι [j'ai, quant à moi, cette règle d'interprétation : chaque auteur doit être expliqué par lui-même] » (*Claudii Galeni de dignoscendis pulsibus*, VIII, 958.6-7). Sur Galien exégète et sur son utilisation du principe en question, cf. J. Mansfeld, *Prolegomena. Questions to be settled before the Study of an Author, or a Text*, Leiden, Brill, 1994, p. 148-150 et S.A. Gurd, « Galen on ἔκδοσις », dans T. Schmidt et P. Fleury, *Perceptions of the Second Sophistic and Its Times*, Toronto, University of Toronto Press, 2011, p. 169-184.

81. Encore que sa paternité demeure à ce jour débattue – il faut, sans doute, la retirer à Simplicius pour la restituer, très probablement, à Priscien de Lydie (la notice de M. Perckams, « Priscien de Lydie », dans R. Goulet (éd.), *Dictionnaire des Philosophes Antiques. Vb : de Plotina à Rufilius Rufus*, Editions du Centre national de la recherche scientifique, Paris, 2012, p. 1514-1521 retrace la controverse lancée par F. Bossier et C. Steel, « Priscianus Lydus en de "In de anima" van Pseudo(?)-Simplicius », *Tijdschrift voor Filosofie*, 34, 1972, p. 761-822 et fait état du consensus – relativement solide – en faveur de ce scénario), le propos de l'auteur du commentaire sur le *De anima* d'Aristote résume, d'une formule exceptionnellement heureuse (jusque dans le choix des mots : notamment pour ce qui est du σαφηνίζειν qui exprime l'activité propre à l'ἐξηγητής), le sentiment qui a poussé les commentateurs de l'Antiquité tardive à faire – comme le dit Elias en [T27] – des écrits d'Aristote une introduction à ceux de Platon : « καὶ πάλιν ὁ τοῦ Πλάτωνος ἄριστος ἐξηγητὴς σαφηνίζει ἡμῖν καὶ ὅπως εἴρηται παρ' ἐκείνου τὸ ὄν ἀεὶ “νοήσει μετὰ λόγου περιληπτόν”, ὡς ἅμα τε νοήσεως καὶ ἐπιστήμης τῆς ἀκροτάτης οὔσης ψυχικῆς γνώσεως [à nouveau, le meilleur exégète de Platon nous explique ce qu'il entendait là où il affirme que ce qui est toujours “peut être saisi par l'intellect et faire l'objet d'une explication rationnelle” (*Platonis Timaeus*, A. Rivaud (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 1925, 28a 1-2), à savoir que la forme suprême de la connaissance dont l'âme est capable est tout à la fois pensée et science] » (*Simplicii (?) in Aristotelis libros de anima commentaria*, M. Hayduck (éd.) Berlin, Reimer, 1882, 245.11-14).

82. Même sans viser l'exhaustivité, tout effort d'être ne serait-ce que plausiblement sélectif dans une revue de la bibliographie récente et moins récente au sujet de l'approche symphonique professée – à un degré ou à un autre et dans une variété de formes – depuis au moins la période hellénistique risque de tourner, très vite, à l'entassement des références plutôt qu'à l'inventaire raisonné. C'est pourquoi, il vaut mieux – en l'occurrence – s'en tenir à deux indications très générales. En premier lieu – *recentiores non deteriores* – une monographie récente, à savoir I. Hadot, *Athenian and Alexandrian Neoplatonism and the Harmonization of Aristotle and Plato*, Leiden, Brill, 2015, peut être prise comme point de départ de toute investigation ultérieure (jusqu'à au moins, mais en vérité, bien au-delà de G.E. Karamanolis, *Plato and Aristotle in Agreement ? Platonists on Aristotle from Antiochus to Porphyry*, Oxford, Oxford University Press, 2006). Elle présente, en effet, deux avantages majeurs (cf. p. 41 et p. 50 respectivement) : le premier est celui de discuter la notion elle-même d'« harmonie » au lieu de l'utiliser comme si elle allait de soi, le deuxième consiste à voir dans l'harmonisation de Platon et d'Aristote une tendance « concordiste » parmi d'autres. En second lieu – puisqu'ils ne sont que rarement mentionnés et qu'ils concernent plus particulièrement Boèce – signalons au moins trois études : M. Zambon, « *Aristotelis Platonisque sententias in unam revocare concordiam. Il progetto filosofico boeziano e le sue fonti* », *Medioevo*, 28, 2003, p. 17-49, A. Santamaria, « *In Pursuit of Happiness : The Platonic and Aristotelian Harmony in The Consolation of Philosophy* », *Carmina philosophiae*, 16, 2007, p. 71-99 et T. Suto, « *From Analysis of Words to Metaphysical Appreciation of the World. The Platonism of Boethius* », *Quaestio*, 15, 2015, p. 321-331.

83. F. Solmsen, « *Boethius and the History of the Organon* », *The American Journal of Philology*, 65, 1944, p. 71.

84. Une remarque du prologue de l'opuscule que Boèce a consacré à la science de la division permet de se faire une idée assez précise, sinon de la succession elle-même défendue par Boèce, du moins de l'importance qu'il attachait aux problèmes de savoir dans quel ordre aborder les

écrits qu'il tenait pour canoniques. De fait, on y apprend qu'il avait calibré son exposé, dont il revendiquait par ailleurs la nouveauté (« ignotum nostris »), sur les besoins d'un public relativement avancé (« neque enim rudibus haec totius artis sed imbutis et ulteriore paene loco progressis legenda et discenda proponimus »); on y apprend surtout qu'il avait cru nécessaire de traiter scrupuleusement (« diligenter ») la question de sa place exacte dans un texte rédigé à cet effet (le *De ordine peripateticae disciplinae* dont on a perdu la trace) : « qui vero huius operis [id est dialectici] ordo sit cum De ordine peripateticae disciplinae mihi dicendum esset diligenter exposui [dans mon écrit sur l'Ordre de la discipline péripatéticienne, j'ai scrupuleusement traité de la place de cet ouvrage dans l'ordre <de lecture>] » (Anicii Manlii Severini Boethii de divisione liber, 6.14-16).

85. Six générations au moins de philologues se sont bel et bien posées la question. Dans sa forme la plus radicale celle-ci a abouti au rejet de l'authenticité du traité. Ce fut d'abord une spécialité allemande, puis française. Sans l'écartier tout court, H. Bonitz « Über die Kategorien des Aristoteles », *Sitzungsberichte der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien. Philosophisch-Historische Klasse*, 10, 1853, p. 593 reprenait les réserves que L. Spengel, « Aristotelis organon graece novis auxiliis adiutus recognovit, scholiis ineditis et commentario instruxit Theodorus Waitz. Pars Prior : Categoriae, Hermeneutica, Analytica priora », *Gelehrte Anzeigen*, 20, 1845, p. 41-46 avait avancées à l'encontre de la paternité aristotélicienne des *Catégories*. C. Prantl, *Geschichte der Logik im Abendlande*, I, p. 90 et 530-531 abondera dans le même sens en déclarant l'écrit apocryphe, tout comme le feront V. Rose, *De Aristotelis librorum ordine et auctoritate commentatio*, Berlin, Reimer, 1854, p. 233-324 et A. Gerke, « Ursprung der aristotelischen Kategorien », *Archiv für Geschichte der Philosophie*, 4, 1891, p. 424-441. L'historiographie francophone prendra le relais au siècle d'après et traversera à son tour une phase hypercritique, comme en témoignent les travaux d'E. Dupréel, « Aristote et le traité des *Catégories* », *Archiv für Geschichte der Philosophie*, 22, 1909, p. 230-251, S. Mansion, « La première doctrine de la substance. La substance selon Aristote », *Revue philosophique de Louvain*, 44, 1946, p. 349-369, « La doctrine aristotélicienne de la substance et le traité des *Catégories* », dans E.W. Beth, H.J. Pos and J.H.A. Hollak (éd.), *Proceedings of the Tenth International Congress of Philosophy*, Amsterdam, North-Holland, 1949, p. 1097-1100 et « Notes sur la doctrine des catégories dans les *Topiques* », dans G.E.L. Owen (éd.), *Aristotle on dialectic. The Topics*, Oxford, Clarendon Press, 1968, p. 189-201, B. Dumoulin, « Sur l'authenticité des *Catégories* d'Aristote », dans P. Aubenque (éd.), *Concepts et catégories dans la pensée antique*, Paris, Vrin, 1980, p. 23-32 et « L'ousia dans les *Catégories* et dans la *Métaphysique* », dans P. Moraux, J. Wiesner (éd.), *Zweifelhaftes im Corpus Aristotelicum. Studien zu einigen Dubia*, Berlin, W. de Gruyter, 1983, p. 57-71, de même que de M. Achard, « Tradition et histoire de l'aristotélisme. Le point de vue des indices externes dans les problèmes de l'authenticité du traité des *Catégories* », *Laval théologique et philosophique*, 56, 2000, p. 307-351 au seuil du nouveau millénaire. Depuis 2003, sans que cela ait fait des vagues, une nouvelle recrue est venue étoffer les rangs des adversaires de l'authenticité des *Catégories* : N. Ushida, « Before the *Topics* ? Isaak Husik and Aristotle's *Categories* revisited », *Ancient Philosophy*, 23, 2003, p. 113-134, qui a pourtant eu le mérite de prendre le contre-pied des considérations stylistiques qu'Isaak Husik – le défenseur le plus persuasif de l'authenticité de l'opuscule – avait formulées dans un travail lui aussi trop longtemps passé sous silence, à savoir « On the *Categories* of Aristotle », *The Philosophical Review*, 13, 1904, p. 514-528, auquel D. Ross (dans un postscriptum à I. Husik, « The Authenticity of Aristotle's *Categories* », *The Journal of Philosophy*, 36, 1939, p. 427-431) et M. Frede (dans « The Title, Unity and Authenticity of the Aristotelian *Categories* », *Essays in Ancient Philosophy*, Oxford, Clarendon Press, 1987, p. 11-28) avaient rendu honneur et restitué la place qui lui revient au sein de cette controverse. Au fur et à mesure que nous avançons dans notre exposé, nous mentionnerons les principales études qui, tout en maintenant l'opuscule dans le giron de l'aristotélisme d'Aristote, se sont affranchies – à des degrés différents – de l'emprise que l'image traditionnelle, largement inspirée des commentateurs de l'Antiquité tardive, a exercé (et

continue d'exercer) sur l'interprétation du traité et de sa matière (cf. à ce sujet L. Gazziero, « “Οἰκείως τῇ λογικῇ πραγματείᾳ” (*Simplicii in Aristotelis categorias commentarium*, 12.11). Contraintes disciplinaires – anciennes et modernes – de l'interprétation logique des *Catégories* d'Aristote », dans V. Brière et J. Lemaire (éd.), *Les catégories. Interprétations d'Aristote*, Leuven, Peeters, à paraître). Puisque cependant le problème de la fortune précoce des *Catégories* d'Aristote a retenu l'attention d'un très grand spécialiste de la tradition aristotélicienne, signalons d'entrée de jeu R.W. Sharples, « *Habent sua fata libelli. Aristotle's Categories in the first century BC* », *Acta Antiqua Hungarica*, 48, 2008, p. 273-287 dont on lira également, pour une reconnaissance élargie au corpus tout entier, « *Aristotle's Exoteric and Esoteric Works. Summaries and Commentaries* », *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, 50, 2007, p. 505-512, de même que les sources qu'il a rassemblées dans *Peripatetic Philosophy, 200 BC to AD 200. An Introduction and Collection of Sources in Translation*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, p. 45-101.

86. Le prologue du commentaire de Simplicius a cela de spécifique qu'il situe très précisément son projet dans la continuité d'une lignée de commentateurs dont il nomme quelques figures majeures (Boéthos, Lucius et Nicostrate, Herminos, Alexandre d'Aphrodise, Plotin, Porphyre, Jamblique, Dexippe, Maxime d'Ephèse et Themistius) et qu'il récapitule de façon fort ingénieuse en les regroupant en quelque six grandes familles (ceux qui ont paraphrasé l'exposé aristotélicien, ceux qui ont brièvement expliqué les notions formulées par Aristote, ceux qui en plus d'aborder la lettre du texte et de clarifier son contenu ont livré des réflexions d'une remarquable profondeur, ceux qui ont préféré multiplier les objections dignes à l'occasion d'être prises très au sérieux, ceux qui ont rédigé des commentaires suivis et ceux qui ont discuté les apories relevées par leurs prédécesseurs). Ilsetraut Hadot a étudié cette section dans « *Simplicius, In Cat., 1.3 - 3.17 Kalbfleisch. An Important Contribution to the History of the Ancient Commentary* », *Rheinisches Museum für Philologie*, 147, 2004, p. 408-420.

87. Que « τὸ τῶν Κατηγοριῶν βιβλίον » soit l'« ἀρχὴ τῆς λογικῆς πραγματείας » est une conviction à peu près universellement partagée. On la retrouve telle quelle chez Ammonius, qui la développe dans les prolégomènes de son *Ammonii in Aristotelis categorias commentarius* (13.3-4 : « εἰ γὰρ ἀρχὴ ἐστὶ τῆς λογικῆς πραγματείας τὸ τῶν Κατηγοριῶν βιβλίον, ἢ δὲ λογικὴ, κτλ. [si le livre des *Catégories* est le commencement de la discipline logique et que la logique, etc.] »), et la rappelle au tout début de son commentaire sur les *Premiers analytiques* où les *Catégories* sont désignées comme l'« ἀρχὴ πάσης τῆς λογικῆς πραγματείας [le principe de la logique tout entière] » (*Ammonii in Aristotelis analyticorum priorum librum primum commentarium*, 1.11-12). Jean Philopon (cf. *Ioannis Philoponi in Aristotelis categorias commentarium*, 11.27-28), Olympiodore (*Olympiodori prolegomena et in Aristotelis categorias commentarium*, 18.14-15) et Elias (*Eliae olim Davidis in Aristotelis categorias commentarium*, 133.17-18) seront du même avis.

88. Ce que Simplicius semblerait confirmer : « προστίθησιν δὲ καὶ τὰ τοῦ Βοήθου ὁ Πορφύριος πολλῆς ἀγχινοίας γέμοντα καὶ εἰς τὸ αὐτὸ τείνοντα τοῖς εἰρημένους [Porphyre ajoute également les remarques de Boéthos, qui sont pleines d'une grande pénétration, et qui tendent au même but que ce qui a été dit jusqu'ici (trad. P. Hoffmann, « Les analyses de l'énoncé selon les commentateurs néoplatoniciens », p. 223)] » (*Simplicii in Aristotelis categorias commentarium*, 11.23-24).

89. Avant même d'aller plus loin, souvenons-nous de l'appel à la prudence de Paul Moraux qui écrivait au début de sa reconstruction : « Wir besitzen zwar keine ausdrückliche Nachricht darüber, daß Andronikos die Logik als ὄργανον bezeichnete, noch daß er es war, der “alle logischen Schriften zu einem Corpus organisierte, dem er den Titel Organon gab” (68 : Wie I. Düring, *Biogr. Trad.*, 423 etwas unvorsichtig behauptet), etc. » (*Der Aristotelismus bei den Griechen von Andronikos bis Alexander von Aphrodisias*, I, p. 78).

90. La figure d'Andronicos de Rhodes ainsi que sa place exacte dans l'histoire de l'Aristotélisme ancien comporte encore bien des parts d'ombre. Tel est notamment le cas de son édition du

corpus des écrits d'école d'Aristote dont la datation (haute ou basse), le lieu (Athènes ou Rome), le contexte (institutionnel : le Lycée ; ou bien privé : le cercle des bibliothèques et des lettrés qui gravitaient autour du patriciat républicain de la basse époque), ainsi que – et surtout – l'impact (tantôt révisé à la hausse, tantôt à la baisse) demeurent toujours débattus. Après les études pionnières de F. Littig, *Andronikos von Rhodos*, München, Straub, 1890-1895 et M. Plezia, *De Andronici Rhodii studiis Aristotelicis*, Cracovie, Polska Academia Umiejetnosci, 1946, arrêtons deux points de repère, à la fois incontournables et en partie désaccord entre eux, qui permettent d'aborder les nombreuses questions que pose la transmission du corpus aristotélicien au cours des premiers siècles de son histoire : I. Düring, *Aristotle in the Ancient Biographical Tradition*, Göteborg, Göteborgs Universitets Arsskrift, 1957 qui a réuni, dans le chapitre XVIII, p. 411-425, tous les témoignages anciens sur Andronicos (75a-q) ; de même que P. Moraux, *Der Aristotelismus bei den Griechen von Andronikos bis Alexander von Aphrodisias*, I, qui a consacré un long chapitre (3, p. 45-141) à l'activité d'éditeur d'Andronicos. J. Barnes, « Roman Aristotle », p. 1-69 et O. Primavesi, « Ein Blick in den Stollen von Skepsis. Vier Kapitel zur frühen Überlieferung des Corpus Aristotelicum », *Philologus*, 151, 2007, p. 51-77 offrent deux tableaux assez différents – encore que tout aussi suggestifs – de l'œuvre d'Andronicos. Un essai a mis en évidence le caractère plutôt hostile des sources qui font le récit des événements qui ont abouti à l'édition d'Andronicos : il s'agit de P. Schubert, « Strabon et le sort de la bibliothèque d'Aristote », *Les études classiques*, 70, 2002, p. 225-237. Parmi les études récentes et moins récentes, qui ont nourri un débat toujours en cours, mentionnons au moins I. Düring, « Notes on the History of the Transmission of Aristotle's Writings », *Goteborgs Hogskolas Arsskrift*, 56, 1950, p. 37-70 ; P.M. Huby, « The Transmission of Aristotle Writings and the Places Where Copies of his Works Existed », *Classica et mediaevalia*, 30, 1969, p. 241-257 ; C. Lord, « On the Early History of the Aristotelian Corpus », *The American Journal of Philology*, 107, 1986, p. 137-161 ; H.B Gottschalk, « The Earliest Aristotelian Commentators », dans R. Sorabji (éd.), *Aristotle Transformed. The Ancient Commentators and Their Influence*, London, Duckworth, 1990, p. 55-67 ; H.J. Drossaart Lulofs, « Neleus of Scepsis and the Fate of the Library of the Peripatos », dans R. Beyers, J. Brams, D. Sacré et K. Verrycken (éd.), *Tradition et traduction : les textes philosophiques et scientifiques grecs au Moyen Age latin*, Leuven, Leuven University Press, 1999, p. 9-24 ; B. McAdon, « Strabo, Plutarch, Porphyry and the Transmission and Composition of Aristotle's *Rhetoric*. A Hunch », *Rhetoric Society Quarterly*, 36, 2006, p. 77-105 ; R. Chiaradonna, « Interpretazione filosofica e ricezione del corpus. Il caso di Aristotele (100 a.C. - 200 d.C.) », dans L. del Corso, P. Pecere (éd.), *Philosophy and the Books. From Antiquity to the 21th Century / Il libro filosofico dall'Antichità al XXI secolo*, Quaestio, 11, 2011, p. 83-114 ; M.J. Griffin, *Aristotle's Categories in the Early Roman Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2015 (en particulier, p. 21-77).

91. C'est Porphyre lui-même qui nous l'apprend dans la section de la *Vie de Plotin* qu'il consacre au classement des écrits de Plotin qui l'avait chargé d'en soigner la διάταξις et la διόρθωσις : « ἐπεὶ δὲ αὐτὸς τὴν διάταξιν καὶ τὴν διόρθωσιν τῶν βιβλίων ποιῆσθαι ἡμῖν ἐπέτρεψεν, κτλ. [puisque Plotin lui-même s'est adressé à nous pour organiser et corriger ses écrits, etc.] » (*Porphyrii vita Plotini*, 24, 176.2-3).

92. Jean Philopon évoquait en même temps l'avis de Boéthos qui se prononçait plutôt en faveur de la philosophie naturelle. Comme les autres commentateurs, il préfère toutefois le parti pris d'Andronicos en faveur de la logique : « τρίτον ἦν ἐφεξῆς κεφάλαιον τὸ πόθεν δεῖ ἄρχεσθαι τῶν Ἀριστοτελικῶν συγγραμμάτων. Βόηθος μὲν οὖν φησιν ὁ Σιδώνιος δεῖν ἀπὸ τῆς φυσικῆς ἄρχεσθαι πραγματείας ἅτε ἡμῖν συνηθεστέρως καὶ γνωρίμω, δεῖν δὲ ἀεὶ ἀπὸ τῶν σαφεστέρων ἄρχεσθαι καὶ γνωρίμων. ὁ δὲ τούτου διδάσκαλος Ἀνδρόνικος ὁ Σόδιος ἀκριβέστερον ἐξετάζων ἔλεγε χρῆναι πρότερον ἀπὸ τῆς λογικῆς ἄρχεσθαι, ἥτις περὶ τὴν ἀπόδειξιν καταγίνεται. ἐπειδὴ οὖν ἐν πάσαις αὐτοῦ ταῖς πραγματεῖαις ὁ φιλόσοφος κέχρηται τῇ ἀποδεικτικῇ μεθόδῳ, δεόν ἡμᾶς πρότερον ταύτην κατορθῶσαι, ἵνα εὐχερέστερον παρακολουθήσωμεν τοῖς ἄλλοις αὐτοῦ συγγράμμασι [vient ensuite le troisième point capital qui consiste à se demander par où il faut commencer la lecture

des écrits d'Aristote. Boéthos de Sidon était d'avis qu'il faut commencer par la discipline physique, dans la mesure où elle est moins difficile à comprendre et mieux connue de nous ; il faut, en effet, toujours commencer par ce qui est plus manifeste et mieux connu. Andronicos de Rhodes, le maître de Boéthos, qui a examiné la question avec plus de rigueur, affirmait en revanche qu'il convient tout d'abord de commencer par la logique, qui porte sur la démonstration. Puisque le Philosophe a utilisé la méthode démonstrative dans tous les domaines, il nous incombe de bien la mettre en place d'abord pour mieux suivre ensuite ses autres traités] » (*Ioannis Philoponi in Aristotelis categorias commentarium*, 5.15-23). Parmi les (quatre) réponses à la question de savoir par quel bout commencer pour se familiariser avec Aristote, Elias reporte celle d'Andronicos qui préconise qu'il faut débiter sa lecture par les traités de logique : « οἱ μὲν γὰρ ἔλεγον ὅτι δεῖ ἀπὸ τῆς φυσικῆς ἄρξασθαι, οἱ δὲ ἀπὸ τῆς λογικῆς, ἄλλοι δὲ ἀπὸ τῆς ἠθικῆς, ἕτεροι δὲ ἀπὸ τῆς μαθηματικῆς. Βοηθὸς γὰρ ὁ Σιδώνιος ἀπὸ τῆς φυσικῆς λέγει, Ἀνδρόνικος δὲ ὁ Σόδιος ὁ Περιπατητικὸς ὁ ἑνδέκατος διάδοχος τῆς Ἀριστοτέλους σχολῆς ἀπὸ τῆς λογικῆς ἔλεγε, τῶν δὲ Πλατωνικῶν οἱ μὲν ἀπὸ τῆς ἠθικῆς οἱ δὲ ἀπὸ τῶν μαθηματικῶν [les uns disent qu'il faut commencer par la physique, d'autres par la logique, d'autres encore par l'éthique ou les mathématiques. De fait, Boéthos de Sidon affirme qu'il faut commencer par la physique ; Andronicos de Rhodes, le péripatéticien, qui fut le onzième scholarque de l'école d'Aristote, dit qu'il faut commencer par la logique ; parmi les platoniciens, les uns disent qu'il faut commencer par l'éthique, les autres par les mathématiques] » (*Eliae (olim Davidis) in Aristotelis categorias commentarium*, 117.20-25).

93. Ainsi que l'a montré P. Moraux, *Les listes anciennes des ouvrages d'Aristote*, Louvain, Editions Universitaires de Louvain, 1951, p. 189-190, le traité devait être, en revanche, absent de la source à laquelle Diogène Laërce a emprunté son catalogue des œuvres d'Aristote (cf. *Diogenis Laertii vitae philosophorum*, V, 26, 325.20). Les titres Κατηγοριῶν et Περὶ ἐρμηνείας qui figurent, respectivement, à la 141e et à la 142e place sont, selon toute vraisemblance, le fait d'une interpolation postérieure, intervenue tout en bas d'une colonne du catalogue primitif. Des Κατηγορίαι, en un livre (α'), correspondent au titre 29 de la liste transmise par un certain Ptolémée – qu'Ibn Abi Usaibia, auteur d'une *Vie d'Aristote*, appelait *al-Garib*, à savoir l'étranger ou l'inconnu – où elles figurent à la tête des titres de l'édition d'Andronicos de Rhodes (on se reportera à l'édition du πίναξ de Ptolémée dans I. Düring, *Aristotle in the Ancient Biographical Tradition*, p. 224). S'il n'est pas exclu que le noyau du catalogue remonte à Andronicos lui-même, que Ptolémée affirme avoir repris (cf. I. Düring, *Aristotle in the Ancient Biographical Tradition*, p. 167), il n'est pas non plus certain – loin de là – que le catalogue de Ptolémée soit un calque de celui d'Andronicos : cf. à ce sujet les réserves avancées par J. Barnes, « Peripatetic Logic. 100BC - 200BC », *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, 50, 2007, p. 53.

94. *Simplicii in Aristotelis categorias commentarium*, 379.8-16 : « τινες μὲν γάρ, ὧν καὶ Ἀνδρόνικός ἐστιν, παρὰ τὴν πρόθεσιν τοῦ βιβλίου προσκεῖσθαί φασιν ὑπὸ τινος ταῦτα τοῦ τῶν Κατηγοριῶν βιβλίον. Πρὸ τῶν τόπων ἐπιγράψαντος, οὐκ ἐννοοῦντες οὗτοι, πόσῃν χρεῖαν οὐ τῇ τοπικῇ πραγματεία μόνον ἀλλὰ καὶ τῷ περὶ τῶν κατηγοριῶν λόγῳ εἰσάγει τὰ εἰρημένα [en effet, certains, parmi lesquels il y a aussi Andronicos, disent que ces choses tombent en dehors du propos du livre et qu'elles sont dues à celui qui a donné au traité des *Catégories* le titre d'*Avant les lieux* ; mais ils ne se rendent pas compte à quel point ces mêmes choses sont utiles non seulement pour l'étude de la topique, mais aussi pour la discussion des catégories] ». *Anicii Manlii Severini Boethii in Aristotelis categorias commentarium*, J. Shiel (éd.), « Boethius and Andronicos of Rhodes », p. 183 : « sed Andronicos hanc esse adiectionem Aristotelis non putat, simulque illud arbitratur, idcirco ab eo fortasse hanc adiectionem (de oppositis et de his quae simul sint et de priore et de motu et de aequivocatione habendi) esse factam, qui hunc libellum ante Topica <in>scripserit, quod haec ad illud opus necessaria esse putaverit sicut ipsae *Categoriae* prosint ad scientiam *Topicorum*, hanc quidem ignorans (scilicet quod sufficienter in *Topicis*, quantum ad argumenta

pertinebat, et de his omnibus quae adiecta sunt et de praedicamentis fuisse propositum) [P. Moraux, *La critique d'authenticité chez les commentateurs grecs d'Aristote*, Ankara, Turk Tarih Kurumu Basimevi, 1974, p. 271-272 (traduction légèrement modifiée) : mais Andronicos ne pense pas que cette addition soit d'Aristote ; en même temps, il estime que cette addition (sur les opposés, les simultanés, l'antérieur, le mouvement et l'homonymie de l'avoir) a probablement été ajoutée par celui qui a donné à ce petit livre le titre *Avant les Topiques* ; cet homme pensait en effet que ces matières [272] étaient nécessaires à cet ouvrage au même titre que les *Catégories* elles-mêmes sont utiles à la science des *Topiques*. Pourtant, il ignorait cette science, c'est-à-dire qu'il ignorait que dans les *Topiques*, on trouve suffisamment de données, en ce qui concerne les arguments, sur toutes ces choses qui ont été ajoutées et sur les catégories] ».

95. Comme l'observait à juste titre M. Frede, « The Title, Unity and Authenticity of the Aristotelian *Categories* », p. 12, note 13, Boèce et Simplicius ne suggèrent pas qu'Andronicos aurait rejeté l'authenticité des *postpraedicamenta*, mais qu'il a plutôt contesté qu'il faille les lire à la place où ils ont été transmis.

96. Pour des raisons parfaitement compatibles au demeurant avec les principes d'une pédagogie aristotélicienne (cf. *Aristotelis analytica posteriora*, I, 2, 71b 33 - 72a 2, de même que – et surtout – *Aristotelis physica*, I, 1, 184a 16-21), seul Boéthos de Sidon semble avoir fait exception en privilégiant un autre point de départ pour se familiariser avec le corpus des écrits d'Aristote, à savoir ses livres de physique (cf. les textes de Jean Philopon et d'Elia cités dans la note 92 ci-dessus). L'aristotélisme radical de Boéthos a attiré l'intérêt d'un nombre de spécialistes contemporains : à côté du chapitre que P. Moraux lui a consacré dans son *Der Aristotelismus bei den Griechen von Andronikos bis Alexander von Aphrodisias*, I, p. 143-179, on rappellera pour leur proximité avec le dossier que nous instruisons ici : T. Reinhardt, « Andronicos of Rhodes and Boethus of Sidon on Aristotle's *Categories* », *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, 50, 2007, p. 513-529, M. Rashed, *Essentialisme : Alexandre d'Aphrodise entre logique, physique et cosmologie*, Berlin, Walter de Gruyter, 2007, p. 22-26 et « Boethus Aristotelian Ontology », dans M. Schofield (éd.), *Aristotle, Plato and Pythagoreanism in the First Century BC. New Directions for Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013, p. 53-77 ainsi que R. Chiaradonna, « Alexander, Boethus and the Other Peripatetics. The Theory of Universals in the Aristotelian Commentators », dans R. Chiaradonna et G. Galluzzo (éd.), *Universals in Ancient Philosophy*, Pisa, Edizioni della Normale, 2013, p. 299-328 et C. Luna, « Boéthos de Sidon sur les relatifs », *Studia graeco-arabica*, 3, 2013, p. 1-35.

97. Avec la discussion de son objet, son utilité, sa position dans l'ordre de lecture, son authenticité, son appartenance à telle ou telle partie de la philosophie, ainsi que sa division en chapitres, la justification de l'intitulé était l'une des figures obligées de l'exégèse scolaire ancienne (nous la retrouverons, à peu près telle quelle – à une exception près, la discussion de la division en chapitre – chez Boèce lui-même, [T40]). En attendant la sortie du deuxième fascicule de sa traduction du commentaire de Simplicius (P. Hoffmann, *Les principes de l'interprétation néoplatonicienne des Catégories d'Aristote, de Porphyre au Pseudo-Aréthas*), P. Hoffmann, « La problématique du titre des traités d'Aristote selon les commentateurs grecs. Quelques exemples », dans J.-C. Fredouille (éd.), *Titres et articulations du texte dans les œuvres antiques*, Paris, Institut d'études augustiniennes, 1997, p. 75-103 et « Catégories et langage selon Simplicius. La question du σκοπός du traité aristotélicien des *Catégories* », dans I. Hadot (éd.), *Simplicius. Sa vie, son œuvre, sa survie*, Berlin, W. de Gruyter, 1987, p. 61-90 constituent les études définitives en matière de discussion du titre ainsi que de la finalité (objet) que les commentateurs de l'Antiquité tardive abordaient avant même d'engager la lecture des écrits de leur curriculum scolaire. Tout minimaliste qu'elle soit par ailleurs, une bibliographie portant sur la nature et la fonction de ces prolégomènes, véritable spécialité du commentarisme ancien, comprendra au moins A.J. Festugière, « L'ordre de lecture des dialogues de Platon aux Ve/VIe siècles », *Museum Helveticum*, 26, 1969, p. 281-296, M.-O. Goulet-Cazé, « L'arrière-plan scolaire de la "Vie de Plotin" »,

dans L. Brisson, J.L. Cherlonneix, M.O. Goulet-Cazé, R. Goulet, M.D. Grmek, J.M. Flamand, S. Matton, D. O'Brien, J. Pépin, H.D. Saffrey, L. Segonds, M. Tardieu et P. Thillet, *Porphyre. La vie de Plotin*, Paris, Vrin, 1982, I, p. 231-280 (en particulier, l'« Excursus : le programme d'enseignement dans les écoles néoplatoniciennes », p. 277-280) ; I. Hadot, « Les introductions aux commentaires exégétiques chez les auteurs néoplatoniciens et les auteurs chrétiens », dans M. Tardieu (éd.), *Les règles de l'interprétation*, Paris, Editions du Cerf, 1987, p. 99-122, « The Role of the Commentaries on Aristotle in the Teaching of Philosophy according to the Prefaces of the Neoplatonic Commentaries on the *Categories* », *Oxford Studies in Ancient Philosophy*, Supplementary Volume, 1991, p. 175-189 ; L.G. Westerink, « The Alexandrian commentators and the Introductions to their Commentaries », dans R. Sorabji (éd.), *Aristotle Transformed. The Ancient Commentators and Their Influence*, London, Duckworth, 1990, p. 325-348 et L.G. Westerink et J. Trouillard, « Introduction », *Prolégomènes à la philosophie de Platon*, Paris, Les Belles Lettres, 1990, p. VII-LXXXIX ; C. Wildberg, « Three Neoplatonic Introductions to Philosophy : Ammonius, David and Elias », *Hermathena*, 149, 1990, p. 33-51 ; J. Mansfeld, « Schemata isagogica », dans *Prolegomena. Questions to be settled before the Study of an Author, or a Text*, p. 10-57 ; P. Hoffmann, « La fonction des prologues exégétiques dans la pensée pédagogique néoplatonicienne », dans J.D. Dubois, B. Roussel (éd.), *Entrer en matière. Les prologues*, Paris, Editions du Cerf, 1998, p. 209-245 ; B. Reis, « *Curricula vix mutantur*. Zur Vorgeschichte der neuplatonischen Lektüreprgramme », dans C. d'Ancona Costa (éd.), *The libraries of the Neoplatonists.*, Leiden, Brill, 2007, p. 99-120.

98. Πρὸ τῶν τοπικῶν figure aussi chez Boèce (cf. *Anicii Manlii Severini Boethii in Aristotelis categorias commentarium*, 263B qu'il faut lire dans la version amendée par J. Shiel, « Boethius and Andronicos of Rhodes », *Vigiliae Christianae*, 11, 1957, p. 183). Les sources anciennes font également état d'une variante, Πρὸ τῶν τόπων, que mentionne Ammonius (cf. *Ammonii in Aristotelis categorias commentarius*, 14.20), Olympiodore (*Olympiodori prolegomena et in Aristotelis categorias commentarium*, 22.34-35, 134.2 et 134.7) et Elias (*Eliae (olim Davidis) in Aristotelis categorias commentarium*, 132.26 et 241.30) ; Simplicius reporte, lui, les deux intitulés : Πρὸ τῶν τοπικῶν en *Simplicii in Aristotelis categorias commentarium*, 15.28 et 30, 16.14-15 ; Πρὸ τῶν τόπων en 379.10.

99. Cet aspect a été particulièrement bien mis en relief par P. Hoffmann dans « What was Commentary in Late Antiquity ? the Example of the Neoplatonic Commentators », dans M.L. Gill et P. Pellegrin (éd.), *A Companion to Ancient Philosophy*, Malden, Blackwell, 2006, p. 597-622.

100. Signalons, au passage, qu'Ammonius sous-entend ici une étape qu'il avait clairement assignée à sa place au moment de procéder à la division des écrits d'école d'Aristote (cf. *Ammonii in Aristotelis categorias commentarius*, 4.28 - 5.30). Il s'agit – bien entendu – de l'exposé de la doctrine du syllogisme en général, censé précéder l'étude du syllogisme dialectique et démonstratif. Il convient de signaler également, même si cela n'a pas une incidence directe sur l'interprétation des catégories, qu'Ammonius et son disciple Jean Philopon pourraient très bien avoir adopté et défendu une autre séquence que celle *Premiers analytiques, Seconds Analytiques, Topiques, Réfutations sophistiques* des manuscrits de l'*Organon*, à savoir : *Premiers analytiques, Topiques, Seconds Analytiques, Réfutations sophistiques*. C'est du moins ce que suggère une remarque de Jean Philopon lequel, dans son commentaire aux *Seconds analytiques*, notait : « πρότερον δὲ τῆ τάξει ἐστὶ τὸ προκειμένον βιβλίον τῶν Σοφιστικῶν ἐλέγχων. ὅτι μὲν γὰρ ἔπεσθαι τοῖς Τοπικοῖς ὄφειλεν, ἐν ἐκείνοις ἀπεδείξαμεν τοῖς γὰρ πιθανοῖς ἐγγυμασθέντες ῥῶον τοῖς ἀναγκαίοις προσβαλοῦμεν [ce traité vient dans l'ordre <de lecture> avant les *Réfutations sophistiques*. Qu'il doive venir après les *Topiques*, nous l'avons démontré dans notre commentaire sur ces derniers. De fait, il nous est plus facile d'aborder les syllogismes démonstratifs une fois que nous sommes entraînés au maniement des syllogismes persuasifs] » (*Ioannis Philoponi in Aristotelis analytica posteriora commentaria*, 3.2-5).

101. Simplicius considère même qu'il s'agit là du préliminaire qu'il faudrait aborder en tout premier lieu : « καὶ τὸ γνήσιον δέ, ὅπερ, ὡς ἐμοὶ δοκεῖ, πρὸ πάντων ἔδει τῶν ἄλλων

βασανίζεσθαι, ἀναγκαίως προλαμβάνεται [l'authenticité, qu'il faudrait à mon avis examiner avant tous les autres points, est aussi un préalable nécessaire (trad. P. Hoffmann, *Simplicius. Commentaire sur les Catégories*, I, p. 16)] » (*Simplicii in Aristotelis categorias commentarium*, 8.18-19).

102. Comme beaucoup de lecteurs, nous avons redécouvert ce texte grâce R. Bodéüs, « Introduction », *Aristote. [Catégories]*, Paris, Les Belles Lettres, 2001, p. XIII (dont nous adoptons ici la traduction pour la partie qu'il a traduite). Sur la bibliophilie de l'archevêque de Césarée et sur sa (possible) activité de scholiaste, cf. J. Bidez, « Arethas de Césarée, éditeur et scholiaste », *Byzantion*, 9, 1934, p. 391-408 ; E. Zardini, « Sulla biblioteca dell'arcivescovo Areta di Cesarea », dans AAVV, *Akten des XI internationalen Byzantinistenkongresses*, München, C.H. Beck, 1960, p. 671-678 ; A.P. Bravo Garcia, « Aretas. Semblanza de un erudito bizantin », *Erytheia*, 6, 1985, p. 241-254 (avec un appendice bibliographique, p. 252-253) ; M. Share, « Introduction », dans *Arethae Caesariensis scholia in Porphyrii Isagogen et Aristotelis Categorias*, M. Share (éd.), Paris, Vrin, 1994, p. XI-XV ; M. Rashed, « Les marginalia d'Aréthas, Ibn al-Tayyib et les dernières gloses alexandrines à l'*Organon* », dans D. Jacquart et C. Burnett (éd.), *Scientia in margine. Etudes sur les marginalia dans les manuscrits scientifiques du Moyen Age à la Renaissance*, Genève, Droz, 2005, p. 57-73. Sur les gloses à l'Eisagôgê de Porphyre et les *Catégories* d'Aristote, cf. notamment P. Kotzia-Panteli, « On Arethas of Caesarea's Scholia on Porphyry's *Isagoge* and Aristotle's *Categorias* », *Hellenika*, 46, p. 396-410 et C. Terezis et E. Artemi, « Arethas of Caesarea and Aristotelian Studies. Study of Case », *Vox Patrum*, 35, 2015, p. 475-489.

103. Au moment où Elias rédige son commentaire, la notion d'une double imposition avait à la fois un passé illustre et était promise à un bel avenir. Olympiodore en avait offert la variante – anthropologiquement – la plus sophistiquée en l'adossant à un récit des origines où des sages lexicographes auraient tenu conseil non une mais deux fois, pour célébrer dans un premier temps le baptême des choses, ensuite celui des mots (cf. *Olympiodori prolegomena et in Aristotelis categorias commentarium*, 21.27-38). Au dossier de textes réunis, traduits et commentés par P. Hoffmann, « Catégories et langage selon Simplicius. La question du σκοπός du traité aristotélicien des *Catégories* », p. 78-81 et « Les analyses de l'énoncé. Catégories et parties du discours selon les commentateurs néoplatoniciens », dans P. Büttgen, S. Diebler et M. Rashed (éd.), *Théories de la phrase et de la proposition de Platon à Averroès*, Paris, Editions Rue d'Ulm, 1999, p. 225-236, on intégrera la page d'Anicii Manlii Severini Boethii in *Aristotelis categorias commentarium*, 159B qui débute ainsi : « prima igitur illa fuit nominum positio per quam vel intellectui subiecta vel sensibus designaret, etc. [il s'agit de la première imposition des noms, par laquelle on a désigné ce qui sert de sujet à la pensée ou aux sensations] ». S. Ebbesen a étudié cette doctrine chez Porphyre et Boèce (cf. « Porphyry's Legacy to Logic. A Reconstruction », dans R. Sorabji (éd.), *Aristotle Transformed. The Ancient Commentators and Their Influence*, London, Duckworth, 1990, p. 141-172), il a également avancé une hypothèse concernant son origine stoïcienne et exploré ses développements dans la tradition latine en particulier (« Theories of Language in the Hellenistic Age and in the Twelfth and Thirteenth Centuries », dans D. Frede et B. Inwood (éd.), *Language and Learning. Philosophy of Language in the Hellenistic Age*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 299-319 ; « The Tradition of Ancient Logic-cum-Grammar in the Middle Ages – What's the Problem ? », *Vivarium*, 45, 2007, p. 136-152). A. Luthala, « Imposition of Names in Ancient Grammar and Philosophy », dans S. Matthaios, F. Montanari, A. Rengakos (éd.), *Ancient Scholarship and Grammar. Archetypes, Concepts and Contexts*, Berlin, W. de Gruyter, 2011, p. 487-506 offre une bonne introduction au thème de l'imposition en général, en le remplaçant dans son contexte ancien à cheval entre la tradition des philosophes et celle des grammairiens.

104. Remarquons, au passage, que Porphyre confirme ici un point qu'il avait déjà établi au moment de définir la finalité du traité ; ce qu'il faisait en suivant Boethos et Herminos. De fait, on lit déjà dans *Porphyrii in Aristotelis categorias expositio per interrogationem et responsionem*, 59.28-29 (cf. note 85 ci-dessus) que les catégories sont la signification propre à chaque genre (ἡ ἑκάστῳ γένει συνημμένη οἰκεῖα σημασία).

105. Cf. *Porphyrii in Aristotelis categorias expositio per interrogationem et responsionem*, 57.20-21 : « τῶν πραγμάτων ἐκκειμένων δηλωτικὸς γενόμενος καὶ σημαντικὸς ».

106. Porphyre se sert, en l'espèce, de l'expression « σχέσις τῶν φωνῶν ἢ πρὸς τὰ πράγματα » qui sera adoptée et diversement adaptée par les commentateurs anciens. Aussi, par exemple, Dexippe – qui reprend l'essentiel de la terminologie porphyrienne (en 11.12-13 il parle, *e.g.*, de ἡ πρὸς τὸ πρᾶγμα σχέσις) – énonce également le principe d'une coordination primordiale des mots et des réalités (*Dexippi in Aristotelis categorias commentarium*, 11.25-26 : προηγουμένη πρὸς τὰ πράγματα συντάξις). « Syntaxe » dont parle aussi Simplicius dans les termes d'une coordination réciproque des mots et des étants (*Simplicii in Aristotelis categorias commentarium*, 69.6-7 : πρὸς ἄλληλα σύνταξις τῶν τε φωνῶν καὶ τῶν ὄντων). L'ajout d'une médiation conceptuelle entre les mots et les choses, qui est l'une des inventions plus remarquables des commentateurs tardifs – Simplicius la considère toutefois comme aussi ancienne que Boéthos, Herminos et les deux Alexandre, à savoir Alexandre d'Aigai et Alexandre d'Aphrodise (*Simplicii in Aristotelis categorias commentarium*, 13.15-18) – n'est pas pour modifier cette coordination. On a beaucoup insisté sur l'écart qui séparerait une tradition « bipartite » (mots-choses) et une tradition « tripartite » (mots-concepts-choses) – cf. assez récemment M.J. Griffin, « What Does Aristotle Categorize? Semantics and the Early Peripatetic Reading of the *Categorias* », *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, 55, 2012, p. 69-108 – mais elles reposent sur la même architecture, tantôt plus complexe tantôt moins. En premier lieu, les concepts sont toujours en position de tiers inclus entre les mots et les choses. Les trois communiquent par un jeu de relations (ce qu'*Olympiodori prolegomena et in Aristotelis categorias commentarium*, 21.13-14 formule très clairement : « περὶ φωνῶν καὶ πραγμάτων καὶ νοημάτων διαλέγεται κατὰ τὴν πρὸς ἄλληλα σχέσιν [on traite des mots proférés, des choses et des concepts en fonction de leur relation les uns avec les autres] »), ce qui définit la σχέσις propre aux notions c'est justement de se placer dans l'entre-deux des mots et des choses : la fonction des νοήματα (notions) est presque toujours exprimée par la préposition διά (à travers) et qualifiée par l'adjectif μέσα (<les notions sont> médianes). Qui plus est, d'après Aristote dont les commentateurs ont tout à fait raison de s'inspirer ici, les concepts de l'âme sont des ressemblances des choses et, par conséquent, des variables pour ainsi dire liées. La digression sémantique qu'on peut lire au tout début du *Peri hermeneias* – qui structure d'ailleurs tout ce débat – demeure en ce sens la référence obligée et incontournable. Aussi, Ammonius – auquel on doit, d'après le témoignage d'*Eliae (olim Davidis) in Aristotelis categorias commentarium*, 114.8-11, d'avoir définitivement canonisé le traité – écrivait que « τὰ μὲν γὰρ νοήματα τέλος ἔχει τὴν τῶν πραγμάτων κατάληψιν, καὶ τότε ὄντως νοημάτᾳ ἐστίν, ὅταν αὐτοῖς ὡσπερ ἐφαρμοσθῆ τοῖς πράγμασιν· εἰκόνας γὰρ εἰσιν ἐν τῇ ψυχῇ τῶν πραγμάτων [la finalité des concepts est de saisir les choses, et ils sont des concepts véritables dès lors qu'ils s'ajustent, pour ainsi dire, aux choses. Ils sont en effet des images des choses dans l'âme] » (*Ammonii in Aristotelis peri hermeneias commentarius*, 18.28-30 ; il est à remarquer que Simplicius emploiera à son tour le verbe ἐφαρμόζω pour signifier la façon dont « αἱ δὲ νοήσεις οἰκείως κινήθεισai ἐφαρμόττουσι τοῖς πράγμασιν [les intellections, mises en mouvement de manière appropriée, s'ajustent aux réalités] » lira-t-on dans *Simplicii in Aristotelis categorias commentarium*, 13.2-3). Ammonius conclura d'ailleurs, non sans raison, « τὸ μέντοι ἔν καὶ ταῦτὸν πρᾶγμα δι' ἄλλων καὶ ἄλλων νοημάτων ἐπινοεῖν ἀδύνατον, ἀλλ' ἀνάγκη τῶν νοημάτων ἕκαστον εἰκόνα εἶναι τοῦ πράγματος, οὗ ἂν ἡ νόημα, ὡσπερ ἐν πίνακι τῇ ψυχῇ γεγραμμένον [il est impossible de concevoir une seule et même chose par des concepts tour à tour différents. Il est, en revanche, nécessaire que chaque concept soit l'image de la chose dont il est le concept, gravé dans l'âme comme sur une tablette] » (*Ammonii in Aristotelis peri hermeneias commentarius*, 20.19-23). D'où les formulations du σκοπός du traité où les notions se trouvent dans des relations symétriques vis-à-vis des uns (les mots) et des autres (les choses). Rappelons la citation classique d'Ammonius, pour qui l'affaire des *Categorias* est de traiter : « περὶ τῆς πρώτης θέσεως τῶν ἀπλῶν φωνῶν σημαινουσῶν ἀπλᾶ πράγματα [12]

διὰ μέσων ἀπλῶν νοημάτων [des expressions vocales de première imposition prises isolément, qui signifient les choses prises isolément par le truchement des notions intermédiaires prises isolément] » (*Ammonii in Aristotelis categorias commentarius*, 11.19-12.1 = *Eliae (olim Davidis) in Aristotelis categorias commentarium*, 131.22-24) ou encore celle de Simplicius : « περὶ τῶν ἀπλῶν ἔστι φωνῶν τῶν πρώτων καὶ τὰ πρώτα καὶ γενικώτατα τῶν ὄντων σημαίνουσῶν διὰ μέσων τῶν ἀπλῶν καὶ πρώτων νοημάτων [des expressions vocales premières prises isolément qui signifient les étants premiers les plus génériques au moyen des concepts premiers pris isolément] » (*Simplicii in Aristotelis categorias commentarium*, 13.19-21 ; cf. *Ioannis Philoponi (olim Ammonii) in Aristotelis categorias commentarium*, 10.6-8 ; *Olympiodori prolegomena et in Aristotelis categorias commentarium*, 21.18-20). La traduction de ἀπλός par « isolé, pris isolément » n'est peut-être pas la plus évidente, mais elle tire sa légitimité, d'une part, de l'hendiadis « ἀπλοῦν καὶ ἀσύνθετον » par laquelle Dexippe désigne le propre des catégories (*Dexippi in Aristotelis categorias commentarium*, 12.3-6 : « τὸ ἀπλοῦν καὶ ἀσύνθετον, ἔάν τε τις ἐν τοῖς τῶν ὄντων γένεσιν αὐτὸ ἐπισκοπῆ, ἄν τ' ἐπὶ τῶν γενικωτάτων σημαντικῶν λέξεων, ἔάν τε καὶ συναμφοτέρως, πανταχῆ οὕτως τὸν χαρακτῆρα ἀφορίζει τῶν κατηγοριῶν [que son origine soit à chercher du côté des genres de l'étant ou des genres suprêmes des expressions pourvues de signification, ou des deux côtés à la fois, dans tous les cas, le fait d'être simple et de n'entrer dans aucune composition définit le trait caractéristique des catégories] »). Il en est de même, d'autre part, de la division entre φωναὶ ἀπλαῖ et σύνθετοι à laquelle Simplicius rattache, comme l'une de ses deux branches, la définition des catégories que l'on vient de citer (*Simplicii in Aristotelis categorias commentarium*, 13.18-19 : « ἄλλ' ἐπεὶ δέδεικται περὶ φωνῶν ὁ σκοπός, τῶν δὲ φωνῶν αἱ μὲν εἰσὶν ἀπλαῖ, αἱ δὲ σύνθετοι, κτλ. [comme on a montré qu'il est question d'expressions vocales et que les unes sont prises isolément, les autres en combinaison, etc.] »).

107. Le rapprochement est – dans les deux cas – fort ancien (cf. déjà R. Hirzel, *Der Dialog. Ein Literarhistorischer Versuch*, Leipzig, Hirzel, 1895, II, p. 363) et – dans celui des *Nuits attiques* surtout – frappant (cf. déjà S. Brandt, « Prolegomena », p. VIII, note 2). Pour une reconnaissance rapide mais précise des différentes traditions du dialogue latin et des rapports que Boèce entretient avec elles, on consultera le premier chapitre de S. Lerer, *Boethius and Dialogue. Literary Method in the Consolation of Philosophy*, Princeton, Princeton University Press, 1985, p. 14-93 (tout spécialement les pages 69-78) qui souligne en particulier, comme l'avait fait – non sans ironie – S. Brandt en son temps (cf. « Prolegomena », p. IX), que l'auditeur de Boèce, si tant est qu'il ait jamais existé (S. Brandt le tenait pour un personnage de fiction et, depuis au moins L.M. de Rijk, « On the Chronology of Boethius' Work of Logic », p. 128, on est plutôt du même avis), demeure un simple expédient littéraire, tout comme le sont d'ailleurs les interlocuteurs des rares commentaires grecs qui adoptent le même registre dialogique (cf. naturellement le *Porphyrii in Aristotelis categorias expositio per interrogationem et responsionem* ainsi que le *Dexippi in Aristotelis categorias commentarium*), encore que de manière peut-être moins flagrante (Boèce étant le seul qui a ressenti le besoin d'inculquer à ce pauvre Fabius l'enseignement qu'il lui infligeait au moyen de répétitions assez réitérées pour que le « frequentius inculcare / inculcatum est » devienne une véritable ritournelle).

108. La filiation exégétique de Boèce vis-à-vis de Porphyre est explicitement revendiquée par Boèce lui-même à plus d'une reprise (cf. *Anicii Manlii Severini Boethii in Aristotelis categorias commentarium*, 160A : « nos nunc Porphyrium sequentes, quod videbatur expeditior esse planiorque [nous suivons à présent Porphyre, car il est le plus assuré et le plus clair] », ou encore *Anicii Manlii Severini Boethii in Aristotelis peri hermeneias commentarium. Editio secunda*, I, 7.5-9 : « cuius <id est De interpretatione libri> expositionem nos scilicet quam maxime a Porphyrio quamquam etiam a ceteris transferentes Latina oratione digessimus ; hic enim nobis expositor et intellectus acumine et sententiarum dispositione videtur excellere [en expliquant le *De interpretatione*, nous avons suivi surtout Porphyre, mais aussi d'autres, en les traduisant en Latin ;

Porphyre nous paraît, en effet, surpasser <les autres commentateurs> tant par l'acuité de son intelligence que par la clarté de son exposé]). Elle est depuis un essai pionnier de J. Bidez, « Boèce et Porphyre », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 66, 1922, p. 346-350 (repris et développé l'année d'après dans un essai du même titre dans la *Revue belge de philologie et d'histoire*, 2, 1923, p. 189-201) un sujet de prédilection des historiens de la philosophie de l'Antiquité tardive. Elle a fait l'objet d'un séminaire de P. Hadot à l'École Pratique des Hautes Études (cf. note 40 ci-dessus) et a été explorée de manières minutieuses et, surtout, comparative par C. Luna, « Commentaire », dans P. Hoffmann, *Simplicius. Commentaire sur les Catégories. Chapitre 2-4*, Paris, Les Belles Lettres, 2001, p. 67-874 (cf. tout particulièrement les tableaux généalogiques p. 381, 564 et 867). Parmi les nombreux titres qui portent sur l'œuvre de Boèce interprète de Porphyre, signalons au moins : A. Guzzo, *L'Isagoge di Porfirio e i commenti di Boezio*, Torino, Edizioni de « l'Erma », 1934 ; G. Sava, « Boezio e la tradizione latina nel primo commento all'Isagoge di Porfirio », *Bollettino di storia della filosofia*, 2, 1974, p. 348-366 ; J. Shiel, « The Greek Copy of Porphyry's *Isagoge* used by Boethius », p. 312-340 ; M. Capone Ciollaro, « Ammonio e Boezio. I proemi dei commenti all'Isagoge di Porfirio », *KOINONIA*, 18, 1994, p. 39-57 ; J. Jolivet, « Quand Boèce aborde Porphyre », dans A. Galonnier (éd.), *Boèce ou la chaîne des savoirs*, Leuven, Peeters, 2003, p. 229-240. Pour une introduction générale au corpus des commentaires anciens sur l'*Eisagôgê* de Porphyre, on lira la monographie de C. Militello, *I Commentari all'Isagoge di Porfirio tra V e VI secolo* (en particulier p. 73-84).

109. Elle a d'ailleurs été remarquée. En plus des titres de littérature secondaire déjà mentionnés (cf. note 97), on peut également renvoyer à deux autres études d'I. Hadot où Boèce est relativement plus présent, à savoir I. Hadot, « Les introductions aux commentaires exégétiques chez les auteurs néoplatoniciens et les auteurs chrétiens », dans P. Hoffmann, *Simplicius. Commentaire sur les Catégories*, Leiden, Brill, 1990, I, p. 21-160 (en particulier p. 25-29 et 139), ainsi que « Aristote dans l'enseignement philosophique néoplatonicien. Les préfaces des commentaires sur les *Catégories* », *Revue de théologie et de philosophie*, 42, 1992, p. 407-425 (en particulier p. 408-410).

110. En plus des six points que Boèce emprunte à la tradition scolaire de langue et culture grecque, Ammonius, Simplicius et Jean Philopon en introduisaient un septième, la εἰς τὰ κεφάλαια διαίρεσις précisément (cf. *Ammonii in Porphyrii Isagogen*, 21.9, *Simplicii in Aristotelis categorias commentarium*, 8.12 et *Ioannis Philoponi in Aristotelis analytica priora commentaria*, 1.9-10 respectivement ; Simplicius et Jean Philopon mentionnent plutôt six chefs plus un, la division en chapitres s'étant substituée à la détermination de l'affiliation disciplinaire de Boèce, laquelle s'ajoute après-coup aux précédents κεφάλαια : « οὐκ ἄτοπον δὲ ἴσως ζητεῖν καὶ ὑπὸ ποῖον μέρος αὐτοῦ τῆς φιλοσοφίας ἀνάγεται » et « προσθήσω δὲ καὶ ἑβδομον, ὑπὸ ποῖον μέρος τῆς φιλοσοφίας ἀνάγεται » lit-on chez Simplicius et Philopon respectivement), Elias et David un huitième, à savoir la forme de l'exposé ou τρόπος τῆς διδασκαλίας (cf. *Eliae in Porphyrii Isagogen commentarium*, 41.28 et *Davidis in Porphyrii Isagogen commentarium*, 95.10 respectivement).

111. Sans en faire un enjeu aussi capital qu'au début de son premier commentaire porphyrien et sans l'annoncer aussi explicitement (voire sans l'annoncer tout court), Boèce suit, pour l'essentiel, le même schéma introductif – encore que plus ou moins simplifié – dans les prologues de ses commentaires sur les *Catégories* et le *Peri hermeneias* d'Aristote. *Anicii Manlii Severini Boethii in Aristotelis categorias commentarium* : intentio (159A - 161A), utilitas (161B), ordo (161B-C), ad quam partem philosophiae huius libri ducatur intentio (161C-D), inscriptio (162A-B). *Anicii Manlii Severini Boethii in Aristotelis peri hermeneias commentarium. Editio prima* : inscriptio (32.7 - 34.2), intentio (34.2 - 35.2), dont Boèce annonce brièvement la discussion (32.7-8 : « et prius quae soit huius operis intentio breviter demonstrandum est. Inscibitur enim liber Graece ΠΕΡΙ ΕΡΜΗΝΕΙΑΣ, etc. [mais il faut d'abord montrer brièvement quel est l'objet de l'ouvrage, dont le titre en Grec est ΠΕΡΙ ΕΡΜΗΝΕΙΑΣ, etc.] »). *Anicii Manlii Severini Boethii in Aristotelis peri hermeneias commentarium. Editio secunda* : intentio (4.15 - 7.31), inscriptio (7.31 - 11.11), proprius liberum (11.11 - 13.9), utilitas

(13.11-24), dont Boèce récapitule tout aussi succinctement la discussion (13.9-11: « et de intentione quidem et de libri inscriptione et de eo, quod hic maxime Aristotelis liber esse putandus est, haec dicta sufficiunt. Quid vero utilitatis habeat, etc. [suffise ici que ce que nous avons dit au sujet de l'objet du livre, de son titre et du fait qu'il faut le considérer comme tout à fait authentique. En ce qui concerne son utilité, etc.] »). La question de l'origine et de la possibilité que la source du questionnaire de Boèce soit plus ancienne que la Συνανάγνωσις de Proclus (sur les problèmes que soulève la reconstruction du titre, cf. J. Mansfeld, *Prolegomena. Questions to be settled before the Study of an Author, or a Text*, p. 22-23) qui – d'après le témoignage d'Eliae (olim Davidis) in *Aristotelis categorias commentarium*, 107.24-26 : « ταῦτα πάντα τοῦ Πρόκλου λέγοντος δεῖν προλαμβάνειν ἀρχομένους τῶν Ἀριστοτελικῶν συνταγμάτων ἐν τῇ συναγωγῇ (σύνταγμα δὲ τούτου Πρόκλειον) [comme le dit Proclus dans son traité intitulé *Lecture conduite sous la direction d'un maître*, il faut traiter de tout cela en abordant les traités d'Aristote] » – aurait marqué un tournant dans l'évolution du format des prolégomènes a été traité notamment par I. Hadot dans les deux essais que l'on vient de mentionner ci-dessus dans la note 109 (cf. en particulier p. 26-30 du commentaire au premier fascicule de la traduction de Philippe Hoffmann du commentaire de Simplicius sur les *Catégories* d'Aristote). Boèce transmettra son formulaire introductif (« *intentio, utilitas, ordo*, etc. ») au Moyen Age latin où – tel quel ou à des variations mineures près – il connaîtra un franc succès au moins jusqu'au XIIIe siècle au cours duquel il sera supplanté par un autre schéma isagogique plutôt inspiré par le système des quatre causes aristotéliennes. Au sujet de l'influence que Boèce a exercée sur l'organisation des prologues de la tradition latine, cf. pour une première orientation : R. Hunt, « The Introductions to the Artes in the Twelfth Century », dans *Diversorum auctorum studia mediaevalia in honorem Reverendi Patris Raymundi Josephi Martin Ordinis Praedicatorum*, Bruges, De Tempel, 1948, p. 93-97 (auquel remonte la typologie des prologues couramment employée dans la littérature spécialisée, celui de Boèce étant l'archétype du « Type C »), A.J. Minnis, « Academic Prologues to Auctores », dans *Medieval Theory of Authorship. Scholastic Literary Attitudes in the Later Middle Ages*, London. Scholar Press, 1984, p. 9-39 ; C. Luna, « Theologie und menschliche Wissenschaften in den Principia des Aegidius Romanus », dans I. Craemer-Ruegenberg et A. Speer (éd.), *Scientia und ars im Hoch- und Spätmittelalter*, Berlin, W. de Gruyter, 1994, p. 528-547 ; T. Gross-Diaz, « The Academic Accessus and the Psalms as Literature », dans *The Psalms Commentary of Gilbert of Poitiers. From Lectio Divina to the Lecture Room*, Leiden, Brill, 1996, p. 66-96 ; H. Meyer, « *Intentio auctoris, utilitas libri*. Wirkungsabsicht und Nutzen literarischer Werke nach Accessus-Prologen des 11. bis 13. Jahrhunderts », *Frühmittelalterliche Studien*, 31, 1997, p. 390-413 ; J.-L. Solère, « Maître Eckhart, Proclus et Boèce : du statut des prologues dans l'«axiomatique» néoplatonicienne », dans J. Hamesse (éd.), *Les prologues médiévaux*, Turnhout, Brepols, 2000, p. 535-571.

112. Cf. *David the Invincible. Commentary on Porphyry's Isagoge. Old Armenian Text*, G. Muradyan (éd.), Leiden, Brill, 2015, 4, 4.8-14, p. 89.

113. Le conditionnel est ici de rigueur. Plusieurs indices suggèrent qu'il vaut mieux chercher plutôt ailleurs – que dans l'opuscule du même titre où, soit dit au passage, il n'est dit nulle part que les κατηγορίαί sont son objet – quelque chose comme la doctrine aristotélienne des « catégories ». L'un de ces indices se laisse même tirer du texte, où il est écrit en toutes lettres : « ὑπάρχει δὲ ταῖς οὐσίαις καὶ ταῖς διαφοραῖς τὸ πάντα συνωνύμως ἀπ' αὐτῶν λέγεσθαι· πᾶσαι γὰρ αἱ ἀπὸ τούτων κατηγορίαί ἦτοι κατὰ τῶν ἀτόμων κατηγοροῦνται ἢ κατὰ τῶν εἰδῶν. ἀπὸ μὲν γὰρ τῆς πρώτης οὐσίας οὐδεμία ἐστὶ κατηγορία, κατ' οὐδενὸς γὰρ ὑποκειμένου λέγεται [c'est une propriété des substances et des différences que tout ce qui se dit à partir d'elles se dit de façon synonyme ; en effet, toutes les prédications qui se font à partir d'elles se prédisent ou bien des individus, ou bien des espèces. En effet, aucune prédication ne se fait à partir de la substance première, puisqu'elle n'est dite d'aucun sujet (trad. P. Pellegrin et M. Crubellier, *Aristote. Catégories*, Paris, Flammarion, 2007, p. 121)] » (*Aristotelis [categoriae]*, 5, 3a 35-37 : κατηγορία ne pouvant vouloir dire ici que « prédication » sous peine d'exclure de la liste des « catégories » sa

reine, la substance dite « première » !). Il serait toutefois passablement injuste de tenir rigueur aux interprètes anciens d'avoir négligé une telle indication. Encore que les pistes que certains modernes ont battues sont plus prometteuses (tout particulièrement celle qui se tourne du côté des γένη τῶν κατηγοριῶν des *Topiques* pour une meilleure intelligence de la doctrine), ils n'ont guère fait attention non plus à ce passage clé. Aussi, dans un article qui a marqué le débat contemporain, Micheal Frede écrivait : « it is hardly worth mentioning that the treatise nowhere says that it is about categories ; indeed, the very word “category” appears only once (10b 19-20) in this text, near the end, and there in a very subordinate role » (M. Frede, « The Title, Unity and Authenticity of the Aristotelian *Categories* », p. 16), repris mot pour mot par Jonathan Barnes : « dans les *Catégories* Aristote ne dit pas qu'il veut discuter les différentes classes de prédications ou de catégories. Il n'emploie pas même le mot “κατηγορία”, sauf deux fois dans des contextes peu significatifs » (J. Barnes, « Les *Catégories* et les catégories », dans O. Bruun et L. Corti (éd.), *Les Catégories et leur histoire*, Paris, Vrin, 2005, p. 19). Parmi les auteurs qui ont contribué à secouer les certitudes traditionnelles en matière de « catégories » (avec assez de succès pour que T. Reinhardt, « Andronicos of Rhodes and Boethus of Sidon on Aristotle's *Categories* », p. 514 salue dans cette approche la nouvelle *doxa* : « it has become standard to approach the ten categories via Aristotle's *Topics*, because from that treatise it is easier to get a sense of what the categories were devised <in> and introduced for ») rappelons au moins : J. P. Anton, « On the Meaning of *katêgoria* in Aristotle's *Categories* », dans J. P. Anton et A. Preus (éd.), *Aristotle's Ontology*, Albany, State University of New York Press, 1992, p. 3-18, dont on lira également « Some Observations on Aristotle's Theory of Categories », *Diotima*, 3, 1975, p. 66-81, J. Malcolm, « On the Generation and Corruption of the Categories », *Review of Metaphysics*, 34, 1981, p. 662-681, M.R. Wheeler, « κατηγορία in the *Topics* and the *Categories* », *The Journal of Neoplatonic Studies*, 8, 2001, p. 37-60, R. Bodéüs, « Introduction », p. LXXXII-LXXXIX, M. Malink, « Categories in *Topics* I.9 », *Rhizai*, 2, 2007, p. 271-294, P. Pellegrin et M. Crubellier, « Introduction aux *Catégories* », dans P. Pellegrin, M. Crubellier et C. Dalimier, *Aristote. Catégories. Sur l'interprétation*, Paris, Flammarion, 2007, p. 7-87, S. Delcomminette, « Catégories, prédication et relation », *Anais de Filosofia Classica*, 3, 2009, p. 30-49.

114. [T41ter], au sujet duquel on peut cependant se demander comment Elias comptait l'harmoniser avec la définition canonique du propos des *Catégories* qu'il défendait ailleurs (cf. sa conclusion : « ὁ σκοπὸς τοῦ βιβλίου τῶν Κατηγοριῶν περὶ φωνῶν ἐστὶ σημαίνουσῶν πράγματα διὰ μέσου νοημάτων [le but du livre est de traiter des expressions vocales qui signifient les choses par l'intermédiaire des concepts] » dans *Eliae (olim Davidis) in Aristotelis categorias commentarium*, 131.13-14).

115. Et, pour le coup, le titre était fort bien choisi, comme Porphyre l'expliquait dans les tout premières lignes de son texte : « ὄντος ἀναγκαίου, Χρυσασόριε, καὶ εἰς τὴν τῶν παρὰ Ἀριστοτέλει κατηγοριῶν διδασκαλίαν τοῦ γνῶναι τί γένος καὶ τί διαφορὰ τί τε εἶδος καὶ τί ἴδιον καὶ τί συμβεβηκός, εἷς τε τὴν τῶν ὀρισμῶν ἀπόδοσιν καὶ ὅλως εἰς τὰ περὶ διαιρέσεως καὶ ἀποδείξεως χρήσιμης οὔσης τῆς τούτων θεωρίας, σύντομόν σοι παράδοσιν ποιούμενος πειράσομαι διὰ βραχέων ὥσπερ ἐν εἰσαγωγῆς τρόπῳ τὰ παρὰ τοῖς πρεσβυτέροις ἐπελθεῖν, τῶν μὲν βαθυτέρων ἀπεχόμενος ζητημάτων, τῶν δ' ἀπλουστέρων συμμετρῶς στοχαζόμενος [puisqu'il est nécessaire, mon cher Chrysaorios, pour recevoir l'enseignement relatif aux catégories d'Aristote de savoir ce qu'est un genre, une différence, une espèce, un propre et un accident, et puisque pour donner des définitions ainsi que pour ce qui concerne la division et la démonstration cette étude est utile, je te ferai un court exposé à ce sujet, en m'efforçant de parcourir, en bref, sous forme d'Introduction, ce que l'on trouve chez les plus anciens, tout en m'abstenant d'entrer dans les questions trop profondes et en ne touchant qu'avec mesure aux plus faciles (trad. A. de Libera, *Porphyre. Isagoge*, Paris, Vrin, 1998, p. 1)] » (*Porphyrii eisagôgê*, 1.3-9). L'engouement de Porphyre pour les catégories d'Aristote, sa dimension intellectuelle (voire même personnelle), sa

signification historique et son importance épocale ont exercé une authentique fascination sur les spécialistes de la philosophie tardo-antique. Parmi tant d'autres, mentionnons, puisqu'elles portent sur ce point précis, une monographie (C. Evangelou, *Aristotle's Categories and Porphyry*, Leiden, Brill, 1988) et une dizaine d'études (A.C. Lloyd, « Neoplatonic Logic and Aristotelian Logic », *Phronesis*, 1, 1955, p. 58-72 et 2, 1956, p. 146-159 ; P. Hadot, « L'harmonie des philosophies de Plotin et d'Aristote selon Porphyre dans le commentaire de Dexippe sur les *Catégories* », dans AAVV, *Atti del Convegno Internazionale sul tema: Plotino ed il Neoplatonismo in Oriente e in Occidente*, Roma, Accademia Nazionale dei Lincei, 1974, p. 31-47 ; S.K. Strange, « Plotinus, Porphyry and the Neoplatonic Interpretation of the *Categories* », *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, 36.2, 1987, p. 955-974, de même que « Porphyry and Plotinus' Metaphysics », *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, 98, 2007, p. 17-34 ; H.D. Saffrey, « Pourquoi Porphyre a-t-il édité Plotin. Réponse provisoire », dans L. Brisson, J.L. Cherlonneix, M.O. Goulet-Cazé, R. Goulet, M.D. Grmek, J.M. Flamand, S. Matton, D. O'Brien, J. Pépin, H.D. Saffrey, L. Segonds, M. Tardieu et P. Thillet, *Porphyre. La vie de Plotin*, Paris, Vrin, 1992, II, p. 31-57 ; A. de Libera, « Entre Aristote et Plotin : l'Isagoge de Porphyre et le problème des catégories », dans C. Chiesa et L. Freuler (éd.), *Métaphysiques médiévales. Études en l'honneur d'André de Muralt, Cahiers de la Revue de théologie et de philosophie*, 20, 1999, p. 7-27 ; F.A.J. de Haas, « Did Plotinus and Porphyry disagree on Aristotle's *Categories* ? », *Phronesis*, 46, 2001, p. 492-526 ; G.E. Karamanolis, « Porphyry. The First Platonist Commentator on Aristotle », *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, 83, 2004, p. 97-120 ; R. Chiaradonna, « The *Categories* and the Status of the Physical World. Plotinus and the Neoplatonic Commentators », *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, 83, 2004, p. 121-136).

116. Aussi lit-on ailleurs : « omnis ratio disserendi, quam logicen Peripatetici veteres appellaverunt, in duas distribuitur partes unam inveniendi, alteram iudicandi. Et ea quidem pars quae iudicium purgat atque instruit, ab illis analytice vocata, a nobis potest resolutoria nuncupari. Ea vero quae inveniendi facultatem subministrat, a Graecis topice, a nobis localis dicitur [la science du discours dans son ensemble, que les Grecs appellent "logique", comporte deux parties : l'une a trait à la découverte, l'autre au jugement. Celle-ci, qui purge et instruit <notre faculté de> juger, est appelée par les Grecs "analytique" alors que nous pouvons l'appeler "résolutoire" ; en revanche, l'autre, qui vient au secours de notre faculté de découvrir, est appelée "topique" par les Grecs alors que nous l'appelons "<science des> lieux"] » (*Anicii Manlii Severini Boethii de topicis differentiis*, I, 1, 1.1-3 ; cf. *Anicii Manlii Severini Boethii in Ciceronis topica commentarium*, I, 275.38 - 276.2). Et – ici même – un peu avant : « necessarius maxime uberrimusque fructus est artis eius quam Graeci λογικήν, nos rationalem possumus dicere. Quod [10] recta orationis ratione quid verum quidque decens sit, nullo erroris flexu diverticulo fallatur [<voici> le fruit principal et le plus précieux de l'art que les Grecs appellent λογικήν et que nous pouvons appeler l'art de la raison : qu'on ne se laisse dévoyer par aucune erreur au sujet de ce qui est vrai et de ce qui est convenable grâce à une connaissance exacte de la façon dont procèdent les discours] » (*Anicii Manlii Severini Boethii in isagogen Porphyrii commentum. Editio prima*, I, 4, 9.23 - 10.2) ; cf. aussi, sous une forme plus ramassée, *Anicii Manlii Severini Boethii in Isagogen Porphyrii commentum. Editio secunda*, I, 2, 139.14 - 140.12 où la division cicéronienne de l'« étude méthodique de toute argumentation rationnelle (*omnis ratio diligens disserendi*) » entre un art de la découverte (*ars inveniendi*) et un art du jugement (*ars iudicandi*) est évoquée nommément (Boèce cite *Marci Tullii Ciceronis topica*, 6, 118.15-23).

117. Cela vaut – bien entendu – toutes dénominations confondues : « collectio inventionem continet et iudicium, quia neque existere praeter inventionem, neque agnosci praeter iudicium possit [le syllogisme contient en son sein l'invention et le jugement, car il ne saurait exister sans l'une ni être reconnu comme tel sans l'autre] » (*Anicii Manlii Severini Boethii in Ciceronis topica commentarium*, I, 275.16-18 ; cf. également 274.17-37). Les subtilités de l'argumentaire de Boèce – connues depuis longtemps des spécialistes (cf., e.g., S. Ebbesen, *Commentators and Commentaries on Aristotle's Sophistici Elenchi*, I, p. 106-126 ; E. Stump, « Boethius' Theory of topics and its Place

in Early Scholastic Logic », p. 249-262) – sont restituées de manière très fine dans une étude récente, à savoir F. Magnano, « Boethius : the Division of Logic between Greek and Latin Traditions », dans J. Brumberg-Chaumont (éd.), *Ad notitiam ignoti. L'Organon dans la translatio studiorum à l'époque d'Albert le Grand*, Turnhout, Brepols, 2013, p. 141-171.

118. Cet escamotage est à imputer moins à notre paresse ou – si l'on veut – à notre modestie intellectuelle qu'à l'exemple de Boèce lui-même qui écrivait – immédiatement après le propos que nous venons de citer (cf. note 116 ci-dessus) – « quam quidem artem quidam partem philosophiae, quidam non partem sed ferramentum et quodammodo supellectilem iudicarunt. Qua autem id utriusque impulsione ratione crediderint, alio erit in opere commemorandum [art logique que les uns tiennent pour une partie de la philosophie, d'autres pas en pensant qu'il s'agit plutôt d'un instrument ou d'une sorte d'ustensile. Il nous faudra revenir ailleurs dans notre commentaire sur les raisons que les uns et les autres avaient de penser comme ils l'ont fait] » (*Anicii Manlii Severini Boethii in isagogen Porphyrii commentum. Editio prima*, I, 4, 10.2-5). En homme de parole, Boèce a tenu son engagement et apporté sa réponse au problème dans un long développement du deuxième commentaire à l'*Eisagôgê* de Porphyre (*Anicii Manlii Severini Boethii in isagogen Porphyrii commentum. Editio secunda*, I, 3, 140.13 - 143.7), où il adopte la même solution hybride que l'on rencontre communément chez les autres commentateurs néoplatoniciens (une certaine perméabilité entre les deux solutions se rencontre déjà chez Alexandre d'Aphrodise qui insiste dans le prologue du commentaire aux *Premiers analytiques* sur le statut instrumental de la logique mais qui, à l'occasion (cf. *Alexandri aphrodisiensis in Aristotelis metaphysica commentaria*, 191.2-12 et 265.6-25), semble suggérer – comme l'ont remarqué M. Bonelli, *Alessandro di Afrodisia e la metafisica come scienza dimostrativa*, Napoli, Bibliopolis, 2002, p. 275 et M. Mignucci, « Alessandro interprete di Aristotele. Luci e ombre del commento a *Metaphysica Γ* », dans G. Movia (éd.), *Alessandro di Afrodisia e la "Metafisica" di Aristotele*, Milano, Vita e Pensiero, 2003, p. 96 – que la science de la démonstration relève de la philosophie première comme investigation méthodique des principes) : pour paraphraser *Anicii Manlii Severini Boethii in isagogen Porphyrii commentum. Editio secunda*, I, 3, 142.28 - 143.1, rien n'interdit que la logique serve d'instrument à la philosophie tout en faisant partie de celle-ci. La main ou les yeux sont bien des instruments que l'on utilise comme tels, mais personne ne penserait que, pour cette raison, ils ne sont pas des parties du corps qui s'en sert. En marge de la vaste littérature sur le sujet (1), remarquons seulement que – d'après le témoignage d'Elias (Σχόλια σὺν θεῶ ἐῖς τὸ πρῶτον τῶν προτέρων ἀναλυτικῶν ἀπὸ φωνῆς Ἐλίου φιλοσόφου καὶ ἐπάρχων, 134.4-5) et de David (*David the Invincible. Commentary on Aristotle's Prior Analytics*, 3.1, p. 47) – seul Eutocius aurait discuté la question au même endroit que Boèce, à savoir dans son exégèse de Porphyre plutôt que d'Aristote (L.G. Westerink, « Elias on the *Prior Analytics* », *Mnemosyne*, 14, 1961, p. 132-133 a rassemblé et brièvement discuté le corpus des textes afférents et attiré l'attention sur la spécificité du choix exégétique d'Eutocius, ainsi que l'a fait I. Hadot, « Le texte intercalé par Olympiodore entre le premier et le deuxième schéma introductif (14,13-18,12) », dans P. Hoffmann, *Simplicius. Commentaire sur les Catégories*, Leiden, Brill, 1990, I, p. 161-168). (1). A côté des études désormais classiques de P. Hadot (cf. tout spécialement « Les divisions des parties de la philosophie dans l'Antiquité », *Museum Helveticum*, 36, 1979, p. 201-223, « Philosophie, Dialectique, Rhétorique dans l'Antiquité », *Studia Philosophica*, 39, 1980, p. 139-166 et « La logique, partie ou instrument de la philosophie ? », dans P. Hoffmann, *Simplicius. Commentaire sur les Catégories*, Leiden, Brill, 1990, I, p. 183-188), on signalera parmi les grands points de repère bibliographiques, ceux – plus spécialisés – de K.L. Flannery, *Ways into the Logic of Alexander of Aphrodisias*, Leiden, Brill, 1995 ; L. Gili, *La sillogistica di Alessandro di Afrodisia. Sillogistica categorica e sillogistica modale nel commento agli Analitici Primi di Aristotele*, Hildesheim, Georg Olms, 2011 ; S. Ebbesen, « Porphyry's Legacy to Logic. A Reconstruction », p. 141-172 ; J.N. Martin, « Proclus and the Neoplatonic Syllogistic », *Journal of Philosophical Logic*, 30, 2001, p. 187-240 ; S. Bobzien, « Some Elements of Propositional Logic in Ammonius », dans H. Linneweber-Lammerskitten et G. Mohr (éd.), *Interpretation und*

Argument, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2002, p. 103-119 ; M. Correia, « Philoponus on the Nature of Logic », *Apeiron*, 37, 2004, p. 247-258. En ce qui concerne plus particulièrement Boèce, on se reportera à J. Barnes, « Boethius and the Study of Logic », p. 73-89 ; M. Asztalos « Boethius as a Transmitter of Greek Logic to the Latin West : The *Categories* » *Harvard Studies in Classical Philology*, 95, 1993, p. 367-407 et T. Suto, *Boethius on Mind, Grammar, and Logic. A Study of Boethius' Commentaries on Peri hermeneias*, Leiden, Brill, 2012. Un titre en particulier mérite d'être rappelé comme trait d'union entre la logique des commentateurs de l'Antiquité tardive et ceux du Moyen Age de langue et culture latine : S. Ebbesen, « Ancient Scholastic Logic as the Source of Medieval Scholastic Logic », p. 101-127.

119. Il suffit de donner la parole à trois grands spécialistes d'Aristote pour apprécier la candeur avec laquelle on déploie encore de nos jours une interprétation de la logique aristotélicienne dans le respect des contraintes structurelles que véhicule l'image traditionnelle de l'« organon », le corpus soi-disant « logique » d'Aristote. K. Ierodiakonou, « Aristotle's Logic. An Instrument, not a Part of Philosophy », dans N. Avgelis et P. Paionides (éd.), *Aristotle on Logic, Language and Science*, Thessaloniki, Sakkoulas Publications, 1998, p. 33 : « in the history of logic Aristotle is considered to be the founder of the discipline. Previous philosophers knew how to argue, even taught others how to argue, but Aristotle is the first to systematise the study of argument as such. And this also is the way he views himself. He points out that, with regard to his work on logic, it was not the case that part of the work had already been done by others, while part had not ; instead, he stresses, nothing had been done at all (*SE*, 34, 183b 34-36). Now this is all well-known and fairly indisputable ». J. Barnes, « Aristotle's *Categories* and "categories" », dans *Logical Matters*, Oxford, Clarendon Press, 2012, p. 217 : « Aristotle claims, with great plausibility, that he was himself the first philosopher to elaborate an art of logic (*Soph. el.* 183b 37 - 184a 8) » (il est vrai aussi qu'ailleurs, dans *Truth, etc.*, Oxford, Clarendon Press, 2007, p. 360, J. Barnes paraît moins confiant au sujet de l'extension à l'ensemble de la « logique » (= analytique + dialectique) de la vocation récapitulative d'Aristote dans la conclusion des *Sophistici elenchi*). E.V. Di Lascio, « Aristotle : Logic », dans J. Warren et F. Sheffield (éd.), *The Routledge Companion to Ancient philosophy*, London, Routledge, 2014, p. 272 : « Aristotle's reputation as the discoverer and founder of "logic" is widespread. Indeed, in the conclusion to one of his logical works he claimed such a status for himself (*Soph. el.* 34, 183b15 - 184b8) ».

120. P. Hadot, « Philosophie, Dialectique, Rhétorique dans l'Antiquité », p. 154 ; cf. du même auteur, « Les divisions des parties de la philosophie dans l'Antiquité », p. 206-208. Il est notamment très peu plausible qu'Aristote aurait utilisé une expression de la famille « λογικ- » pour se revendiquer d'une λογική τέχνη ou une λογική ἐπιστήμη. Les quelques fois qu'il se sert des termes λογικός ou λογική, ou encore de leur dérivés, tel λογικῶς, pour caractériser une position philosophique ou bien pour qualifier une enquête ou encore pour dépeindre des tournures de l'argumentation, on a bien du mal à reconnaître l'acception courante dans la postérité exégétique d'Aristote. (On se souviendra notamment, avec P. Hadot (p. 184), des tout premiers mots d'Alexandre d'Aphrodise dans *Alexandri Aphrodisiensis in Aristotelis analyticorum priorum librum primum commentarium*, 1.3-5, qui attestent bien de cette acception très large de la logique dont nous avons exploré les ramifications chez Boèce : « ἡ λογική τε καὶ συλλογιστικὴ πραγματεία ἢ νῦν ἡμῖν προκειμένη, ὅφ' ἦν ἢ τε ἀποδεικτικὴ καὶ ἡ διαλεκτικὴ τε καὶ πειραστικὴ ἔτι τε καὶ ἡ σοφιστικὴ μέθοδος [la discipline logique et syllogistique que nous présentons maintenant sous laquelle se rangent les méthodes apodictiques, dialectique, peïrastique et même sophistique] »). De fait, λογικῶς est susceptible d'être couplé à des expressions telles que κενῶς (vide), comme, par exemple, dans *Aristotelis ethica eudemia*, I, 8, 1217b 21, où λογικῶς καὶ κενῶς désigne des considérations très générales et plutôt vagues. Et même on peut le trouver en variation synonymique avec σοφιστικός, comme dans l'expression « πρὸς τὰς συκοφαντίας τῶν τεχνῶν τὰς λογικάς » (contre les calomnies sophistiques des arts), qu'on peut lire dans *Aristotelis ethica eudemia*, II, 3, 1221b 7. Pour une discussion, sinon exhaustive, du moins très précise de

λογικός et des termes qui lui sont tantôt apparentés tantôt opposés dans le vocabulaire aristotélicien, on se reportera à M. Mignucci, *L'argomentazione dimostrativa in Aristotele. Commento agli Analitici secondi*, Padova, Antenore, 1975, p. 484-487; cf. aussi G. Mosquera, « L'interprétation de l'argument *logikos* chez Aristote », *Les Etudes classiques*, 66, 1998, p. 33-52 et J. Lemaire, « L'argument *logikos* est-il dialectique ? Logique et dialectique chez Aristote », dans J.-B. Gourinat et J. Lemaire (éd.), *Logique et dialectique dans l'Antiquité*, Paris, Vrin, 2016, p. 211-230. Un autre pourfendeur du mythe de la « logique » d'Aristote a été J. Brunschwig dont on évoquera, avec l'admiration que force chacun de ses travaux, « L'*Organon*. Tradition grecque », dans R. Goulet (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques. I: Aba(m)mon à Axiothéa*, Paris, Editions du Centre national de la recherche scientifique, 1989, p. 482-502 (cf. en particulier, p. 485-488), ainsi que « Sur quelques malentendus concernant la logique d'Aristote », in G. Hahn, M.A. Sinaceur éd., *Penser avec Aristote*, Paris, Erès, 1991, p. 423-427.

121. P. Hadot, « La logique, partie ou instrument de la philosophie ? », p. 183.

122. Boèce présente ici, de façon abrégée mais parfaitement articulée, un motif qu'il développera de manière plus ample au début de son deuxième commentaire à Porphyre (cf. *Anicii Manlii Severini Boethii in isagogen Porphyrii commentum. Editio secunda*, I, 4, 143.14-20) et, surtout, dans le prologue à son commentaire aux *Catégories* (cf. *Anicii Manlii Severini Boethii in categorias Aristotelis commentarium*, 160B - 161A qu'on lira dans l'édition de M. Asztalos (éd.), « Boethius as a Transmitter of Greek Logic to the Latin West : the *Categorias* », p. 386-387).

123. Soit dit au passage, plus d'un spécialiste considère, encore de nos jours, que cette interprétation du statut et de la fonction des catégories d'Aristote est parfaitement plausible, voire la plus naturelle. Cf., entre tous, L.M. de Rijk qui l'a explicitement défendue dans « The *Categorias* as Classes of Names », *Vivarium*, 18, 1980, p. 1-62 ainsi que dans « Categorization as a Key Notion in Ancient and Medieval Semantics », *Vivarium*, 26, 1988, p. 1-18 (résumés dans *Aristotle. Semantic and Ontology*, Leiden, Brill, 2002, I, p. 133-136 et p. 368-388).

124. C'est un lieu commun chez les commentateurs anciens que les *Catégories* d'Aristote répondent à une vocation pédagogique bien précise, qui est celle de l'instruction des néophytes. Par le choix de son objet et de son registre argumentatif, le traité a été considéré – sans exception – comme un manuel pour débutants. Déjà Porphyre insistait sur son caractère propédeutique en félicitant, notamment, Herminos pour avoir résolu le problème de sa finalité (πρόθεσις) en tenant compte du fait qu'il s'agit d'un texte dont la doctrine est appropriée à l'enseignement que peuvent recevoir des novices (*Porphyrii in Aristotelis categorias expositio per interrogationem et responsionem*, 59.20-21 : νέοις προσήκουσα ἡ διδασκαλία). Le souci pédagogique que les interprètes prêtaient aux *Catégories* leur permettait d'ailleurs de faire d'une pierre deux coup : non seulement il confirmait sa place dans l'ordre de lecture consacré, mais encore il jouait un rôle non négligeable dans leurs stratégies de neutralisation des aspects de l'opuscule qui ne pouvaient pas ne pas éveiller les soupçons d'un public généralement mieux disposé à l'égard de Platon que d'Aristote. Pour ne prendre qu'un exemple – le plus parlant – il n'est que de penser aux réserves que le questionneur de Porphyre formule en *Porphyrii in Aristotelis categorias expositio per interrogationem et responsionem*, 90.12-26 (relayé par le répondant en 91.14-17) à l'encontre du primat que les *Catégories* assignent aux substances sensibles. Dans la mesure où l'objet des *Catégories* coïncide avec les expressions linguistiques investies d'une valeur sémantique par le rapport qu'elles entretiennent avec les choses auxquelles elles ont été imposées et que cette imposition nomme les réalités que nous rencontrons les premières, les commentateurs pouvaient expliquer pourquoi Aristote avait élevé les substances sensibles au rang de πρῶται οὐσίαι sans compromettre pour autant la dignité des substances intelligibles, auxquelles un tel primat revient en dernier ressort. Celles-ci n'entrent tout simplement pas en ligne de compte, puisque les genres et les espèces dont parlent les *Catégories* sont les κοινῆ κατηγορούμενα (90.14-15, 90.32 - 91.5, 122.34) que l'on ne saurait concevoir qu'après avoir fait l'expérience des particuliers sensibles dont ils se prédisent en commun. Par cette ingénieuse mise en séquence de

l'opposition entre les substances premières et secondes, d'une part, et les particuliers et les prédicats communs, d'autre part, Porphyre esquissait l'ébauche d'une *ontologie mineure* dont les commentateurs n'hésiteront pas à revendiquer la légitimité pour autant qu'elle demeure circonscrite au domaine aux limites vagues, relativement incertaines et pourtant familières, au sein duquel le langage est appelé à saisir et dire le monde de l'expérience. Lorsque Simplicius écrit, dans son commentaire au chapitre cinq des *Catégories*, « ἐπειδὴ δὲ ἀπὸ τῆς σημαντικῆς σχέσεως ἡ τάξις εἴληπται νῦν, ὡς πρὸς ἡμᾶς τὸ πρῶτον ληφθήσεται [puisque, en l'occurrence, l'ordre dépend de la relation sémantique, l'on considérera premier ce qui est premier pour nous] » (*Simplicii in Aristotelis categorias commentarium*, 82.20-22), il prolongera un geste déjà esquissé par Porphyre (cf. notamment *Porphyrii in Aristotelis categorias expositio per interrogationem et responsionem*, 55.8-14) : les choses dont les *Catégories* parlent et permettent de parler sont celles d'une ontologie pré-philosophique et linguistiquement orientée. S'il existe quelque chose comme une *métaphysique des Catégories*, il s'agit, pour ainsi dire, d'une *métaphysique du langage ordinaire*. Ce qui est particulièrement évident lorsque Simplicius, *primo*, établit un lien aussi étroit que possible entre ce dont Aristote traite dans les *Catégories* et ce sur quoi l'homme ordinaire porte son attention (*Simplicii in Aristotelis physicorum libros octo commentaria*, 74.4-5 : « περὶ τῶν αἰσθητῶν διαλέγεται, περὶ ὧν καὶ ὁ πολὺς ἄνθρωπος τὴν ἐπίσκεψιν ποιεῖται [Aristote parle des sensibles, sur lesquels porte l'examen de la plupart des hommes (trad. P. Hoffmann, *Simplicius. Commentaire sur les Catégories*, p. 63)] »), et, *secundo*, insiste sur le souci aristotélicien du concret et sur son habitude de ne pas s'éloigner de l'acception courante des mots (*Simplicii in Aristotelis physicorum libros octo commentaria*, 1249.14-16 : « τὴν συνήθειαν τῶν ὀνομάτων φυλάττειν καὶ ἀπὸ τῶν τῆ αἰσθήσει ἐναργῶν τὰς ἐπιχειρήσεις ποιεῖσθαι [préservar la signification courante des mots et d'argumenter à partir des évidences sensibles] »). Ce qui, comme le remarque ce même Simplicius d'entrée de jeu dans son commentaire aux *Catégories*, est caractéristique du type d'expression des écrits d'Aristote et diffère sensiblement de la manière ou du style de Platon (et de Pythagore) : « πανταχοῦ δὲ ἐθέλει τῆς φύσεως μὴ ἐξίστασθαι, ἀλλὰ καὶ τὰ ὑπὲρ τὴν φύσιν κατὰ τὴν πρὸς τὴν φύσιν θεωρεῖ σχέσιν, ὡσπερ ὁ θεῖος Πλάτων ἀνάπαλιν κατὰ τὸ Πυθαγόρειον ἔθος καὶ τὰ φυσικὰ ἐπισκέπτεται καθὼ τῶν ὑπὲρ φύσιν μετέχουσιν [en toute occasion, Aristote refuse de s'écarter de la nature, mais au contraire il envisage même ce qui dépasse la nature dans sa relation avec la nature, tout comme le divin Platon, à rebours, conformément à l'habitude pythagoricienne, examine même les choses naturelles en tant qu'elles participent à celles qui dépassent la nature (trad. P. Hoffmann, *Simplicius. Commentaire sur les Catégories*, p. 13)] » (*Simplicii in Aristotelis categorias commentarium*, 6.27-30). Jamblique semble, quant à lui, avoir adopté une stratégie si possible encore plus radicale que celle de son maître Porphyre, puisqu'il a défendu la légitimité des catégories aussi bien sur le plan de la réalité sensible que sur celui de la réalité intelligible, au moyen d'une *νοερὰ θεωρία*, dont Simplicius nous a préservé l'application à la catégorie du *ποῦ* dans son commentaire aux *Catégories* (363.9-14 et 363.27 - 364.6 ; au sujet de la *νοερὰ θεωρία* de Jamblique, cf. notamment L. Cardullo, « La *νοερὰ θεωρία* di Giamblico come chiave di lettura delle *Categorie* di Aristotele : alcuni esempi », ainsi que J. Dillon, « Iamblichus' *νοερὰ θεωρία* of Aristotle's *Categorie* » – les deux dans *Syllecta Classica*, 8, 1997, p. 79-94 et p. 65-77 respectivement ; pour la catégorie du lieu plus en particulier, cf. P. Hoffmann, « Les catégories *πότε* et *ποῦ* d'après le commentaire de Simplicius », dans M.-O. Goulet-Cazé (éd.), *Le commentaire entre tradition et innovation*, Paris, Vrin, 2000, p. 355-376). Puisque – si tant est qu'il ait jamais existé – le deuxième commentaire de Boèce aux *Catégories* d'Aristote n'a pas survécu, il est difficile de connaître plus précisément son sentiment sur le sujet. Le peu qu'il en dit semble cependant aller dans le même sens : l'interprétation standard des catégories ne convient qu'à des lecteurs aux premières armes, qui l'abordent au tout début de leurs études. Si Boèce commence par l'adopter, c'est qu'il ménage, en l'occurrence, les besoins de son public tout en se réservant le droit de revenir dessus et de proposer une exégèse plus proche de l'esprit de la doctrine et de sa

vérité. Ce qui ressort assez clairement du prologue de son commentaire aux *Catégories* : « Haec quidem est temporis introductionis et simplicis expositionis apta sententia, quam nos Porphyrium nunc sequentes, quod videbatur expeditior esse planiorque, digessimus. Est vero in mente de tribus olim quaestionibus disputare, quarum una est quid Praedicamentorum velit intentio, ibique numeratis diversorum sententiis docebimus, cui nostrum quoque accedat arbitrium, quod nemo huic impraesentiarum sententiae repugnare miretur, cum videat, quanto illa sit altior, cuius non nimium ingredientium mentes capaces esse potuissent, ad quos mediocriter imbuendos ista conscripsimus. Afficiendi ergo et quodam modo disponendi mediocri expositione sunt in ipsis quasi disciplinae huius foribus, quos ad hanc scientiam paramus ammittere. Hanc igitur causam mutatae sententiae utriusque operis lector agnoscat, quod illic ad scientiam Pythagoricam perfectamque doctrinam, hic ad simplices introducendorum motus expositionis sit accommodata sententia [cet exposé a un caractère introductif et offre des explications élémentaires pour lesquelles nous nous sommes inspirés de Porphyre qui nous a paru être plus aisé à suivre et plus simple à comprendre. Nous comptons, en revanche, affronter à un moment ou à un autre trois problèmes, parmi lesquels il y a celui de la finalité du traité des *Catégories*. Pour ce faire, nous allons passer en revue les différentes vues en manifestant notre préférence pour l'une ou l'autre d'entre elles. Personne ne devrait s'étonner de la disparité entre les positions que j'exprime ici, à la portée d'un public de débutants, et celles que je défendrai un jour, dont la profondeur passerait tout à fait inaperçue aux yeux de ce même public. Voici pourquoi : les unes sont adaptées à des lecteurs qui n'ont pas encore franchi le seuil de notre discipline et qu'il s'agit d'introduire à cette matière, les autres sont conformes à la science pythagoricienne et à une doctrine parfaitement aboutie] » (*Anicii Manlii Severini Boethii in Aristotelis categorias commentarium*, 160A-B d'après l'édition M. Asztalos, « Boethius as a Transmitter of Greek Logic to the Latin West : the *Categorias* », p. 379).

125. Perspective que J. Brunschwig, « Sur quelques malentendus concernant la logique d'Aristote », p. 424 qualifiait, à juste titre, d'« épistémocentrique » en signalant, au passage, son anachronisme : en l'adoptant, ses partisans anciens « oubliaient qu'Aristote avait voulu faire non seulement une théorie du raisonnement scientifique mais aussi une théorie des formes non scientifiques ou non contraignantes de l'argumentation et en outre, à un degré supérieur d'abstraction, une théorie du raisonnement en général, non compte tenu de ses différenciations » (p. 424).

126. Ce qui serait étonnant tient, tout au plus, au fait que Cassiodore aurait deviné le dessein de Boèce à une époque où il ne devait pas nourrir d'animosité à son égard. Sur les rapports entre Boèce et Cassiodore, sur lesquels jettent une ombre assez trouble les vicissitudes tragiques qui ont amené l'un au supplice, l'autre à lui succéder comme maître des offices du roi Théodoric, cf. M. Vitiello, « Cassiodorus anti-Boethius ? », *Klio*, 90, 2008, p. 461-484 et le chapitre VI (« The Memory of Boethius in the *Variae* ») dans M. Shane Bjornlie, *Politics and Tradition Between Rome, Ravenna and Constantinople. A Study of Cassiodorus' Variae, 527-554*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013, p. 163-184.

127. Puisque nous avons déjà évoqué ce texte (cf. [T5] ci-dessus), rappelons que, dans l'hommage hyperbolique de Cassiodore, non seulement Platon et Aristote auraient troqué leurs œuvres pour les versions et les interprétations de Boèce, mais que les autres auteurs qu'il évoque d'un seul tenant – à savoir Pythagore, Ptolémée, Nicomaque et Euclide – auraient fait de même.

128. Nous reviendrons dans la *pars altera* de notre étude sur les modalités de la relève dont Cicéron préconisait, à la suite de ses travaux, qu'elle aurait inflammé les esprits de ses concitoyens. Dans la page que nous venons d'évoquer, après avoir passé en revue ses accomplissements, Cicéron dévoilait son projet de rendre accessible en Latin la philosophie grecque tout entière et d'ouvrir la voie à ceux qui accompliraient son rêve d'affranchir les lettres latines des lettres grecques. Ailleurs, il se contentait plutôt de les mettre en balance et de déclarer que les unes font le poids face aux autres : « nec cum istis tantopere pugnare, qui Graeca

legere malint, modo legant illa ipsa, ne simulent, et iis servire, qui vel utrisque litteris uti velint vel, si suas habent, illas non magnopere desiderent [sans m'attarder à combattre ceux qui préférèrent lire les textes grecs – à condition qu'ils les lisent vraiment, et non qu'ils prétendent de le faire ! –, je servirai ceux qui veulent profiter des deux littératures ou qui, s'ils en ont une dans leur propre langue, n'éprouvent guère le besoin de l'autre (trad. J. Kany-Turpin, *Cicéron. Fins des biens et des maux*, p. 53)] » (*Marci Tullii Ciceronis de finibus bonorum et malorum*, C. Moreschini (éd.), Munich, K.G. Saur, 2005, I, 10). Parmi les nombreuses études consacrées à Cicéron et la philosophie, G. Milanese, « Romani antichi e antichi filosofi. Note sul valore filosofico della tradizione romana in Cicerone », *Aevum Antiquum*, 2, 1989, p. 129-144, G. Striker, « Cicero and Greek Philosophy », *Harvard Studies in Classical Philology*, 97, 1995, p. 53-61, A. Erskine, « Cicero and the Shaping of Hellenistic Philosophy », *Hermathena*, 175, 2003, p. 5-15, J.E.G. Zetzel, « Plato with Pillows. Cicero on the Uses of Greek Culture », dans D. Braund et C. Gill (éd.), *Myth, History and Culture in Republican Rome*, Exeter, University of Exeter Press, 2003, p. 119-138, G. Cambiano, « Filosofia greca e identità romana in Cicerone e Seneca », dans M. Citroni (éd.), *Letteratura e civitas. Transizioni dalla Repubblica all'Impero*, Pisa, ETS, 2012, p. 231-244 ont accordé une attention particulière au projet cicéronien d'une expropriation des sources grecques.

RÉSUMÉS

Célébré comme l'égal des grands philosophes du passé, auxquels il aurait appris à parler Latin mieux qu'ils ne parlaient Grec, Boèce a caressé le rêve d'une émancipation radicale de la culture romaine vis-à-vis des modèles grecs qu'il se proposait de traduire et interpréter assez fidèlement pour que la comparaison avec les sources ne soit plus nécessaire. De son effort de livrer un Aristote et un Platon latins à la hauteur des originaux grecs, nous étudions l'étroite solidarité qui relie la traduction mot-à-mot des textes grecs et la restitution scrupuleuse de leur sens. Cette double tâche, que Boèce a conçue et menée d'un seul tenant, nous est dès lors apparue comme le reflet d'un philhellénisme sans complexes, tout aussi éloigné des sentiments ambivalents que nourrissaient vis-à-vis des hellènes ses devanciers romains que des efforts visant à domestiquer l'héritage classique auxquels se livraient certains de ses contemporains de même confession que lui. Affranchis de tout rêve d'autonomie, les traductions et les commentaires de Boèce se conçoivent comme parfaitement autosuffisants. Ensemble ils constituent ce qu'il y a à la fois de franchement novateur et de profondément conservateur dans son projet de faire parler Latin les sources grecques.

Celebrated as the equal to the great philosophers of old, namely Plato and Aristotle, whom – as Cassiodorus put it – he taught to speak Latin better than they spoke Greek, Boethius aspired to fully emancipate Roman culture from its Greek models through translations and exegesis so faithful they would leave nothing more to be desired from the original. The essay focuses on Boethius philhellenism, without complexes insofar as it had little to do either with the mixed feelings of his Roman predecessors or with the plundering agenda of his Christian contemporaries. Special attention is paid to the close relationship Boethius established between word for word translations and multi-layered commentaries which he thought of and – albeit partially – carried out as part of the same scholarly endeavour. Devoid of literary pretensions as well as free from aspirations to autonomy, Boethius literal rendering and scrupulous

interpretation were meant to be completely self-sufficient. Together they stand out as both the most innovative and the most conservative features of his ambitious cultural project.

INDEX

Mots-clés : Aristote, Boèce, Cicéron, commentaire, philosophie, traduction

Keywords : Aristotle, Boethius, Cicero, Commentary, Philosophy, Translation

AUTEUR

LEONE GAZZIERO

Chargé de recherche au CNRS, rattaché à l'Unité Mixte de Recherche 8163 « Savoirs, textes, langage », Université de Lille III, 59653 Villeneuve d'Ascq Cedex, Coordinateur du Projet ANR « SÊMAINÔ » (<http://www.agence-nationale-recherche.fr/?Projet=ANR-15-CE33-0008>)